REGIO COLLEGIO VITTEMANUELE TAURINENSE
32
8 D
22

HISTOIRE
DE
RUSSIE.
TOME PREMIER.

HISTOIRE

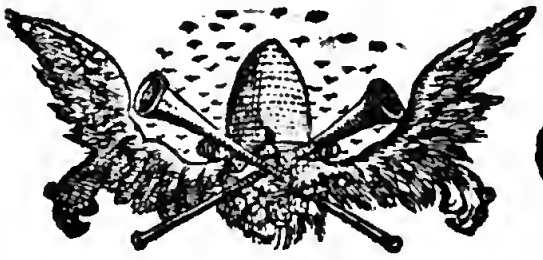
DE

RUSSIE,

Tirée des chroniques originales, de pièces authentiques, & des meilleurs historiens de la Nation.

PAR M. LEVESQUE.

TOME PREMIER.



YVERDON,

M. DCC. LXXXIII.

PRÉFACE.

Les regards de l'Europe entière ſemblent aujourd'hui fixés ſur la Ruſſie; & plus on a longtems exagéré ſa barbarie, plus on eſt étonné de ſes progrès. Son étendue la fait dominer à la fois ſur la plus grande partie du nord de l'Europe, & ſur toute la partie ſeptentrionale de l'Aſie. Voiſine de la Pologne & de la Suède, elle touche à la Chine, peut aiſément, par ſes iles orientales, communiquer, avec le Japon, & eſt peut-être encore moins éloignée de l'Amérique. La différence du ſol & des climats qu'embraſſe ſa domination, lui procure une grande variété de richeſſes, & un commerce d'exportation qu'aucune autre Puiſſance ne peut égaler. Ses provinces de l'Europe lui fourniſſent des bleds, du fer, du lin, du chanvre, des bois de conſtruction, dont elle vend le ſuperflu aux étrangers. Ses fleuves & ſes forêts prodiguent à ſes peuples une nourriture abondante, & ſes abeilles, recueillant pour eux le ſuc des fleurs, les conſolent de ne pas poſſéder ce roſeau pré-

cieux, arrosé dans nos possessions américaines du sang de nos guerriers, des larmes de nos colons, & des sueurs d'un monde d'esclaves. Ses provinces Asiatiques suffisent à la subsistance de leurs habitans, & lui offrent des mines d'or & d'argent, des pierres précieuses, les plus riches fourrures, l'ivoire fossile; & ne semblent situées sous un climat rigoureux, que pour se défendre encore mieux contre les efforts des nations avides & jalouses. En échange de ses castors & de ses belles peaux de renard, elle reçoit l'or & le thé des Chinois: les Boukhars, nation tatare, distinguée par son industrie, fréquentent ses marchés orientaux; les Persans & les Indiens viennent commercer dans son port d'Astrakhan; des nations misérables & sauvages, qui semblent ne rien posséder, contribuent à sa richesse. La molle Italie lui demande ses œufs d'esturgeons, & la France & l'Angleterre du fer, des cables, des voiles, instrumens de leurs exploits. Sa politique, secondée de la Puissance, lui donne une influence marquée dans les cabinets de l'Europe; ses victoires ont effrayé la Porte ottomane, qui ne lui pouvoit opposer que

des combattans valeureux & point de ſoldats; ſon alliance vient d'être en vain recherchée par une nation que nos intérêts nous obligent de combattre, & que la juſtice nous ordonne d'eſtimer.

On eſt curieux de connoître l'hiſtoire d'un peuple devenu ſi célèbre; mais juſqu'à préſent il étoit impoſſible aux François de l'écrire. Quelques vérités & un grand nombre de menſonges, tirés des voyageurs peu inſtruits ou prévenus; voilà tout ce qu'ils avoient à recueillir. On ne peut même, dans leurs ouvrages, reconnoître les noms des hommes ni des lieux. Les Ruſſes fréquentent notre capitale, nous entretenons un commerce habituel dans leurs ports & dans leurs villes; chez eux ſe tranſporte chaque année une foule de nos compatriotes: cependant nous ignorons leur hiſtoire, qui ſembleroit devoir nous être ſi familiere; & nous nous flattons de connoître celle des anciens peuples, d'après les récits des Grecs menteurs, & des crédules Romains!

Ce n'a pas été, ſans doute, une foible témérité à nos auteurs, de vouloir écrire l'hiſtoire de Ruſſie, pour laquel-

le ils n'avoient point de matériaux. Auſſi nos écrivains célèbres n'ont-ils parlé de la Ruſſie qu'en paſſant; encore ſe ſont-ils trompés dans preſque tout ce qu'ils en ont dit. M. de Voltaire, n'a pas été plus heureux que les autres, quand, dans ſon eſſai ſur l'hiſtoire générale, il s'eſt cru obligé de parcourir rapidement celle des Ruſſes.

Un étranger qui ſe ſeroit tranſporté en Ruſſie, il n'y a guere plus de douze ans, pour étudier l'hiſtoire de la nation, auroit été bien ſurpris de ne trouver aucun ſecours, à moins qu'on ne lui eût ouvert les cabinets des archives, & les bibliothèques où les manuſcrits étoient conſervés. On n'avoit encore rien imprimé ſur l'hiſtoire, ſi l'on en excepte un abrégé fort court, qui a été honoré de ſept éditions, parce qu'on n'avoit rien de meilleur.

Les ſources ſe ſont multipliées depuis. Ce n'eſt pas que les Ruſſes poſſèdent encore une hiſtoire ſuivie de leur nation; mais ils en peuvent ſuivre toutes les époques juſqu'au règne du Tſar Alexei, père de Pierre I. Elles ſont conſignées dans les différentes chroniques qui ont été publiées depuis quelques années, & dans les ouvrages de

quelques Ruſſes modernes, & de pluſieurs ſavans allemands, qui fixés dans la Ruſſie, ont conſacré leurs veilles à en éclaircir l'hiſtoire.

Mais envain un François ſe promettroit d'écrire l'hiſtoire de Ruſſie, en reſtant à Paris dans ſon cabinet, ou ſe contentant de fouiller dans nos plus vaſtes bibliothèques. Il n'y trouveroit guere que de quoi s'égarer & tromper les autres. Il faut aller en Ruſſie, s'y livrer pendant pluſieurs années à une étude ſéche & opiniâtre, apprendre non ſeulement le ruſſe moderne, mais encore l'ancienne dialecte ſlavonne-ruſſe, dans laquelle ſont écrites toutes les chroniques; lire & extraire des livres faſtidieux, dans leſquels la vérité n'eſt parée d'aucun ornement, & ſe montre ſous la moins agréable nudité; enfin ſe procurer des manuſcrits rebutans par un caractère d'écriture difficile à déchiffrer, par des abréviations multipliées, par une orthographe vicieuſe, & par de nombreuſes fautes de copiſtes. Ce n'eſt qu'après avoir bravé tant de ſujets de dégoût, qu'on peut commencer à écrire. C'eſt ce que j'ai fait; c'eſt le principal motif qui m'avoit appellé en Ruſſie; c'eſt ce que d'autres

feront ſans doute après moi, dans des circonſtances peut-être encore plus favorables, & ſurtout avec plus de talent.

Mais ils ſe tromperoient, ſi, dans toutes les parties de leur ouvrage, ils ſe promettoient d'attacher agréablement des lecteurs qui ne cherchent que le plaiſir. Les anciens avoient un grand avantage : ils répandoient ſur l'hiſtoire des premiers tems, des détails agréables, fondés ſur des traditions altérées, incertaines, & embellies par leur imagination. Ils racontoient des fables ; mais ces fables plaiſoient. Nous ne permettons plus aux hiſtoriens de nous plaire en nous trompant. La ſéchereſſe eſt un défaut dans l'hiſtoire ; mais nous la préférons au menſonge.

Il n'eſt guere que des lecteurs accoutumés à dévorer les cailloux de la littérature, qui puiſſent lire l'hiſtoire de la première race de nos Rois. Parvenus à la ſeconde race, ils ſuivent, avec un intérêt mêlé de quelque horreur, les exploits guerriers de Charlemagne ; ils admirent en lui le légiſlateur, l'ami des lettres dans un tems d'ignorance, l'homme ſupérieur à ſon ſiècle, autant qu'il eſt donné à l'homme de l'être :

leur curioſité eſt piquée par les viciſſitudes qui marquèrent le foible règne de ſon malheureux fils; le dégoût revient quand on eſt parvenu aux règnes de ſes ſucceſſeurs. Il en eſt de même de l'hiſtoire d'Angleterre, & il faut s'attendre à trouver autant de ſéchereſſe dans pluſieurs parties de celle de Ruſſie. Les auteurs des chroniques de cette nation, qui ſe ſont ſuccédés ſans interruption depuis la fin du onzième ſiècle, ont conſervé le ſouvenir des faits principaux qui excitoient l'attention des contemporains; mais ils les ont revêtus de peu de circonſtances, & ont négligé ces détails de la vie privée, & ces anecdotes qui ſont les fleurs de l'hiſtoire.

Celle de Ruſſie a plus encore que la nôtre & que celle d'Angleterre, un grand défaut: c'eſt qu'on ne peut trop ſouvent en ſuivre le fil qu'avec peine. Ce défaut vient de ce qu'on y voit paroître ſucceſſivement, comme acteurs, des ſouverains qui doivent leurs foibles dominations aux partages que leurs pères ont faits entre leurs enfans, des différentes parties de leurs États: dominations prêtes à ſe ſubdiviſer davantage, ſi ceux qui les poſſèdent ont de la

poſtérité ; ou à ſe réunir au corps dont elles ont été détachées, ſi leurs Princes meurent ſans laiſſer d'enfans mâles. L'embarras augmente, parce que pluſieurs de ces petits ſouverains, déjà trop peu connus par eux-mêmes, portent le même nom. Il eſt vrai qu'ils ſont diſtingués dans les chroniques par le nom de leurs pères ; mais ſouvent ces pères ſont encore plus inconnus que leurs enfans. L'hiſtoire de ces foibles Princes devient d'autant plus obſcure, que les auteurs des chroniques l'ont ordinairement négligée comme indifférente, & n'en ont parlé que lorſqu'elle a eu de l'influence ſur l'hiſtoire principale de la Ruſſie. Ils ſe montrent ſur la ſcène, on ne ſait qui ils ſont ; quand on eſt parvenu à l'apprendre, ils diſparoiſſent & ſont bientôt oubliés. Si quelques-uns de leurs deſcendans ſe préſentent à leur tour, on ne ſe ſouvient plus de leurs pères.

Ajoutez à ces inconvéniens la multiplicité des noms propres étrangers au lecteur, & qui lui paroiſſent d'autant plus barbares, qu'il a moins d'habitude & de moyens de les prononcer. Le concours fréquent de ſyllabes qui ne ſe trouvent jamais enſemble dans le

grec, le latin, le françois ni l'italien, fatigue & bleſſe des organes novices à ces articulations.

Enfin l'hiſtoire ancienne de Ruſſie n'excite quelque intérêt que lorſqu'un ſouverain réunit ſous ſa domination preſque toutes les parties de l'État, comme ſous le règne de Vladimir I, & ſous celui d'Iaroslaf, ſon fils; ou quand lui ſeul attire ſur lui toute l'attention, comme a fait André, fils d'Ioury: ou lorſque cette attention porte ſur l'État lui-même, comme dans le tems de l'invaſion des Tatars. Mais l'intérêt ne devient continu que depuis le règne de Dmitri Donski, parce que, le premier, il a pour toujours abattu la puiſſance des princes apanagés.

Si l'hiſtoire ancienne de Ruſſie n'offre que peu d'agrémens, il n'en eſt peut-être aucune qui ſoit moins ſuſpecte de menſonge. Elle doit cet avantage à la ſageſſe de Neſtor, le premier de ſes hiſtoriens. La ſimplicité de ſon ſtyle, qui n'eſt cependant pas dénué partout d'éloquence, porte un grand caractère de vérité. S'il s'eſt quelquefois laiſſé tromper par de fauſſes traditions, pour les tems qui ont précédé le règne de Vladimir le Grand; on

voit, par ſon accord avec les hiſtoriens grecs, qu'il n'a pas du moins ignoré les faits principaux, & peut-être aucun écrivain du même ſiècle n'a-t-il été auſſi peu avide de raconter des prodiges. Il nous a tranſmis quelques erreurs, mais il ne s'eſt pas plu à en inventer. Ceux qui l'ont ſuivi ont imité ſa ſageſſe. Les hiſtoriens des ſiècles moyens ont été plus amis du merveilleux: mais les prodiges qu'ils aiment à raconter, ne ſont ordinairement, dans leurs ouvrages, que des épiſodes ſuperflus, qu'on en peut écarter aiſément, & qui embarraſſent, mais ne cachent pas la vérité.

Je pourrois ici, ſuivant l'uſage aſſez nouvellement introduit par nos auteurs, établir mes principes ſur le genre d'écrire que j'ai embraſſé, donner mes propres vues pour des règles inviolables, condamner tous les hiſtoriens paſſés, & dicter des loix aux hiſtoriens à venir. Mais nos écrivains me paroiſſent avoir en cela peu d'adreſſe: que gagnent-ils à ſe montrer ſi forts dans les principes, & ſouvent ſi foibles dans l'exécution?

Plus modeſte, je pourrois prévenir le lecteur ſur les défauts de mon ſtyle,

& mendier ſon indulgence. Je lui préſenterois combien il eſt difficile de lire, d'extraire de ſéches chroniques, des mémoires arides, des ouvrages barbares, & de monter en même tems ſon eſprit effaiſſé, à ce ton ſimple à la fois & noble, élégant & majeſtueux, qu'exige l'hiſtoire. Mais on ne gagne pas le public en l'ennuyant, &, pour le trouver indulgent, il faut lui plaire.

J'ai écrit l'hiſtoire d'un peuple étranger : je l'ai écrite avec liberté, ſans paſſion, ſans intérêt. Je n'ai pas craint le travail pour parvenir à la connoiſſance de la vérité ; j'ai mis à la compoſition de mon ouvrage tous les ſoins dont j'étois capable : mais je n'y ai pu mettre que le talent que j'ai reçu de la nature.

CATALOGUE RAISONNÉ

Des principaux ouvrages qui ont ſervi à la compoſition de l'hiſtoire de Ruſſie.

COMME les Ruſſes peuvent ſeuls connoître la plûpart des livres qui m'ont ſervi dans la compoſition de leur hiſtoire, j'ai cru devoir en préſenter aux lecteurs un catalogue raiſonné. J'ai penſé que c'étoit le meilleur moyen de mériter leur confiance, dont ſe ſont trop joués les écrivains qui ont publié des hiſtoires de Ruſſie, ſans avoir aucun des ſecours néceſſaires pour commencer à l'apprendre eux-mêmes.

Létopis Neſtorova. (chronique de Neſtor, vol. in-4°. S. Pétersbourg, 1767). Cette chronique a été publiée d'après un manuſcrit trouvé à Koenisberg, & qui a été regardé par les meilleurs critiques comme le plus fidèle de tous. Les Polonois, les Bohémiens, les Serbes, les Vendes, ni aucune des autres nations Slavonnes ne peut ſe venter d'un auſſi ancien hiſtorien. Il nâquit en 1056, & entra, dès l'âge de dix-ſept ans, au monaſtère Petcherski de Kief, où il mourut d'un âge aſſez avancé. La pureté de ſa vie l'a fait mettre au rang des Saints.

Son ouvrage finit en 1115. Sous l'année ſuivante commence le récit de ſon continuateur Sylveſtre, doyen du monaſtère de S. Michel à Kief, évêque de Péreiaſlavle. On ne connoît pas les autres continuateurs de cette chronique, qui ſe termine à l'année 1206.

Partout le ſtyle de Neſtor eſt ſimple. Il ne penſe qu'à conſerver le ſouvenir des faits, & jamais à les orner. Il ne dit rien des mémoires qu'il a ſuivis pour les tems antérieurs à ceux où il écrivoit: mais il eſt aiſé de reconnoître qu'il n'a pas travaillé ſur une ſimple tradition orale, & qu'il avoit ſous les yeux des manuſcrits qu'il a négligé de citer. Il eſt prouvé par l'hiſtoire, que, dès le tems d'Oleg, au neuvième ſiècle, les Ruſſes connoiſſoient l'art d'écrire, puiſque, dès lors, ils faiſoient des teſtamens, des contrats, des traités. Neſtor & ſes continuateurs ont eu ſoin de conſigner dans leur chronique l'apparition des comètes, les éclypſes & autres phénomènes céleſtes.

Létopis Nikonova, (chronique de Nikon, 2 vol. in-4°. S. Pétersbourg, 1767). Cette chronique n'eſt pas préciſément l'ouvrage du Patriarche Nikon, que nous verrons jouer un grand rôle ſous le règne du Tſar Alexei. Mais ce Prélat, dans le loiſir que lui laiſſa ſa diſgrace, raſſembla un grand nombre de

chroniques, confronta, corrigea l'une par l'autre, les altéra peut-être quelquefois, & en fit une copie à laquelle il eut tant de confiance, qu'il prononça anathème contre ceux qui oſeroient y faire quelque changement. Cet ouvrage conduit juſqu'au règne du Tſar Alexei; mais les deux volumes qui ſont imprimés ſe terminent à l'invaſion de la Ruſſie par les Tatars.

Kniga Stepennaïa, 2 vol. in-4°. S. Pétersbourg, 1777. (Le livre des degrés), ainſi nommé, parce que l'hiſtoire des ſouverains de Ruſſie y eſt diſpoſée ſuivant l'ordre de leur deſcendance; ainſi, quand le père a pour ſucceſſeurs ſon fils & ſon petit-fils, ils ne forment enſemble qu'un degré; & un autre degré commence quand le trône paſſe à un héritier collatéral. Ce livre n'eſt point une chronique, c'eſt une hiſtoire qui a été commencée au XIVe ſiècle; par le métropolite Kiprian, ſous le règne de Dmitri Donski, & continuée dans le XVIe ſiècle par le métropolite Makhary ſous le Tſar Ivan Vaſſilievitch. Cet ouvrage eſt eſtimé, & mérite de l'être; les copies en ont été multipliées juſqu'à ce qu'enfin il a été imprimé par les ſoins du ſavant M. Muller, conſeiller du collége des affaires étrangères, & l'un des plus illuſtres membres de l'académie des ſciences de S. Pétersbourg; cependant on peut

faire à ſes auteurs de juſtes reproches. Ils ſe ſont quelquefois trop légèrement écartés du texte des anciens auteurs des chroniques, pour le remplacer par de fauſſes & ridicules traditions, & ont trop ſouvent gâté leur ouvrage par des récits de prodiges qui pouvoient plaire aux moines de leur tems. Ils n'avoient aucune idée des règles de la ſaine critique, & leur ſtyle noble, mais ſouvent ampoulé, n'inſpire pas la même confiance que celui du bon Neſtor & de ſes continuateurs.

Tſarſtvennoi Letopiſſets. (Chronique du Tſar, 1 vol. in-4°. S. Pétersbourg, 1772). Elle conduit depuis l'année 1114 juſqu'à l'année 1472; mais il s'y trouve une lacune conſidérable. Chaque fait, dans le manuſcrit original, eſt accompagné d'une miniature qui le repréſente. On peut conjecturer que cette copie, ornée à ſi grands frais, a été faite pour le tſar Alexei, qui étoit fort curieux de s'inſtruire. Quoiqu'elle ne ſoit pas fort ancienne, elle ne mérite pas moins de confiance, & doit être conſidérée comme un extrait, fait avec ſoin, d'après des chroniques anciennes écrites par des contemporains. L'ordre chronologique y eſt exactement obſervé, on y conſerve même le ſtyle des auteurs, & les phénomènes céleſtes y ſont conſignés.

Drevnei Létopiſſets. (Ancienne chro-

nique, 2 vol. in-4°. S. Pétersbourg, 1774-75). Elle eſt imprimée d'après une copie ornée comme la précédente, & deſtinée, je crois, au même Prince. Elle conduit depuis le règne d'Alexandre Nevski, juſqu'à l'année 1424.

Tſarſtvennaïa Kniga. (Le livre du Tſar, 1 vol. in-4°. S. Pétersbourg, 1769). C'eſt encore une copie ſemblable aux deux précédentes. Elle contient l'hiſtoire du Tſar Ivan Vaſſiliévitch, juſqu'à l'année 1553, qui ſuivit la conquête de Kazan.

Opiſſanïe Kniazia Kourbskago. (Hiſtoire du Tſar Ivan Vaſſiliévitch, par le Prince Kourbskoi). L'auteur fut témoin d'une grande partie des faits qu'il raconte. Il ſervit au ſiége de Kazan, & eut du commandement dans la guerre de Livonie. Brouillé avec le Tſar Ivan, & craignant ſa vengeance, il ſe retira en Pologne. C'eſt de cette retraite qu'il adreſſe ſon ouvrage à ce Prince lui-même. Il lui détaille & lui reproche durement ſes cruautés. Le Tſar ne dédaigna pas de lui répondre, &, ſans nier les actions qui lui ſont reprochées, il rapporta, pour ſa juſtification, les griefs qu'il avoit contre ſes ſujets. L'ouvrage de Kourbskoi & celui du Tſar ſont deux monumens précieux, qui ne ſont conſervés qu'en manuſcrit.

Letopis o Miatéjakh. (Chronique des

troubles de Moskou, 1 vol. in-8°. S. Pétersbourg, 1771). Elle commence au règne de Fédor, fils du Tſar Ivan Vaſſiliévitch, & finit au règne d'Alexei. Si l'auteur n'a pas pénétré dans les cabinets de ceux qui ont été à la tête des affaires, dans le tems dont il écrit l'hiſtoire, il a du moins été bien inſtruit de tout ce qu'ont pu ſavoir les obſervateurs attentifs. L'époque qu'il embraſſe eſt une des plus intéreſſantes de l'hiſtoire de Ruſſie.

Sinopſis, 1 vol. in-8°. S. Pétersbourg. Ouvrage d'un moine crédule, abrégé ſec d'une partie de l'hiſtoire ruſſe, où quelques faits importans ſont rapidement indiqués, & où l'auteur s'arrête avec complaiſance ſur des contes abſurdes, inventés dans des cloîtres. Ce petit livre a été imprimé ſept fois, parce qu'on n'avoit encore rien publié de meilleur.

Iadro Roſſiiskoi Iſtorii. (Abrégé de l'hiſtoire ruſſe, un vol. in 8. Moskou, 1770). Bon ouvrage du Prince Khilkof, ambaſſadeur de Ruſſie en Suède, & retenu priſonnier par les Suédois contre le droit des gens, lorſqu'en 1700 Pierre I commença la guerre contre Charles XII. Il mourut lorſqu'il étoit ſur le point de recouvrer la liberté, & c'eſt pendant ſa captivité qu'il a écrit ſon ouvrage. Il le termine à la bataille de Poltava.

Kazanskaïa Iſtoriia, (hiſtoire de Kazan par M. Ritchkof, 1 vol. in-8°. S. Pétersbourg, 1767). L'auteur a compoſé cet ouvrage d'après une chronique qu'il a trouvée à Kazan, & il l'a enrichi de pluſieurs recherches curieuſes.

Vvédénié k Aſtrakhanskoi Topographii. (Introduction à la topographie d'Aſtrakhan, 1 vol. in-8°. S. Pétersbourg, 1774). Ouvrage du même auteur.

Opiſſanïe Sloutchaïef Kaſſaïoutchikhsia de Azova. (Récit des évènemens qui concernent la ville d'Azof, 1 vol. in-8°. S. Pétersbourg, 1768). Savant ouvrage de M. Baër, profeſſeur de langues orientales à l'Académie des ſciences de S. Pétersbourg. L'original eſt écrit en allemand.

Izveſtiia Vizantiiskikh iſtorikof. (Traits des hiſtoriens de Byzance). M. Stritter a raſſemblé ſous ce titre tous les paſſages des hiſtoriens de Byzance qui concernent les peuples du nord qui ont contribué à la ruine de l'empire romain.

Hiſtoriia Skiphſkaïa. (Hiſtoire des Scythes). Ouvrage manuſcrit du Stolnik Izlof, qui vivoit ſous le règne du Tſar Mikaïl Phéodorovitch. Il ſeroit très utile, ſi l'on n'avoit pas, pour l'hiſtoire des Tatars de Kazan & d'Aſtrakhan, les écrits de M. Ritchkof.

Kratkoi Letopiſſets Lomonoſova). Courte chronologie de Lomonoſof, 1 vol. in-8°. S. Pétersbourg, 1760). On ne peut renfermer plus de choſes dans le court eſpace de cinquante pages. Ce petit ouvrage eſt ſuivi de la généalogie des ſouverains de Ruſſie, & de leurs alliances.

Poveſt o Samozvantſakh. (Hiſtoire des impoſteurs, par M. le Prince Stcherbatof, 1 vol in-8vo. S. Pétersbourg, 1774). L'auteur a raſſemblé ſous ce titre l'hiſtoire des ſcélérats qui, ſous de faux noms, ont tenté d'uſurper le trône de Ruſſie. Cet ouvrage eſt preſqu'entièrement tiré de la chronique des troubles de Moskou, & de l'abrégé du Prince Khilkof. On y a joint un récit des brigandages de Stenka Razin.

Iſtoriia Roſſiiskaïa Tatiſtcheva. (Hiſtoire de Ruſſie, par M. Tatiſtchef, conſeiller privé, 3 vol, in-4°). L'auteur qui vivoit ſous l'Impératrice Anne, s'eſt impoſé à peu près la même tâche que Nikon. Jamais homme n'avoit raſſemblé ni confronté un auſſi grand nombre de chroniques. Son travail, auquel il a employé trente années, a conſiſté à corriger & à ſuppléer ces chroniques les unes par les autres, à en rajeunir le ſtyle, & à faire ſur les antiquités de ſa nation des recherches immenſes, dont il a

tiré des conſéquences ſouvent haſardées. Comme il cite rarement les chroniques qu'il a ſuivies, & qu'il ne rend pas raiſon de la préférence qu'il accorde aux unes ſur les autres, on ne peut déterminer quel degré de confiance on doit accorder à ſon ouvrage. Il l'avoit conduit juſqu'au règne de Fédor, fils du Tſar Ivan Vaſſiliévitch ; mais les trois volumes imprimés finiſſent à l'invaſion des Tatars & le reſte a péri dans un incendie.

Iſtoriia Roſſiiskaia Kn. Stcherbatova. (Hiſtoire de Ruſſie par le Prince Stcherbatof, 3 vol. in-4°. S. Pétersbourg, années 1770, 71 & 74). L'auteur cite toujours ſes autorités. J'ai vérifié un grand nombre de ſes citations, & j'ai reconnu partout ſon exactitude. Si le premier caractère d'un Hiſtorien eſt l'amour de la vérité, ce Prince mérite de grands éloges. Il n'a encore conduit ſon ouvrage que juſqu'au règne de Dmitri Donskoi.

Jitié Petra Velikago. (Hiſtoire de Pierre le Grand, en 2 vol. in-4°). imprimée d'abord en langue ſlavonne à Veniſe, & réimprimée en 1774 à S. Pétersbourg, avec des notes du Prince Stcherbatof. Ouvrage rempli de recherches. L'auteur aime la vérité, & ne connoît point les graces. On dit que c'eſt un Prélat d'une égliſe ſlavonne, ſous

ſous la domination du Turc.

Iſtoriia Petra Velikago. (Hiſtoire de Pierre le Grand, par Pheophane Prokopovitch, archevêque de Novgorod, 1 vol. in-8°. S. Pétersbourg, 1773). L'auteur a connu de près ſon héros, qui ſouvent ne dédaignoit pas de le conſulter. Son ouvrage finit après la bataille de Poltava. Quelques perſonnes penſent que ce livre eſt fauſſement attribué à l'archevêque de Novgorod; mais il eſt certain que le manuſcrit original eſt corrigé de la main du Prélat, & qu'il y a noté en marge les nouvelles recherches qu'il ſe propoſoit de faire.

Journal Petra Velikago. (Journal de Pierre le Grand, 2 vol. in-4°. S. Pétersbourg, 1770). Si ce Prince n'a pas écrit lui-même ce journal, il l'a du moins fait écrire ſous ſes yeux, & l'a corrigé de ſa main dans un grand nombre d'endroits. Il a été mis au jour par M. le Prince Stcherbatof, qui y a joint des pièces importantes tirées des archives.

Opiſſanïe Sibirskago Tſarſtva). Deſcription du royaume de Sibérie, 1 vol. in-4°. S. Pétersbourg, 1750). Savant ouvrage de M. Muller, ſoutenu d'un grand nombre de pièces originales.

Sibirskaïa Iſtoriia. (Hiſtoire de Sibérie, par M. Fiſcher, profeſſeur de l'académie des ſciences de S. Pétersbourg,

1774). L'auteur a profité de l'ouvrage de M. Muller, & y a joint des recherches ſavantes & curieuſes.

Opiſſanie Zemli Kamtchatki. (Deſcription du Kamtchatka par l'académie des ſciences, a compoſé ſon ouvrage de ſes propres obſervations & de celles de Steller, membre de cette académie, & mort à Tioumen, en 1745, au retour de ſes ſavans voyages.

Drevniaïa Roſſiiskaïa iſtoriia Lomonoſova. (Hiſtoire de Ruſſie, par Lomonoſof, 1 vol. in-4°. S. Pétersbourg, 1766). L'auteur étoit le meilleur poëte de ſa nation, & eſt en même tems un excellent écrivain en proſe: mais il n'avoit pas cette ſaine critique qui eſt la première qualité d'un Hiſtorien.

Iéjéméſiatchniia Sotchineniia, 20 vol. in-8°. C'eſt un journal que l'académie impériale des ſciences de S. Pétersbourg a publié chaque mois, depuis l'année 1755 juſqu'à l'année 1765. On y trouve un grand nombre de morceaux hiſtoriques très intéreſſans, dont la plûpart ont été compoſés par le ſavant M. Muller, infatigable dans ſes recherches ſur l'hiſtoire de Ruſſie.

Drevniaïa Roſſiiskaïa Vivliophika. (Ancienne bibliothèque ruſſe, 10 vol. in-8°). Recueil de pièces originales & authentiques, tirées des cabinets & des archives, & publiées par M. Novikof. On

y trouve des morceaux très importans.

Razſoujdénié o voiné s Chvedſkiou. (Diſſertation ſur la guerre de Suède, par M. le Baron de Chefirof, Vice-Chancelier de l'Empire de Ruſſie, 1 vol. in-12, S. Pétersbourg, 1722). C'eſt un manifeſte écrit par ordre de Pierre I, & ſous ſes yeux. Il mérite d'être conſulté par ceux qui veulent étudier l'hiſtoire de ce prince.

Iſtoriia Roſſiiskaia Tchoujeſtrantſom. (Hiſtoire de Ruſſie, manuſcrit). L'auteur eſt un étranger, qui écrivoit ſous le règne de Pierre I. Les galliciſmes fréquens qui ſe trouvent dans ſon ſtyle ruſſe, me font ſoupçonner qu'il étoit françois. Il ne connoiſſoit pas les chroniques ruſſes, & il a ſuivi les Hiſtoriens Livoniens, Suédois & Polonois. On peut lui reprocher de fréquentes erreurs: je ne l'ai conſulté qu'avec défiance; mais il m'a été quelquefois utile, ſurtout pour l'hiſtoire du Tſar Ivan Vaſſiliévitch. Ce Prince, dans les dernières années de ſa vie, inſpiroit une ſi grande terreur, que les Ruſſes n'oſoient plus écrire. Ainſi pendant une période de quelques années, il faut, pour apprendre leur hiſtoire, conſulter les étrangers qui leur faiſoient la guerre, ou qui voyageoient chez eux.

Povſédnevnyia zapiski vremeni Tſarei Mikhaïla Pheodorovitcha i Alexeia Mi-

khaïlovitcha. (Journaux de la cour du tems des Tſars Mikhaïl Phéodorovitch & Alexei Mikhaïlovitch, 2 vol. in-4°. Moskou, 1769). Ces mémoires apprennent quel jour les ſouverains dînérent au grand couvert, quels furent les officiers de la Cour qui ſervirent à table, quelle réception on fit aux ambaſſadeurs étrangers, quels officiers furent envoyés à leur rencontre, &c. Mais ils offrent auſſi quelques faits hiſtoriques, qui ſont de la plus grande authenticité.

Rodoslovié Imperatorskoi familii. (Généalogie de la maiſon Impériale). Ce manuſcrit, ouvrage d'une main ſavante, contient quelques faits hiſtoriques, & mérite d'être conſulté.

Rerum Moſcoviticarum commentarii Sigiſmundi liberi Baronis in Herbeſtain. Baſileæ, 1571, un vol. in-fol. (Commentaire du Baron d'Herbeſtain, ſur la Ruſſie). L'auteur a été chargé de deux ambaſſades en Ruſſie, la première par l'Empereur Maximilien, & la ſeconde par l'Empereur Ferdinand. Il s'eſt donné de grands ſoins pour s'inſtruire, & il inſtruit à ſon tour ſes lecteurs. On peut obſerver ici que pluſieurs des ouvrages écrits en latin ſur la Ruſſie, dans le ſeizième ſiècle, ſont fort ſupérieurs à tout ce que les étrangers ont écrit depuis ſur cet empire.

Moſcoviæ deſcriptio, auctore Alexan-

dro Guagnino Veronenſi. (Deſcription de la Ruſſie par Alexandre Guagnini, de Vérone). Cet auteur eſt entré dans un grand détail ſur les cruautés du Tſar Ivan Vaſſiliévitch. Il ſemble que la chronique du Prince Kourbskoi lui ait été connue, & qu'il en ait traduit des morceaux entiers. Guagnini avoit du commendement à Vitepsk, place alors appartenante à la Pologne & frontière de la Ruſſie. Il a pu apprendre bien des détails par les Ruſſes qui fuioient en Pologne la cruauté de leur ſouverain, & peut-être a-t-il eu des liaiſons avec le Prince Kourbskoi.

Joannis Baſilidis, magni Moſchoviæ Ducis; Vita, a Paulo Oderbornio, tribus libris, conſcripta. (Vie d'Ivan Vaſſiliévitch, par Paul Oderborn). C'eſt plutôt une violente déclaration contre le Tſar, qu'une hiſtoire de ce Prince. Il règne un grand déſordre dans cet ouvrage, & ce défaut n'eſt pas compenſé par l'exactitude des faits.

Hiſtoria belli Livonici, quod Magnus Moſchovitarum Dux contra Livones geſſit, per Tilmannum Bredenbachium conſcripta. (Hiſtoire de la guerre du Grand-Duc de Moſcovie contre les Livoniens). Ouvrage écrit ſous la dictée d'un prêtre. On y trouve de l'exactitude dans les principaux faits.

Ces trois ouvrages, celui d'Herbeſ-

tain, & pluſieurs autres, ſont compris dans un recueil intitulé: *Rerum Moſcoviticarum ſcriptores varii, Francofurti,* 1700, in-fol.

Antonii Poſſevini Moſcovia. (La Moſcovie du P. Poſſevin, 1 vol. in-fol. 1587). Ce Jéſuite a été envoyé en ambaſſade en 1581, auprès du Tſar Ivan Vaſſiliévitch, par le Pape Grégoire XIII. Son témoignage eſt d'un grand poids pour ce qui faiſoit l'objet de ſa négociation, & on peut auſſi le croire quand il rapporte des uſages ou des faits dont il a été témoin.

État de l'Empire de Ruſſie & Grand Duché de Moſcovie, par le capitaine Margeret. Paris, 1669. L'auteur, après avoir ſervi en France, ſa patrie, a été capitaine d'une compagnie des gardes formée par le Tſar Dmitri, qu'on appelle le premier faux Démétrius. Il a vu de près cet impoſteur ou ce Prince, & il mérite d'être conſulté.

Iter in Moſcoviam., &c. (Voyage en Moſcovie, par le Baron de Mayerberg, in-fol). L'auteur a été ambaſſadeur de l'Empereur auprès du Tſar Alexis Mikhaïlovitch, & il mérite de la confiance pour ce qu'il a vu.

Voyages faits en Tartarie, Moſcovie & Perſe, par Oléarius, traduits par Wicquefort in-fol. Amſterdam, 1727. L'auteur fournit un petit nombre de faits, & de

peintures, aſſez curieuſes de quelques uſages.

Hiſtoire généalogique des Tatars, par le Khan Amboulgaſi Baïadour, traduction ruſſe. Les anciennes relations Ruſſes avec les Tatars, rendent cet ouvrage important pour l'hiſtoire de Ruſſie.

Diarium itineris in Moſcoviam D. de Guarient & Rall, ab imperatore Leopoldo I ad Tzarum Petrum Alexiovicium Ablegati extraordinarii, deſcriptum a Joanne Georgis Korb, ſecretario ablegationis Cæſareæ, Viennæ Auſtriæ, in-fol. (Journal du voyage de Guarient, envoyé extraordinaire de l'Empereur Léopold auprès de Pierre I, en 1698, par Jean Georges Korb, ſecrétaire de cette ambaſſade). Cet ouvrage eſt rare & cher. On y trouve le détail des tortures & des ſupplices auxquels furent condamnés les Strélits révoltés. Comme, en cette occaſion, la juſtice du Tſar fut portée juſqu'à la cruauté, la Cour de Vienne, par égard pour ce Prince, a fait, dit-on, ſupprimer les exemplaires de ce livre.

Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire de l'Empire de Ruſſie, ſous Pierre le Grand, par un miniſtre étranger, réſident en cette Cour. La Haye, 1725, 2 *vol. in*-12. On ne nomme pas l'auteur de cet ouvrage; mais il eſt certain qu'il a vu & ſuivi la Cour de Ruſſie depuis 1714 juſqu'en

1719. Il dit la vérité, & l'on ſe reſſouvient encore de la plûpart des faits qu'il rappote. J'ignore d'ailleurs s'il étoit miniſtre d'une Puiſſance, ou ſi cette qualité lui étoit fauſſement attribuée par un éditeur. Le même ouvrage a paru ſous le titre ſuivant: *Nouveaux mémoires ſur l'état préſent de la Grande Ruſſie ou Moſcovie, par un Allemand réſident en cette cour. Paris*, (Piſſot), 1725, 2 *vol. in*-12. Je ne ſais laquelle des deux éditions eſt originale.

Deſcription de la Livonie, 1 *vol. in*-12, *Utrecht*, 1705, ouvrage d'un homme inſtruit.

Deſcription hiſtorique de l'Empire Ruſſien, traduite de l'ouvrage allemand du Baron de Strahlenberg. Paris, 1757, 2 *vol. in*-12. L'auteur étoit un des officiers Suédois, faits priſonniers par les Ruſſes, & envoyés en Sibérie. Il a beaucoup vu. Cependant ſon ouvrage eſt inférieur à ſa réputation, & peut ſouvent égarer le lecteur.

Hiſtoire de l'Empire de Ruſſie ſous Pierre le Grand, par Voltaire. Si le célèbre auteur avoit été mieux ſervi par ceux qui lui envoyoient des notes, je n'aurois pas oſé écrire après lui la vie de Pierre I. Il paroît qu'on ne lui avoit fait traduire que des extraits mal faits, & tronqués du journal de Pierre le Grand. On voit, dès le commencement de la

guerre de Suède, qu'on lui laiſſoit même ignorer des circonſtances de la bataille de Narva qui affoibliſſent la gloire des vainqueurs, & la honte des vaincus. Un Allemand, employé au cabinet, & chargé d'envoyer des mémoires à Voltaire, le ſervoit mal, parce qu'il croyoit en avoir reçu une offenſe, & parce qu'il ſe propoſoit d'écrire l'hiſtoire du même Prince. L'ouvrage de Voltaire m'a fourni un petit nombre de faits, qu'il me paroît appuyer ſur de bonnes autorités. Ce grand homme connoiſſoit les défauts de ſon livre. Il diſoit quelquefois: „ je ferai graver ſur ma tom„ be, cy-gît qui a voulu écrire l'hiſtoi„ re de Pierre le Grand ".

Hiſtoire des révolutions de Perſe, depuis le commencement de ce ſiécle. Paris, (Jombert), 1750, 2 *vol. in*-12. L'auteur apporte toutes les pièces qu'il s'eſt procurées à Conſtantinople pour compoſer ſon ouvrage, & mérite d'obtenir la confiance de ſes lecteurs.

Mémoires de Catherine I, 1 *vol. in*-12. *La Haye*, 1728. Ce volume, qui contient peu de faits, eſt gonflé par des traductions de pièces diplômatiques.

Eſſai ſur la bibliothèque & le cabinet d'hiſtoire naturelle de l'académie des ſciences de S. Pétersbourg, par Jean Bacmeiſter. S. Pétersbourg 1779, 1 *vol. in*-8*vo*. L'auteur a fait entrer dans ſon ouvrage

quelques faits hiſtoriques.

L'Antidote, in-8°. S. Pétersbourg, 1770. Ce livre joint à une cenſure amère contre un écrivain trop léger, & quelquefois offenſante pour les François en général, des traits curieux & vrais ſur l'hiſtoire, les productions, le commerce & le gouvernement de la Ruſſie. On croit qu'il eſt l'ouvrage de pluſieurs auteurs, tous bien inſtruits, & qui ont eu plus ou moins de part à l'adminiſtration de l'État.

Mémoires hiſtoriques, politiques & militaires ſur la Ruſſie, par le général de Manſtein. Lyon, 1772, 2 *vol. in-8vo.* L'auteur, qui étoit aide de camp général du maréchal de Munich, a été témoin des faits, qu'il raconte, & a même été employé dans des circonſtances délicates. Je l'ai ſuivi pour les règnes de Pierre II, de l'Impératrice Anne, du jeune Ivan, & pour les commencemens d'Éliſabeth.

Eſſai ſur le commerce de Ruſſie. Amſterdam, (Paris) 1777. Ce bon ouvrage eſt de M. Marbault, autrefois ſecrétaire de l'envoyé de France en Ruſſie, & mort depuis peu. L'édition de ſon livre n'a pas ſans doute été faite ſous ſes yeux. Il s'y eſt gliſſé, dans les noms des hommes, des peuples & des lieux, des fautes qui les rendent quelquefois méconnoiſſables.

Hiſtoire des gouvernemens du nord, tra-

duite de l'anglois de M. wiliams. Amſterdam, (Paris) 1780, 4 *vol. in*-12. Le troiſième tome eſt conſacré à l'hiſtoire de Ruſſie. On y trouve des vérités, point de recherches remarquables, beaucoup d'erreurs, & ſurtout une partialité marquée contre le peuple Ruſſe. Si les Ruſſes ſont vaincus, l'auteur trouve qu'ils l'ont bien mérité; s'ils ſont vainqueurs, il veut prouver qu'ils n'auroient pas du l'être. Mais après avoir bien exagéré les vices de leur gouvernement, & leur ignorance dans la guerre & dans la marine, il prononce qu'ils peuvent ſe meſurer avec toutes les Puiſſances de l'Europe, ſi ce n'eſt avec les Anglois. On dit cependant que les traits les plus révoltans de l'original ont diſparu dans la copie par la ſageſſe de l'eſtimable traducteur.

Voyages & découvertes faites par les Ruſſes, &c., on y a joint l'hiſtoire du fleuve Amour, &c., traduit de l'allemand de M. Muller, Amſterdam, 1776, 2 *vol. in*-12. Cet ouvrage, fait avec toute l'exactitude qui diſtingue les ſavantes productions de M. Muller, a été imprimé en ruſſe dans le *Sotchineniia & Pérévody.*

Les nouvelles découvertes des Ruſſes entre l'Aſie & l'Amérique. Trad. de l'anglois de M. Coxe. Paris, 1781, 1 *vol. in*-4°. Cet ouvrage doit être regardé comme la

ſuite de celui de M. Muller.

Geografitcheski Lekſikon Roſſiiskogo Goſ-ſoudartsva. Dictionnaire géographique de l'Empire de Ruſſie, par Phédor Polounin, corrigé & augmenté par Muller. Moskou, 1773, 1 vol. in-8vo.

Geografitcheskoïe opiſſanie Roſſiiskoi Imperii. (Deſcription géographique de l'Empire de Ruſſie, par Khariton Tchébotaref, profeſſeur de logique & de morale à l'univerſité de Moskou. Moskou, 1776, 1 vol. in-8vo). Avant que ces deux bons ouvrages euſſent été publiés, M. Buſching étoit le ſeul qui eût écrit avec quelque exactitude ſur la géographie de la Ruſſie.

AVIS AUX LECTEURS

Sur l'orthographe des mots ruſſes.

LEs Diphtongues ai, ei, oi, *ſe prononcent toujours mouillées, à moins que l'ï ne ſoit tréma. Ainſi dans le mot* karavai, *on prononce la dernière ſyllabe comme notre interjection* aye. *Il en eſt de même de* Troubetskoi Alexei : *l'i ſe mouille comme s'il y avoit* Troubetskoye, Alexeye. *Il ſeroit ridicule de prononcer la finale de* mednoi, goſtinnoi, *comme nous prononçons la première ſyllabe du mot* oi-ſeau, *ou le pronom* moi.

Si l'ï eſt tréma, il fait ſeul une ſyllabe, comme en françois Mo-ï-ſe.

Les Ruſſes n'ont point de naſales. Il faut prononcer an, in, on, *comme s'ils étoient ſuivis d'un* e *muet. Ainſi, dans les mots* Ivan, Panin, Nikon, *il faut prononcer*, Ivane, Panine, Nikone.

Les Ruſſes ont deux i *différens pour le ſon. Le premier ſe prononce comme en françois. Le ſecond, que, faute d'un autre caractère, nous repréſenterons par un* y, *& que les Ruſſes appellent* iéry, *a un ſon plus plein, plus nourri, & ſe rapproche de notre triphtongue* oui, *prononcée très brièvement.*

*L'*o *ſe prononce ſouvent comme* a. *On écrit* Golitſin, *& l'on prononce* Galitſine. *On dit*

plutôt Kaſaque que Koſaque. Potemkin *ſe prononce* Patiomkine, *parce que l'*o *ſe change en* a, *& que l'*é *médial ſe transforme ſouvent en* ïo.

Le ch *ſe prononce par tout comme dans le mot françois* chat, *&, dans l'écriture ſlavonne, il ſe repréſente par un ſeul caractère qui s'appelle* cha. *Ainſi prononcez* ſtrechnef, *comme s'il y avoit* ſtreche-nef; Vychgorod *comme* Vyche-gorod, Irtich *comme* Irtiche. *Je ne ſais comment le nom de* Menchikof *a été changé par les François en celui de* Menzikof.

La conſonne j *ſe prononce, de quelque manière qu'elle ſe trouve placée, comme dans les mots françois* je, jamais. *Prononcez* jitié *comme s'il y avoit* gitié, oſtrojski *comme* oſtrogeski, Rjevski, *comme* Rgevski.

Les Ruſſes donnent à leur ſouverain le titre de Tſar, *& ils l'écrivent par le caractère qu'ils appellent* tſi *& qui répond à notre* ts. *Les étrangers ont tort d'écrire* Czar. *Ce qui a occaſionné cette erreur, c'eſt que les peuples de langue ſlavonne, qui ont adopté les caractères romains, donnent au* cz *le ſon du* ts. *Ainſi ils écrivent* dévicza (*la vierge*) *& ils prononcent* dévitſa.

J'ai écrit Tſaritſe *au lieu de* Czarine *qui n'eſt ni de la langue ruſſe ni d'aucune langue. On appelle* Tſaritſa *l'épouſe du* Tſar, *&* Tſarevna *la fille du* Tſar.

Il faut écrire auſſi Tſarévitch, *& non pas* Czarovitch, *fille de* Tſar.

Le tch, *repréſenté dans l'écriture ſlavonne par le caractère nommé* tcha, *ſe prononce comme nous ferions* tché, *ou comme ſi nous faiſions précéder notre prépoſition* chez *du ſon d'un* t. *Enfin, devant quelque conſonne ou quelque*

voyelle qu'il ſe trouve placé; il a le ſon du c *italien devant* e & i. *Ainſi* Galitch, *ſe prononce* Galitche; Koutchko *ſe prononce* Kourtche-ko.

Le v *ſe prononce comme dans le mot françois* va. Golovkin, *prononcez* Golove-kine; Novgorod, *prononcez* Nove-gorod *ou plutôt* Nove-gorote, *car le* d *final ſe prononce comme un* t.

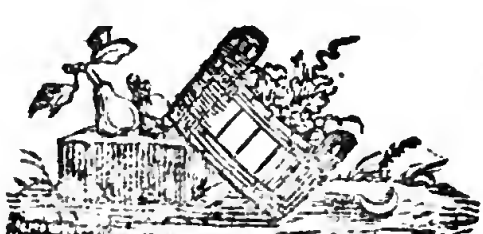
Les Ruſſes prononcent le v *comme un* f *à la fin des mots*, &, *dans cette occaſion, j'ai écrit comme ils prononcent. J'ai mis* Romanof *au lieu de* Romanov; Roſtof, *au lieu de* Roſtov. *Quelques perſonnes mettent en cette occaſion une double* ff, *ce qui indique fauſſement une prononciation trop appuyée & trop dure.*

Quelques Ruſſes, lorſqu'ils écrivent en caractères romains des mots de leur langue, emploient le double w. *C'eſt un uſage qu'ils ont reçu de leurs précepteurs allemands. C'eſt ainſi qu'au lieu d'écrire* Vorontſof, *comme la prononciation & l'orthographe ruſſe l'indiquent, j'ai vu écrire* Woronzow. *C'eſt une orthographe allemande, qui embarraſſe les François, & les engage à prononcer* Voronzou. *Voltaire lui-même y a été trompé: il prononçoit* Romanou *au lieu de* Romanof.

Le double w *des allemands ne ſe trouve pas dans les caractères ruſſes: mais on trouve un* v *redoublé dans quelques mots compoſés, ce qui n'eſt pas la même choſe. C'eſt ainſi que doit s'écrire le mot* Vvédénié (*introduction*) *compoſé de la prépoſition* vo *ou* v (*dans*) & *de* védénié (*l'action d'introduire.*)

Ces obſervations m'ont paru néceſſaires pour guider le lecteur dans la prononciation des noms

propres d'hommes & de lieux qui ſe trouvent dans l'Hiſtoire de Ruſſie. On a obſervé dans cet ouvrage l'orthographe ruſſe avec autant d'exactitude qu'il eſt poſſible en employant nos caractères. On a ſeulement conſervé le nom de Strélits *à la milice des* Streltſi, *& celui de* Zaporaviens *aux* Zaporojski, *parce que les véritables noms ruſſes auroient été moins agréables à l'oreille.*



DE L'ANTIQUITÉ

DE L'ANTIQUITÉ DES SLAVES.

Il en eſt des peuples comme des familles : leur origine remonte à l'antiquité la plus reculée ; mais cette ancienneté ne leur imprime un caractère de nobleſſe que lorſqu'on peut en produire les titres. Telle eſt la différence qui ſe trouve entre un empire anciennement célèbre, & une peuplade nouvellement découverte, entre un noble qui conſerve avec orgueil les parchemins enfumés où ſont conſignés les titres de ſes ancêtres, & un villageois qui ſait à peine quel fut ſon aïeul.

Les Ruſſes furent autrefois un peuple particulier : mais la langue, les uſages, les anciens témoignages hiſtoriques prouvent que, dans la ſuite, ils ſe ſont confondus avec les Slaves. Ceux-ci, qu'on appelle par corruption Sclavons ou Eſclavons, n'ont commencé à être connus ſous ce nom en Europe, que dans le quatrième ſiècle : mais dès-lors ce n'étoit pas ſans doute un peuple nouveau, & pluſieurs branches de cette nation étoient vraiſemblablement con-

nues depuis long-tems des Grecs & des Romains, ſous des noms différens. Peut-être même les anciens Slaves ignoroient-ils les noms par leſquels les étrangers les déſignoient; car il eſt des nations à qui leurs voiſins ou leurs ennemis, donnent des noms qu'elles ne connoiſſent pas elles-mêmes ou qu'elles n'adoptent pas. Telle eſt l'antique & nombreuſe race des Tetches, que nous appellons Allemands, & que les Ruſſes appellent *Nemtſi*. Tels étoient les peuples du Kiptchak, que les Ruſſes appelloient *Polovtſi*, c'eſt-à-dire chaſſeurs ou brigands. Tels ſont encore les Kalmouks & beaucoup d'autres. Peut-être auſſi les différentes branches de Slaves ſe diſtinguoient-elles par des noms différens comme le font à préſent les différentes branches des Moungales & des Tatars ou même comme ſe diſtinguent les habitans de nos différentes provinces.

On peut croire que le mot Slaves déſignoit le corps entier du peuple Slavon. On ſuppoſe, ordinairement, qu'il eſt tiré du mot *Slava*, qui ſignifie *gloire*. Si cela eſt, les Slaves avoient porté un autre nom, avant de s'en donner un fondé ſur la gloire de leurs exploits. D'autres auteurs, moins nombreux, croient que le nom des Slaves eſt dérivé de *Slovo*, qui ſignifie *mot*, ou *parole*. En effet, dans le plus ancien de leurs au-

teurs, ils ſont nommés *Slovéné*; & il eſt poſſible que les Slaves, qui ont long-tems appellé les étrangers *muets*, ſe ſoient appellés eux-mêmes *parlants*. Ils avoient l'orgueil de croire qu'on ne parloit en effet, que quand on employoit leur langue, & que c'étoit être muet que de l'ignorer.

Quoi qu'il en ſoit, il eſt certain que les Slaves portent ce nom depuis un grand nombre de ſiècles. Ils ſont ſortis de l'Orient, comme tous les autres peuples, & les Orientaux rendent témoignage à leur antiquité. Ils la font remonter, auſſi bien que celle des Ruſſes, juſqu'à Japhet, troiſième fils de Noé. Ces traditions prouvent la célébrité qu'avoient dans l'Orient les peuples qu'elles concernent. Suivant le prince Tatar Aboulgaſi Baïadour, hiſtorien de ſa nation, & ſuivant les auteurs cités par d'Herbelot, dans ſa bibliothéque orientale, les Slaves deſcendent de *Sak-lab* ou *Saklab*, & les Ruſſes de *Rouſs* tous deux fils de Japhet.

Il eſt probable que les Slaves, en ſortant de l'Orient, ſe répandirent d'abord dans pluſieurs contrées de la Ruſſie: ainſi la principale de leurs habitations actuelles fut auſſi leur première habitation en Europe. Peut-être, comme tant d'autres peuples ſortis des régions orientales, commencèrent-ils à ſe répandre

ſur les bords de la mer Caſpienne & des Palus Méotides. On veut que de là ils ſe ſoient portés dans la Paphlagonie, on leur fait peupler la Médie, on conjecture même que les Troyens étoient des Slaves. On prétend ſur-tout trouver des Slaves dans ces Hénètes, Vénètes ou Vènèdes, qui, chaſſés dans la Paphlagonie par une ſédition, ſe joignirent à Agénor & vinrent, après la ruine de Troie, ſe réfugier au fond du golphe Adriatique. Le pays où ils s'établirent prit le nom de Vénétie, d'où s'eſt formé dans des ſiècles poſtérieurs, celui de Veniſe. Il eſt vrai que le nom des Vénèdes a beaucoup de rapport avec celui des Vendes, porté encore à préſent par les Slaves d'Allemagne. Une ville fut autrefois fondée par les Slaves, ſous le nom de *Veneta* vers l'embouchure de l'Oder. Ils élevèrent auſſi une ville du même nom dans l'ile Rugen. Ce nom eſt tiré d'un mot de leur langue qui ſignifie couronne. Ils appèlloient autrefois couronne d'un pays, (*Venets-Zemli*) ſa dernière limite, la frontière qui en faiſoit la défenſe, & ce nom convenoit aſſez bien au pays qu'occupèrent les Vénètes ſur les bords du golphe Adriatique.

On ne ſauroit revêtir ces conjectures ſur les établiſſemens des Slaves, de preuves ſuffiſantes. Mais, quelles

que ſoient les contrées où ils ſe ſont répandus anciennement, il paroît certain qu'ils reſtèrent en grand nombre dans la Ruſſie, confondus par les anciens avec d'autres peuples ſous le nom de Scythes, ou plutôt inconnus en effet, parce qu'on n'étendoit pas encore ſi loin les bornes de la terre habitable. Le nom du Boriſtène, à préſent le Dnepre, paroît même appartenir à leur langue. Il ſignifie *muraille formée par une forêt de pins* & eſt tiré du mot *bor*, forêt de pins, & du mot *Stena*, muraille. De vaſtes forêts de pins bordent en effet les rivages du Boriſtène. Suivant une tradition que je n'oſerois garantir, leur ville principale, ſituée près de l'endroit où s'éleva depuis Novgorod, s'appelloit *Slavensk*. Quoi qu'il en ſoit de l'exiſtence de cette capitale, inquiétés, reſſerrés, chaſſés par les Ougres, nation de la race des Huns, ſortie de la Sibérie, ils ſe répandirent au couchant & au midi, & infeſtèrent l'empire Romain : d'autres ſuivirent les bords de la mer Baltique. La poſtérité de ces divers émigrans occupe aujourd'hui la Bohême, la Bulgarie, la Servie, la Dalmatie, une partie de la Hongrie & eſt répandue en Allemagne dans la Poméranie, la Siléſie & d'autres contrées.

Cependant, tous les Slaves n'étoient pas ſortis de la Ruſſie & de la Pologne,

ou, pour parler le langage des anciens, de la Scythie. Ils y formoient encore une innombrable population, diviſée en pluſieurs tribus & diſtinguée par des noms différens. Ils ſe nommoient Voliniens dans la Volinïe, Lekhs ſur les bords de la Viſtule, Polianes ſur ceux du Dnepre, Polotchanes ſur les rives de la Polota qui tomboit dans la Dvina, Dregvitches entre la Dvina & le Pripet. Ceux qui vivoient dans les forêts étoient appellés Drevliens; près du lac Ilmen, ils conſervoient le nom de Slaves & prenoient celui de Sévériens, le long de la Deſna & de la Soula.

Nestor.

Les Slaves de Ruſſie jouiſſoient d'une grande puiſſance & impoſoient tribut aux nations de langue & d'origine différentes, qui habitoient depuis la Lithuanie, juſqu'aux montagnes qui bornent la Sibérie, & depuis le Biélo-Ozero & le lac de Roſtof, juſqu'à la mer Blanche. Mais, long-tems libres & dominateurs, ils devinrent tributaires à leur tour; pour ſecouer le joug de leurs ennemis, ils furent obligés de ſe donner des ſouverains & c'eſt à cette époque que commence l'hiſtoire de Ruſſie.

ESSAI

Sur les rapports de la langue des Slaves avec celle des anciens habitans du Latium.

NOus venons de parcourir la plûpart des preuves & conjectures hiſtoriques ſur leſquelles ſe fonde l'antiquité des Slaves. Mais ſi l'on trouve que leur langue a une origine commune avec celle des anciens habitans du Latium, ou plutôt que les anciens Latins doivent à la langue Slavonne les premiers élémens de leur langue, on ſera convaincu que l'antiquité des Slaves ne ſe peut apprécier, parce qu'elle remonte au delà de toutes les antiquités connues. On préſumera en même tems que le Latium a été dabord peuplé par des hommes à demi ſauvages, appartenant à la race des Slaves, encore preſque ſauvages eux-mêmes.

Si l'on ne trouvoit de commun entre la langue Latine & la Slavonne, que quelques unes de ces expreſſions qui manquent à un peuple barbare, & qu'il emprunte enſuite d'un peuple policé, ou pourroit croire que les différentes nations Slavones qui ont contribué à la ruine de l'empire Romain, ont adopté ces expreſſions pendant leur ſé-

jour dans l'empire qu'ils ravageoient. Mais au contraire, les mots latins employés aujourd'hui par les peuples de langue Slavonne pour exprimer des idées qui n'appartiennent qu'à des peuples éclairés n'ont été adoptés par eux que dans des tems assez récens; ils ne se trouvent jamais dans leurs anciens livres, ils les doivent à leur commerce avec les étrangers, & on y remarque mêmes différentes altérations qui font reconnoître le peuple dont ils les ont reçus.

Les anciens mots qui sont communs aux deux langues, sont précisément la plûpart de ces mots primitifs qui doivent se trouver chez tous les peuples dès qu'ils commencent à se former un langage. Le peuple barbare, ayant déjà par lui-même ces sortes d'expressions, n'en emprunte qu'un petit nombre du peuple policé, à moins qu'il en adopte toute la langue, comme les vainqueurs de l'Italie & des Gaules adoptèrent la langue latine. Aussi les langues que parlent les descendans de ces vainqueurs sont-elles presqu'entièrement dérivées du latin: les mots même primitifs, comme les noms de nombre, ceux des phénomènes les plus communs de la nature en sont tirés; &, s'il y reste encore quelques expressions de la langue des conquérans, c'est que deux peuples

qui ont une communication fréquente, empruntent toujours quelques termes l'un de l'autre & que ces termes faiſoient déjà partie de la baſſe latinité.

Il n'en eſt pas ainſi de la langue ſlavonne. Elle n'a, dans ſes progrès, aucune conformité avec la latine, & ce qu'elle a de commun avec elle conſiſte dans des expreſſions que les Slaves durent ſe former vers le tems où ils quittèrent la vie ſauvage, pour embraſſer la vie ſociale. Ces expreſſions ſont de l'enfance de la langue, & durent être trouvées dès le tems où leurs inventeurs nouvellement réunis en un corps, furent obligés de ſe communiquer leurs beſoins.

Puiſque la langue ſlavonne & la latine, unies enſemble dans leur origine ſe ſéparent dans leurs progrès, on ne ſauroit penſer que les Troyens & les Vénètes, que je ſuppoſe ici de race Slavonne aient apporté les premiers la langue des Slaves en Italie, & il faut chercher une époque plus reculée. Car des hommes qui auroient déjà fait autant de progrès dans l'état ſocial, que les Vénètes & les Troyens, auroient apporté quelque choſe de plus que les premiers élémens du langage; & il ſeroit étonnant que les Latins euſſent conſervé ſeulement ces premiers élé-

mens & euſſent perdu tout ce qui tenoit à la langue perfectionnée.

Il faut reconnoître dans les anciennes nations une époque reculée, où les premiers beſoins de la nature, les premières obſervations dont des hommes ſimples & ignorans ſont capables, firent naître entre eux un commencement de langage, qui s'eſt accru lentement par l'augmentation des beſoins & par le progrès des ſenſations & des connoiſſances.

C'eſt à l'époque où la peuplade des Slaves, moitié ſauvage, moitié barbare avoit une langue encore très bornée & très imparfaite, conforme au petit nombre de ſes beſoins & de ſes idées, que quelques parties de cette nation naiſſante abandonnèrent la contrée de l'Aſie où elles erroient, & ſe tranſportèrent en Italie.

Je ne dis pas que ces eſpèces de ſauvages ſoient partis de quelque contrée de l'Aſie pour ſe rendre en Italie par le chemin le plus court. Ce n'eſt pas ainſi que de tels hommes établiſſent leurs colonies.

Il faut une grande étendue de terrein à des hommes qui ne cultivent pas la terre & qui ne vivent que du produit de leur chaſſe & de leurs troupeaux. Quand une contrée eſt dépouillée de gibier ou de pâturages, on court dans une autre. La nation ne peut jamais

être nombreuſe, car ceux qui la compoſent s'affameroient mutuellement. Dès que la population s'accroît, on ſe partage, & un ſeul petit peuple ſe décompoſe en pluſieurs autres petits peuples. C'eſt ainſi que les Slaves, partis des contrées qu'avoient habitées leurs peres, changeant ſucceſſivement de demeure & ſe ſubdiviſant en proportion de leur accroiſſement, ont pu, après pluſieurs ſiècles, arriver en Italie.

On croira peut-être qu'ayant mis un tems ſi long à paſſer du pays de leur naiſſance à celui où ils ſe fixèrent, leur langue pendant cette période, avoit dû prendre un accroiſſement conſidérable. Une telle idée ſeroit une erreur : une langue ne s'accroît que par les progrès des beſoins & des idées, & la vie de ces hommes, étant toujours la même, ne donnoit guères lieu à de ſemblables progrès. Ils ont dû ſeulement chercher de nouveaux noms aux objets nouveaux dont ils étoient vivement frappés ou aux nouveaux beſoins qu'ils éprouvoient.

Enfin, il ſuffira de trouver une reſſemblance frappante entre un aſſez grand nombre d'expreſſions primitives des Latins & des Slaves, reſſemblance qui ne peut être due au haſard, pour aſſurer que les deux peuples ont une même origine.

Il eſt bon d'obſerver qu'une grande partie des mots ſlaves & latins que nous comparerons entr'eux, ſont monoſyllabiques, au moins dans leur racine; ce qui prouve, indépendamment de leur ſignification, qu'ils ſont très-anciens & primitifs. Car lorſque les hommes commencent à ſe former un langage, leur organe n'étant point encore exercé, ils ne pourroient prononcer des mots d'une certaine longueur, & preſque toute leur langue eſt compoſée de monoſyllabes.

M. de la Condamine a trouvé, ſur les bords de l'Amazone, un peuple qui ſe ſervoit d'un mot exceſſivement long pour exprimer le nombre *trois*: auſſi l'arithmétique de ce peuple n'alloit-elle point au delà de ce nombre. Cela prouve ſeulement que cette nation s'étoit l'ongtems exercée à prononcer des mots d'un uſage indiſpenſable, avant d'être parvenue à compter juſqu'à trois. Cela ne doit pas étonner; car la ſcience des nombres, ne portant que ſur des abſtractions, a dû être trouvée bien tard chez tous les peuples.

J'ignore juſqu'à quel point les Slaves avoient porté cette ſcience lorſqu'ils s'établirent en Italie; mais il eſt certain qu'ils étoient déjà plus avancés que les ſauvages des bords de l'Amazone, & qu'ils comptoient au moins juſqu'à [illegible]. C'eſt ce qu'il eſt aiſé de prouver par la

reſſemblance des noms de nombre juſqu'à *dix* dans les langues slavonne & latine. *Dva*, *duo*, deux : *tri*, *tres*, trois, *cheſt*, *ſex* ; ſix : *ſem*, *ſeptem*, ſept : *deciat*, *decem*, dix.

On ne doit pas être ſurpris de ce que le mot *cheſt* s'eſt changé en *ſex* chez les Latins, puiſque ceux-ci ayant perdu le ſon de la lettre slavonne *cha*, durent, dans les mots où ſe trouvoit cette lettre, la remplacer par une autre d'un ſon peu différent.

Les noms de nombre françois ſont tirés du latin, & la différence eſt, me ſemble, encore plus grande dans quelques mots françois comparés aux latins, que dans les mêmes mots latins comparés aux slavons. En effet, ce ſont les lettres élémentaires & radicales des mots qui témoignent leur origine & non leur terminaiſon ou quelques variétés qui dépendent de la prononciation & de l'habitude plutôt que de l'organiſation des différens peuples. Ainſi, en françois, *deux* vient de *duo*, *trois* de *tres*, & *deux*, *trois* ne reſſemblent pas plus à *duo*, *tres* que ceux-ci ne reſſemblent à *dva*, *tri*, & *dix* reſſemble moins à *decem* que *deciat*.

Les pronoms ne ſont pas les parties du diſcours qui ont été formées les premières : cependant ils l'étoient déjà lors de l'émigration des Slaves en Italie. C'eſt ce qu'on va reconnoître.

Le pronom de la première perſonne eſt *ia* ou *az* chez les Slavons & chez les Latins *ego* : cela ne ſe reſſemble pas. Mais ce même pronom *ego* des Latins, fait *mei* au génétif, *me* à l'accuſatif, *nos* aux nominatif & accuſatif pluriels : & je trouve, dans différens cas du pronom ſlave, *menia* ou *mia*, *méné*, *mne* ou *mi*, *ny* ou *my*, *nas*.

Le pronom de la ſeconde perſonne eſt en latin *tu* & en ſlavon *ty* ; au datif en latin *tibi* & en ſlavon *tebe* ou *ti* ; l'accuſatif latin *te* & en slavon *tia* ou *tebia*. Pluriel latin *vos*, pluriel slavon *vy*, génitif & accuſatif *vas*.

Le pronom de la troiſième perſonne *il*, *elle*, s'exprimoit autrefois en latin par les mots *ollus* ou *olle*, *olla* : & s'exprime en slavon par *on*, *ona*. Pluriel latin *olli*, plu-slavon *oni*. Il n'y a ici que le changement facile des deux lettres *ll* en *n*, & elles ont quelque rapport dans le ſon.

Le pronom *ſe* ou *ſoi* fait en latin, dans ſes différens cas, *ſui*, *ſibi*, *ſe* ; & en slavon *ſebia*, *ſebé*, *ſebie* ou *ſia*.

Mon, *ma* ; en latin, *meus*, *mea* ; en slavon *moi*, *maia* : *mes*, en latin *mei* ; en slavon *moi*.

Son, *ſa*, en slavon *ſvoi ſvaia*, & en latin, *ſuus*, *ſua*. Au pluriel latin *ſui*, & en ſlavon *ſvoi*.

Le pronom relatif eſt latin *qui* & en ſlavon *koi*, il fait au génitif latin *cujus* & au génitif ſlavon *kogo* ou *koho*. Pluriel latin *qui* & ſlavon *koï*.

Paſſons aux dénominations des objets les plus frappans du monde ſenſible.

Les Slaves appellent l'eau *voda*, d'où les Latins paroiſſent avoir formé le mot *vadum*, dans lequel le changement de *l'o* en *a* doit à peine être regardé comme une altération. En effet, ces deux lettres ont en ſlavon tant d'affinité, que les Ruſſes prononcent en *a* le tiers au moins des ſyllabes qu'ils écrivent par un *o*. Ainſi, il y a deux *o* dans le mot *govorit*, & on n'en prononce pas un ſeul : on dit *gavarit*.

Le mot *vadum*, que nous tirons de *voda*, ſignifie ordinairement *un gué*. Mais ſa ſignification avoit été plus étendue & l'on ne manque pas d'exemples où il eſt employé dans le ſens d'eau en général. Ainſi, Catulle dit : *auſi ſunt vada ſalſa citâ decurrere puppi. Ils ont oſé parcourir ſur un vaiſſeaux les eaux ſalées.* Virgile dit auſſi : *Sulcant vada ſalſa carinâ. Ils fendent avec un vaiſſeau les eaux ſalées.*

Les Latins nomment la mer *mare*; c'eſt le même mot en ſlavon, avec le changement de *l'a* en *o*, *more*. J'obſerverai ici que les Slaves Ruſſes changent ordinairement *l'o* en *a* & *l'a* en *o* dans les mots qu'ils empruntent des étrangers, c'eſt ainſi que de *café*, ils ont fait *kofé*.

Les Latins nomment la terre *terra*. Mais, ſuivant Varron, ce mot s'écrivoit autrefois *tera* & vient du verbe *tero*, parce qu'on broie la terre en la foulant aux

pieds. Or, ce verbe *tero*, broyer, ſe trouve en slavon dans le même ſens *terou*.

Il réſulte de l'étymologie de Varron, que le mot *terra* dérivé de *terou*, n'eſt pas de la première origine de la langue : mais étant devenu d'un uſage général, il a fait oublier le mot qui ſignifioit auparavant la ſurface de la terre. Ce mot en slavon eſt *polé*, qui, par l'affinité de *l'o* avec *l'a*, a pu ſe charger en *palé*. Ce qui me fait préſumer que ce mot ſe trouvoit auſſi en latin, c'eſt qu'il reſte un verbe qui paroît formé de ce ſubſtantif; c'eſt le verbe *palo* ou *palor*, errer dans la campagne : *palans*, qui erre de côté & d'autre, qui court les champs.

L'adverbe *palàm* tire ſon origine du même mot. Il ſignifie *manifeſtement*, à *découvert*. Or, qu'eſt-ce qui ſe fait à découvert pour des hommes qui habitent des tentes ou des cabanes; c'eſt ce qui ſe fait en plains champs. Ce mot *palàm* ſemble même, dans ſa formation, avoir plus de rapport à la langue slavonne qu'à la latine. Il ſemble qu'on diſe *palám* pour *polami*, par les champs, à travers les champs. Ce qui me confirme dans cette idée, c'eſt que je ne me rappelle pas qu'il y ait en latin d'autre adverbe qui ait une formation ſemblable, ſi ce n'eſt ſon oppoſé, *clàm*, qui veut dire *ſecrettement*, en *cachette*, & qui me paroît auſſi slavon.

Clàm se dit pour *kolami* & par une contraction très conforme au génie de la langues lavonne, *klami*, au milieu des pieux, c'est-à-dire, dans des cabannes qui étoient formées de pieux revêtus d'écorces de peaux ou de branchages.

J'oublioís l'adverbe *corám*, qui veut dire *devant*, *en présence*, " Il diffère de *palàm*, „ dit Ambroise Calepin, en ce qu'il se „ rapporte seulement à quelques personnes & *palàm* se rapporte à toutes ; il „ entraîne d'ailleurs avec lui l'idée de „ proximité ". Il a donc pu marquer autrefois que l'action se passoit en présence de quelqu'un dans un lieu circonscrit ou fermé. Ainsi on aura dit *corám* pour *korami*, ou *mejdou korami*, parce que la clôture des habitations étoit souvent faite décorce, *kora*.

Citons, sans ajouter aucune réflexion, les noms de quelques-uns des phénomènes les plus ordinaires de la nature. *Den*, *dies*, le jour ; *noſtch* ; *nox*, la nuit ; *ſneg*, *nix*, la neige ; *grad*, *grando*, la grêle ; *vetr*, *ventus*, le vent ; *teploi*, *tepidus*, chaud ; *ſol*, *ſol-ntſé*, le soleil ; *ignis*, *ogon* ou *ogni*, le feu ; *flamma*, *plamia*, la flamme ; *gleba*, *glyba*, motte de terre. *Lux*, la lumière, qu'on prononçoit *loux*, semble venir de *loutch* qui signifie *rayon lumineux*. Je croirois même que *loutch* a signifié lumière aussi bien que *lux*. En effet, du mot *loutch* vient *louchina*, nom qu'on donne à des mor-

ceaux de bois réſineux, dont les payſans Ruſſes ſe ſervent au lieu de chandelle. Dans preſque tous ces mots, le latin ne s'éloigne pas plus du slavon, que le françois ne s'éloigne du latin dont il eſt formé. On retrouve par tout les élémens des mots bien conſervés.

Le ſon frappe aſſez ſenſiblement les oreilles des peuples les plus ſauvages, pour mériter d'obtenir d'eux un nom. Les Slaves l'ont appellé *ſvon* & les Latins *ſonus*. Les Italiens, en corrompant le latin, ont preſque rétabli le mot slavon ; ils diſent *ſuon*.

Le ſel ſe trouve dans toute la nature. Les Slaves l'appellent *ſol* & les Latins *ſal*: il n'y a pas plus de différence qu'entre *more* & *mare*.

Les Latins appelloient l'œil *oculus* : mais ce mot ne paroît être qu'un diminutif, qui doit avoir eu ſon primitif. Si les Latins l'ont perdu, on le retrouve chez les Slaves : *oko*, l'œil.

Du mot *nos*, le nez ſe forme le latin *nas-us*, dans lequel il n'y a d'autre changement que la terminaiſon propre à la langue latine & la métamorphoſe ordinaire de *l'o* en *a*.

Spina ſignifie le dos en slavon, & chez les Latins, cette partie du dos formée par les vertèbres. Ils donnèrent, depuis, le même nom aux arbriſſeaux qui, par leurs épines, ont quelque reſſemblance avec les vertèbres.

Le mot par lequel les Slaves exprimoient les *os* en général, finit par n'exprimer chez les Latins qu'une des eſpèces du genre oſſeux. *Coſt*, chez les Slaves, ſignifie *os*, & *coſta* ſignifie côte chez les Latins.

Les Slaves avoient vu des graines avant de paſſer en Italie. Ils nommoient une ſemence, *ſemia* & les Latins *ſemen*. Pluriel latin, *ſemina*; pluriel Slavon *ſemena*.

Une élevation, un monticule étoit nommé par les Slaves *kholm*, & par les Latins *colmen* & enſuite *culmen*. Du mot Slavon *verkh*, le ſommet, ils ſemblent avoir fait *vertex*, qui a le même ſens.

Les diſpoſitions des couches & des briſures des rochers forment ſouvent des degrés, qui aident à les gravir. *Skala* ſignifie chez les Slaves un rocher, & chez les Latins un eſcalier.

Le mot *goſti* ſignifioit chez les Slaves des étrangers. Il ſignifia enſuite des marchands, parce que, chez tous les peuples, avant l'établiſſement du commerce, les marchands étoient des forains, *forenſes*, *goſti*, qui portoient des marchandiſes dans des villes où ils étoient étrangers. A préſent ce mot ſe prend communément pour des convives, des viſites, & ne s'éloigne pas de ſa première ſignification, puiſqu'il indique toujours des perſonnes étrangères à la maiſon où elles ſe trouvent.

Il faut remarquer que, dans la langue ſlavone, la lettre *g* n'eſt qu'une aſpiration; on écrit *blago*, & l'on prononce *blaho*.

Ainſi du mot *goſt*, *goſti*, ou *hoſti*, s'eſt formé le mot latin *hoſtis*, ſans autre altération que celle de la terminaiſon. Ce mot, chez les Latins du ſiècle d'Auguſte, ſignifie un ennemi: mais Cicéron nous apprend qu'auparavant il avoit le même ſens que le mot *goſti* & qu'il indiquoit ſeulement un étranger. *Hoſtis enim apud majores noſtros is dicebatur, quem nunc peregrinum dicimus.* " Nos pères appelloient „ *hoſtis* celui que nous appellons étran„ ger „. *Cic. de off. lib 1.* C'eſt de là que vient le mot françois hôte.

Il eſt bon d'obſerver que les Latins n'appelloient *hoſtis*, que l'ennemi étranger. Ainſi l'acception du mot avoit été reſſerrée & non changée. L'ennemi domeſtique ſe nommoit *inimicus*.

Avant qu'on eût des maiſons, *palata* ſignifioit une tente. Son diminutif *palatka* conſerve encore le même ſens. Quand on eut trouvé l'art de ſe conſtruire des habitations un peu plus commodes, ce même mot *palata* ſignifia une ſalle, une chambre. Au pluriel il ſignifie *palais*. Telle eſt l'origine du mot latin *palatium*. Toutes les étymologies que les Latins ont voulu donner à ce mot ſont forcées, peu ſatisfaiſantes, & viennent de la profonde

ignorance où ils étoient de leur langue primitive.

Le mont Palatin, ayant été la première partie habitée de l'ancienne Rome, fut ainſi nommé parce que ce fut là que les brigands, qui devinrent enſuite les maîtres du monde, élevèrent d'abord leurs tentes, ou conſtruiſirent leurs premiers édifices.

Ce mot *palata*, tente ou cabane, n'eſt pas lui-même primitif. Ces ſortes d'aſiles furent ainſi nommés des pieux qu'on fichoit en terre pour les élever. Ces pieux en faiſoient la charpente & le reſte de la conſtruction conſiſtoit à les revêtir de peaux de bêtes. Telles furent les premières tentes des Scythes & de tous les barbares qui leur reſſemblent. Or, les anciens Slaves ont pu nommer un pieu, *palka*, bâton; ou plutôt ce mot *palka* n'eſt qu'un diminutif, & il en porte le caractère auſſi bien que *palitſa*, bâton gros & court, maſſue. Leur primitif devoit être *pal*, d'où s'eſt formé le mot *palata*.

Il ne faut pas croire que ce mot *pal* ait été étranger à la langue latine. Les échalas dont on ſoutient la vigne ſe nommoient en cette langue *pala*, & l'on appelloit *ſylvæ palares* les forêts d'où l'on tiroit ces ſortes d'échalas. C'eſt peut être auſſi de ce mot que vient *palla*, pèle à four, parce qu'elle eſt emmanchée d'un long bâton, ou pal, & *palea*, la paille,

parce qu'elle reſſemble à de petits *pals*, & à des bâtons fort minces.

Parcourons rapidement quelques adjectifs dont la reſſemblance ſoit bien ſenſible dans les deux langues. *Levy*, gauche en latin *lævus*. *Nov* ou *novoi*, nouveau, en latin *novus*. *Vetkhy*, vieux, en latin *vetus*. *Louny*, jeune, en latin *juvenis* & plus enciennement *junis*, qu'on prononçoit *iounis*, d'où ſe forme le comparatif *junior*.

On dérive le mot latin *Deus*, Dieu, du grec *Theos*. Mais je crois que les mots *divus* & *divinus* ſont d'une origine antérieure & viennent du slavon *divn* ou ou *divtty*, étonnant, digne d'admiration.

Le mot slavon *mal* ou *maloi* ſignifie petit, & au neutre, dans un ſens adverbial, *malo*, peu. C'eſt de ce mot que les Latins ont formé *malus*, qui a eu la même ſignification, quoiqu'il s'emploie plus ſouvent dans le ſens de *mauvais*. Plaute dit: *Haud malum huic pondus pugno.* „ Ce „ poing n'a pas un petit poids ". On trouve auſſi *malùm* employé adverbialement & ſignifiant peu, comme le slavon *malo*.

Ne ſeroit-ce pas auſſi à la langue slavonne, que les Latins devroient leur adjectif qui exprime la grandeur? Le mot slavon *mnogui*, qui exprime la grandeur de quantité, n'auroit-il pas auſſi ſignifié la grandeur dans un ſens plus général? Alors *mnog* auroit engendré *mnag*, *magn*, &, avec la terminaiſon latine, *magnus*.

On a hasardé & soutenu avec entêtement des étymologies bien moins vraisemblables.

Le premier verbe qu'on doit avoir imaginé, dans quelque langue que ce soit, est celui qui exprime la convenance du sujet avec l'attribut, ou de la chose avec sa qualité, le verbe *être*. Comme il est, dans toutes les langues, le plus ancien, il est aussi le plus irrégulier de tous, parce qu'il a été trouvé long-tems avant qu'on fût convenu des terminaisons différentes qui depuis ont été données aux verbes, par rapport aux différentes personnes qui ont part aux actions qu'ils expriment, ou par rapport aux différens tems dans lesquels l'action s'est passée.

Il seroit étonnant que deux nations qui n'auroient eu aucune communication entre elles, se fussent rencontrées à donner le même nom à la même chose : mais il paroît impossible que deux peuples se soient rencontrés à exprimer de même plusieurs des variations par lesquelles on marque l'état actuel d'être, par rapport aux différentes personnes.

Si l'on convient de l'impossibilité d'une telle rencontre due au hasard, on conviendra que la langue des Slaves & celle des Latins, exprimant de même la plûpart des personnes du présent indicatif du verbe *être*, doivent avoir eu nécessairement une même origine.

	Slavon.	Latin.
Tu ès,	*eſi*, *	*es.*
Il eſt,	*est*,	*eſt.*
Vous êtes,	*eſte*,	*eſtis.*
Ils ſont,	*ſout*,	*ſunt.*

Mais ſuppoſons encore que cette reſſemblance ſoit due au haſard. L'action de manger étant la plus néceſſaire à notre conſervation, le verbe qui l'explique doit avoir été trouvé des premiers. Son irrégularité en s'avon & en latin, marque aſſez l'ancienneté de ſon origine; & la conformité qui ſe trouve à cet égard dans les deux langues eſt d'autant plus frappante, que les inflexions du verbe ſont plus irrégulières. Cette reſſemblance, ſuivie juſques dans l'irrégularité même, prouve invinciblement que les deux langues n'en étoient originairement qu'une ſeule. Voyons donc les différentes inflexions du verbe *manger*, au préſent de l'indicatif, tant en slavon qu'en latin.

	Slavon.	Latin.
Je mange,	*iam* ou *em*,	*edo.*
Tu manges,	*iaſi*, *echi* ou *eſi*,	*es*
Il mange,	*iaſt* ou *eſt*,	*eſt.*
Nous mangeons,	*iami* ou *edim*,	*edimus.*
Vous mangez,	*iaſte* ou *edite*,	*editis*,
Ils mangent,	*iadut* ou *ediat*,	*edunt.*

(*) Je ſuis ici, pour les mots ſlavons, la même Recher-

Recherchons à préſent ſi quelques-unes des actions les plus communes & que les différens peuples ont dû peindre par un verbe, dès qu'ils ont imaginé les verbes, ne ſe ſont pas exprimées de même dans les deux langues.

Une des premières actions eſt celle de *marcher*, en slavon *griaôi-ti*, en latin *gradire*; ou d'*aller*, en slavon *i-ti*, en latin *i-re*, qui ne diffèrent que par la terminaiſon. Après avoir marché, il faut ſe repoſer ou s'*aſſeoir*; en slavon *ſid - iti* en latin *ſed-ere*. On peut ne pas s'aſſeoir, mais *s'arrêter* & *ſe tenir debout*, en slavon *ſta - ti*, en latin *ſta - re*.

Il y a dans la vie la plus ſimple, mille occaſions où il eſt néceſſaire d'exprimer l'action de *voir*; en slavon *vid-eti*, en latin *vid-ere*.

Dès qu'il y a entre les hommes un commencement de ſociété & une communication de ſecours mutuels, on eſt ſouvent obligé de demander quelque choſe & de dire *donne*, en slavon *dai*, en latin *da*. Infinitif slavon *da-ti*, infinitif latin *da-re*, donner.

---

orthographe que s'ils étoient écrits avec les caractères propres à cette langue : mais je dois prévenir qu'on prononce toujours la leſtre *e* initiale, comme ſi elle étoit précédée d'un *i* très - bref. Ainſi on dit *ieſi*, *ieſt*, *ieſté*, quoiqu'on écrive *eſi*, *eſt*, *eſtè*.

Un des premiers ſentimens dont les hommes ſe rendent compte, c'eſt celui de leur volonté. En slavon, *vol-iou*, je veux, en latin *vol-o* : *volia*, *volenie*, *voluntas*, la volonté.

Quand une peuplade a pris quelqu'accroiſſement ou qu'elle ſe trouve ſur un terrein difficile à fouiller, elle ne peut plus ſe creuſer des cavernes à la manière des Troglodytes. Un de ſes premiers beſoins eſt donc de ſe conſtruire des habitations; il faut *bâtir* tant bien que mal; en slavon, *ſtro-iti* en latin, *ſtru-ere*.

Ces édifices ſauvages comme les peuples qui les conſtruiſent, ſe font principalement, en coupant quelques branches. En slavon *ſec-ou*, en latin *ſcc-o*, je coupe.

Enſuite on entoure ces pieux d'autres branches plus flexibles ou de peaux. En slavon *ventchati*, en latin *vincire*, *entourer* En prononçant le c comme faiſoient vraiſemblablement les Latins & comme les Italiens le prononcent aujourd'hui en *tch*, le verbe latin *via-tchire*, ne diffère du slavon *ven-tchati* que par la terminaiſon propre à chacune des deux langues.

Pour employer les branches à cet uſage, il faut les tortiller; en slavon *vi-ou*, en latio *vi-co*, je tortille. il faut les *courber*, en slavon *kloniti*, qu'on prononce *klaniti*. Les Latins ont eu auſſi ce verbe,

dont reſtent encore les dérivés *inclinare*, *declinare*.

Les peuples vagabonds tirent leur principale ſubſiſtance de leurs troupeaux. Ils ſont paſteurs, *paſt-oukhi* ou *paſt-yry*, *paſtores*. On les nomme ainſi parce qu'ils font paître leurs troupeaux; en slavon *pas-ti* *paître* & en latin *pas-cere*. Les Slaves appeloient une brebis *ov-ets* & les Latins *ov-is*.

Cette recherche, à laquelle j'ai cru pouvoir donner quelques inſtants de loiſir, ſemble d'abord purement grammaticale, mais elle renferme réellement un objet philoſophique.

Remontons auſſi loin que puiſſent nous guider les plus anciens monumens; c'eſt dans un éloignement bien plus grand encore que nous ſommes obligés de placer les tems où ſemblent naître les peuples de l'Italie. Les plus vieilles traditions recueilles par des écrivains très-anciens eux-mêmes, témoignent que ces peuples ſe nommoient *Aborigenes*, c'eſt-à-dire qu'ils étoient depuis ſi long-tems établis en Italie, qu'ils croyoient n'avoir pas d'origine & y avoir habité de tous les tems. Voilà cependant ces hommes ſi anciens, qu'ils regardoient en quelque ſorte leur origine comme éternelle dans le pays où ils étoient fixés, qui deſcendent d'un autre peuple bien plus ancien encore : peuple qui, après avoir néceſſairement mené une vie ſauvage, s'étoit

raſſemblé en ſociété, s'étoit formé un langage que le beſoin lui avoit rendu néceſſaire, & étoit devenu ſi nombreux, que de ſubdiviſion en ſubdiviſion, & après une longue ſuite de ſiècles, il étoit parvenu des contrées, ſans doute fort éloignés qu'il habitoit d'abord, juſqu'au centre de l'Italie.

Cette même recherche, toute futile qu'elle paroit d'abord, nous conduit à la connoiſſance de la manière dont les langues ſe ſont formées. Nous voyons des noms donnés aux objets ſenſibles qui ſont les plus néceſſaires & dont les ſens ſont le plus vivement frappés. Ces noms ſont très peu nombreux, parce que les hommes, peu accoutumés à parler, ne parlent que lorſqu'ils ne peuvent s'en diſpenſer, diſent bien plus par des ſignes que par des mots, & n'emploient ceux-ci, que lorſque ceux-là ne peuvent ſuffire. C'eſt bien long-tems après avoir donné des noms aux ſubſtances, que l'on commence à exprimer, par des mots, leurs qualités: car les qualités n'ont pas une exiſtence matérielle indépendante de la ſubſtance à laquelle elles ſont liées. Nous ne les en détachons que par la penſée & il a été difficile & long à des hommes qui penſoient peu, d'en venir à ces ſortes d'abſtractions.

Ce que je viens d'établir n'eſt pas conjectural: c'eſt la marche de la nature. Je me trouve dans un pays étranger,

je ne ſais aucun mot de la langue: j'écoute attentivement les noms qu'on donne aux choſes les plus néceſſaires, je m'efforce de les retenir. Je ſais enfin les noms du pain, d'un lit, d'un habit. Si je veux du pain, je prononce ſeulement le mot qui ſignifie *pain*: ſi je veux dire qu'il eſt bon, j'exprime par le jeſte le plaiſir que je trouve à le manger; ſi je veux me plaindre de ce qui eſt mauvais, ma grimace exprime le dégoût. Que je veuille faire préparer mon lit, je prononce à mon domeſtique le mot qui exprime l'idée de lit, & je lui fais un ſigne qui lui ordonne de le faire; ſouvent même la geſte me ſuffit; ſi je veux faire mettre un meuble à une autre place, je lui montre le meuble & lui indique du geſte l'endroit où il doit le placer.

Ce n'eſt qu'après avoir appris les noms des choſes dont l'uſage revient le plus ſouvent, que je cherche comment on exprime, par la parole, quelques unes des qualités de ces choſes. Je ſuis ſemblable au ſauvage qui commence à entrer en ſociété. La différence, c'eſt que je ſuis le ſeul ſauvage, & que j'ai affaire à des hommes policés, qui ont déjà un langage qu'ils m'apprennent à meſure que j'en ai beſoin. Mais le commerce du ſauvage étoit avec d'autres ſauvages qui n'en ſavoient pas plus que lui. L'in-

ſuffiſance du ſigne pour déſigner une choſe abſente les fit convenir d'un mot pour indiquer cette choſe. Mais combien de fois le mot convenu dut s'oublier, s'anéantir dans les mémoires trop peu exercées, & rendre néceſſaire l'invention d'un nouveau ſigne vocal, qui lui-même n'étoit pas plus durable que le premier?

Ce n'eſt qu'après avoir nommé les choſes les plus ordinaires & les qualités les plus apparentes de ces choſes qu'on ſentit le beſoin des pronoms. Le pronom relatif n'a dû être formé qu'après qu'on eut trouvé les verbes, & ceux-ci durent reſter long-tems très-imparfaits & très-vagues dans la manière de déſigner les perſonnes & les tems. Ils n'eurent peut-être dabord que l'infinitif.

Quand la langue fut parvenue à ſatisfaire aux beſoins des hommes, qui n'avoient encore qu'un très-petit nombre de beſoins, & à exprimer quelques phénomènes capables d'exciter l'attention de gens très-peu attentifs, elle reſta long-tems à ce point. Il falloit que ceux qui la parloient menaſſent une vie nouvelle, pour avoir beſoin de l'étendre, & cette ſeconde époque dut être très-éloignée de la première. Tant qu'on ne fit que conſtruire de méchantes cabanes, tuer des bêtes, les manger, changer de lieu & ſe repoſer, on n'eut pas beſoin d'a-

jouter de nouveaux mots à la langue; & on étoit trop peu avancé pour ſoupçonner même qu'elle fût imparfaite.

Nous devons ſuppoſer que les ancêtres des Slaves, avant de s'étendre hors des contrées où ils avoient pris naiſſance, s'étoient déjà aſſez multipliés pour former une ſociété commençante & ſe rendre quelques ſervices mutuels, proportionnés à la ſimplicité de leur vie. C'eſt donc dans ces contrées mêmes qu'ils commencèrent à ſe former un langage; car, juſqu'à cette époque, ils durent être trop peu nombreux pour avoir beſoin de ſe répandre au loin. A compter du moment où ils ſe ſubdiviſèrent, il ſe paſſa un tems très-long, juſqu'à ce qu'une partie d'entre eux fût parvenue en Italie. Et cependant, au moment où il s'y établirent, leur langage étoit ſi borné, qu'ils n'avoient encore donné un nom particulier à aucun animal, à aucune production de la terre. Une bête, quelle qu'elle fût, ſe nommoit *zver*, ce nom s'adoucit ſous un climat plus doux & ſe changea en *fera* dans la bouche des Latins. J'avance avec d'autant plus de raiſon que le mot *zver*, d'ou je dérive *fera*, s'appliquoit à tous les animaux en général, que les Slaves Ruſſes s'en ſervent encore pour exprimer tout ce qui a du mouvement. C'eſt, comme on l'obſerve très-bien dans *l'Antidote*, ce qui a per-

ſuadé à un voyageur moderne, que les Ruſſes de Sibérie regardoient comme un animal le mercure du barometre.

Si, vers l'époque dont nous parlons, les connoiſſances des Slaves avoient été plus étendues, ſi leur langue avoit dès lors fait plus de progrès, il en reſteroit des traces dans la langue latine, & les mots de l'enfance de la langue slavonne ne ſeroient pas les ſeuls qui fuſſent reſtés. En effet, par quelle fatalité les Latins auroient-ils conſervé religieuſement ces mots, la plûpart ſecs & peu ſonores, & auroient-ils oublié les autres? Je ſuis donc perſuadé que l'état ou ſe trouvoit alors la langue eſt un témoignage aſſuré des foibles progrès qu'avoient faits juſques là l'eſprit & l'induſtrie de ce peuple. Je crois qu'ils ne connoiſſoient pas les métaux, puiſque les Slaves & les Latins ne les ont nommés que depuis leur ſéparation & qu'il n'y en a pas un ſeul dont le nom ait, dans les deux langues, la moindre conformité.

On pourroit pouſſer plus loin ces recherches & trouver dans la langue slavonne des conformités avec la langue grecque, & encore avec la langue allemande, peut-être auſſi ancienne que la grecque, quoique celle-ci fût perfectionnée dès le tems d'Homère, & que l'autre ne le ſoit pas encore. Par cette dé-

couverte, nous appercevrions dans une haute antiquité un tems où preſque toutes les nations de l'Europe, que nous croyons ſi différentes les unes des autres, ne compoſoient qu'un même peuple, mais un peuple encore commençant, & n'ayant guères d'autres idées que celles qu'inſpirent les premiers beſoins. Nous reconnoîtrions que les barbares, objets de nos injuſtes mépris, ne ſont à l'égard des peuples policés, que des enfans d'une même famille, à qui les circonſtances où ils ſe ſont trouvés & les climats qu'ils ont habités, n'ont pas permis de ſe procurer une auſſi bonne éducation. Ce ſeroit encore un nouveau motif de ne point haïr & mépriſer nos frères.

Je crois même que ſi l'on ſavoit aſſez bien les langues de l'Aſie & celles de l'Europe, on pourroit *découvrir* entr'elles des rapports qui nous rappelleroient à notre première origine, & nous feroient *découvrir* notre berceau. Par exemple, je trouve que la *mere* s'appelle en Perſan *mader*. C'eſt le même mot que le *mater* des Romains; le *mader* des Teutons & le *mat* des Slaves. Les Perſans appellent le frère *brader*, les Slaves, *brat*, les Teutons *brader*. Ils nomment la fille *dochter*, auſſi bien que les Teutons: les Slaves la nomment *dotch*. On dit en slavon

ſyn le *fils*, & ſuivant les différens dialectes du Teuton, *ſoun* ou *ſon*.

King ſignifie un livre en Chinois. Il me ſemble que l'on voit dans ce mot les mêmes lettres radicales que dans le mot *kniga* des Slaves, qui a la même ſignification.

Poſt, ſignifie le jeûne chez les Slaves & je trouve dans une note de l'Éditeur de l'Ézour-Veidam, que le mot *poſſ* a le même ſens chez les Indiens.

Mais pour faire ces comparaiſons entre les différentes langues & en tirer des réſultats inſtructifs, il faudroit ſavoir ces langues. Si l'on ſe contentoit de conſulter des grammaires & des vocabulaires, on tomberoit dans les bévues les plus ridicules, telles que j'en ai trouvé dans un livre où l'auteur vouloit tirer des étymologies de la langue ſlavonne qu'il ignoroit.

DE LA RELIGION DES SLAVES (*).

Le défaut de monumens pour l'hiſtoire ancienne des Slaves ne permet pas d'embraſſer le ſyſtême complet de leur mythologie; mais on en ſait aſſez pour y reconnoître la foibleſſe des hommes, leur eſprit d'erreur, leur penchant pour la ſuperſtition & la cruauté qu'elle inſpire.

Procope, le premier écrivain qui ait parlé des Slaves, ſous ce nom, quoique d'autres peuples connus auparavant euſſent, ſans doute, avec eux une même origine; Procope dit qu'ils reconnoiſſoient un Dieu. Il ajoute que cependant ils n'admettoient aucune providence, & qu'ils croyoient que tous les évènemens étoient produits par le haſard. Mais il dit enſuite que, lorſqu'ils tomboient malades, ils promettoient à Dieu des offrandes pour en obtenir la ſanté. Cela paroît contradictoire & ne s'accorde que mieux avec la nature de l'eſprit humain, qui paroît fait pour réunir les plus choquantes contradictions.

Voilà à peu près tout ce que nous ap-

(*) Cet article eſt tiré d'un petit dictionnaire de la Mythologie Slavonne, compoſé par M. Mikhaïl Popof, & imprimé dans un recueil de ſes œuvres intitulé: *Doſougui*, *les loiſirs*.

prenons de Procope. Des traditions, quelques traits conservés dans les chroniques, de vieilles chansons & des jeux qui sont restés en usage parmi le peuple, donnent des lumières plus étendues sur le sujet que nous traitons.

Péroun, que quelques nations Slavonne nommoient *Pearkoun*, étoit le premier des dieux, le *Zeus* des Grecs, le Jupiter des Romains; sa puissance opéroit tous les phénomènes célestes. Il avertissoit les mortels par le feu des éclairs, & sa vengeance faisoit rouler le tonnerre & lançoit la foudre sur la tête des coupables. C'étoit lui qui rassembloit ou dispersoit les nuages, qui retenoit ou faisoit tomber sur la terre les eaux supérieures. Son nom, dans l'ancienne langue des Slaves, signifioit le tonnerre. Peut-être étoit-ce le même Dieu que les anciens révéroient sous le nom de *Popeus*.

L'idole de Péroun avoit la tête d'argent, Ses oreilles & ses moustaches étoient d'or, ses jambes de fer & le reste de la statue étoit d'un bois dur & incorruptible. Elle étoit ornée de rubis & d'escarboucles, & tenoit en main une pierre taillée dans la forme d'un éclair qui fend la nue en serpentant. Le feu sacré brûloit sans cesse devant elle; &, si les prêtres manquoient à l'entretenir & le laissoient éteindre, ils étoient condamnés à périr dans les flammes, comme ennemis du dieu. C'étoit peu de lui sa-

crifier des troupeaux ; on immoloit quelquefois ſur ſes autels des priſonniers de guerre, & ſouvent même des enfans de la nation. Par tout la ſuperſtition a teint de ſang les mains de ſes Pontifes; par tout les hommes ont fait de la divinité un être malfaiſant & cruel, qui ſe complaît dans le ſpectacle de l'humanité ſouffrante.

Souvent on rendoit à Péroun un hommage moins cruel. On ſe coupoit la barbe & les cheveux, & l'on faiſoit, aux pieds de ſon idole, l'offrande de ces inutiles dépouilles. De vaſtes forêts lui étoient conſacrées. Y couper un arbre, c'étoit les violer, & la mort ſeule pouvoit expier un tel crime. Les nations aveugles croient honorer le ciel, en ſe privant de ſes bienfaits.

Si Péroun, le maître des dieux, ne s'annonçoit que par le bruit du tonnerre, ſi ſes fêtes étoient ſouvent enſenglantées, *Koupalo*, qui recevoit après lui les premiers hommages, étoit une divinité douce & bienfaiſante, qu'on révéroit au milieu des jeux & des plaiſirs. C'étoit le dieu des productions de la terre ; ſa fête arrivoit au commencement de l'été, le 24 de Juin. La jeuneſſe des deux ſexes, parée de couronnes & de guirlandes de fleurs, ſe raſſembloit, formoit des chœurs de danſe & ſautoit légèrement par deſſus les feux qu'elle avoit allumés. Par tout on voyoit la douce impreſſion de la joie,

& les ris de l'innocence interrompoient ſeuls le bruit des chanſons, où le nom de Koupalo étoit ſouvent répété. Le peuple Ruſſe conſerve encore, dans quelques lieux, des reſtes de cette fête. On y paſſe dans les feſtins, ſuivant Lomonoſof, la nuit qui la précéde; on allume des feux de joie, & l'on danſe à l'entour. Sainte Agrippine, qu'on invoque le même jour où l'on fêtoit Koupalo, eſt ſurnommée dans quelques endroits, par le bas peuple, *Koupalnitſa*, du nom de cette ancienne divinité.

Il eſt ſingulier que la fête de *Koupalo* arrivât préciſément le même jour où nous célébrons preſque de la même manière, par des feux & par des danſes, la fête de S. Jean Baptiſte. Cet ancien uſage doit venir du nord, où les peuples ſe livrent plus ſenſiblement à la gayeté au retour long-tems attendu de la belle ſaiſon.

Une *Vénus*, une déeſſe, qui préſidoit aux plaiſirs de l'amour, étoit révérée ſous le nom de *Lada*. Elle avoit pluſieurs fils: *Lélia*, ou *Léliu*, dieu enfant, qui faiſoit naître l'amour dans les cœurs, répondoit au *Cupido* des Romains, à *l'Eros* des Grecs, & avoit pour frère Dide, ou Dido, qui étoit leur *Antéros*.

Le troiſième fils de *Lada* étoit un hyménée; il ſe nommoit *Polélia*: ce nom qui ſignifie *après Lélia*, *après l'Amour*,

marque aſſez quelles étoient ſes fonctions, puiſque le mariage doit venir à la ſuite de l'amour.

Si les Slaves avoient leur Vénus, leur Amour & leur Hyménée; ils avoient auſſi leur *Lucine*, à qui les femmes ſtériles demandoient la fécondité & qu'elles imploroient ſous le nom de *Didilia*.

L'un des plus grands dieux étoit le protecteur des troupeaux: il ſe nommoit *Véleſs*, *ou Voloſs*. Les Slaves & Ruſſes, dans le tems de leur idolâtrie, juroient par leurs armes, par *Péroun* & par *Véleſs*, qui quelquefois eſt nommé *Vlacié*.

Dogoda rafraîchiſſoit la terre par des vents agréables & doux, répandoit le calme dans les airs & faiſoit naître des jours ſereins. C'étoit un zéphir; mais *Pozvid* ſoulevoit les vents impétueux, excitoit les bouraſques, faiſoit gronder les tempêtes; rien ne réſiſtoit à la violence de ſon ſouffle: c'étoit Borée.

Des eſprits domeſtiques, *Domovie*, *Doukhi*, étoient les génies tutelaires qui protégeoient l'intérieur des maiſons. On aſſure qu'à préſent même, il ſe trouve dans les campagnes des payſans ſuperſtitieux qui révèrent encore ces ſortes de Pénates, & tracent en leur honneur des deſſeins groſſiers ſur les murailles de leurs maiſons. Une autre ſorte de dieux domeſtiques étoient les ſerpens; on leur faiſoit des ſacrifices de lait & d'œufs; il

étoit défendu de leur faire aucun mal, & quelquefois même on puniſſoit de mort ceux qui avoient attenté contre ces dieux protecteurs.

Une Diane, une triple Hécate étoit adorée ſous le nom de *Trigliva*, ou de *Trigla*, déeſſe à trois têtes.

Mais en ne conſidérant Diane que comme déeſſe de la chaſſe, les Slaves la révéroient ſous le nom de *Zénovia*, & c'étoit de ſa protection qu'ils attendoient une chaſſe heureuſe.

Un dieu nocturne, un Morphée, ſous le nom de *Kikimora*, préſidoit aux ſonges, enfantoit les illuſions effrayantes de la nuit, & envoyoit ſur la terre les fantômes épouvanter les mortels.

L'éclat & l'utilité du feu lui a mérité les hommages de la plûpart des nations. Auſſi les Slaves révéroient-ils le feu ſacré, le feu inextinguible: ils lui avoient élevé des temples dans un grand nombre de villes; mais c'étoit par un culte cruel qu'ils adoroient le plus pur des élémens. Ils lui ſacrifioient des priſonniers, & lui conſacroient une partie des dépouilles qu'ils avoient faites ſur l'ennemi. C'étoit à lui qu'ils avoient recours dans les grandes maladies. Des prêtres fourbes & intéreſſés faiſoient aux malades des réponſes que le peuple ignorant croyoit inſpirées par le dieu qu'ils appelloient *Znitch*.

Cependant il y avoit à Kief un autre

dieu de la ſanté : du moins on croit que telles étoient les fonctions du dieu *Khors* ou *Corcha*, qui, dans ce cas, auroit été un Eſculape, comme *Znitche* étoit un Apollon.

On reconnoiſſoit dans cette même ville, pour le dieu des plaiſirs & des feſtins, *Oslad*, qui répondoit à Comus.

Niia étoit un Pluton, un dieu ſouterrein, la divinité des entrailles de la terre, un dieu des enfers.

Le dieu de la paix, *Koliada*, étoit célébré par des jeux, des divertiſſemens & des feſtins. On trouve encore des villages où l'on chante ſon nom dans quelques danſes & dans de certains jeux.

Le dieu des eaux, le Neptune des Slaves, ſe nommoit *Tsar-Morski*, le Roi de la mer.

Une divinité aquatique d'un ordre inférieur ſe nommoit le prodige marin, *Tchoudo-Morskoe*. Quelques-uns prétendent que c'étoit un Triton; mais il paroît qu'on s'en faiſoit une idée plus effrayante & plus bizarre. C'eſt du moins ce que témoigne un vieux dicton populaire que voici : " Toi, qui n'ès ni écre-
" viſſe, ni poiſſon, reptile marin, tu ès
" l'épouvantail des mortels ".

Les Slaves reconnoiſſoient auſſi un dieu diſtributeur des richeſſes, un Plutus, qu'ils nommoient *Dajbog* : un Priape qu'ils révéroient à Kief, ſous le nom de

Tour: un dieu Terme, nommé *Tchour*, qui protégeoit les campagnes & les terres labourées & qui en défendoit les bornes: des géans, ſous le nom de *Voloti*: une Flore, ou déeſſe du Printems, nommée *Zimtſerla*: des *Polkoni*, qui, par la moitié ſupérieure du corps, reſſembloient à des hommes, & qui, par la moitié inférieure, étoient conformés comme des chevaux ou comme des chiens.

Les *Rouſſalki* étoient les nymphes, les déeſſes inférieures des eaux & des forêts. Elles poſſédoient toutes les graces de la jeuneſſe, relevées par les charmes de la beauté. Souvent on les voyoit ſe jouant ſur les bords des lacs & des rivières: quelquefois elles ſe baignoient dans les eaux limpides, nageoient ſur leur ſurface, &, dans cet exercice, une partie de leurs appas ne ſe déroboit à l'œil avide, que pour offrir d'autres attraits plus enchanteurs: à des mouvemens pleins de charmes, ſuccédoient d'autres mouvemens encore plus voluptueux. Quelquefois on les voyoit peigner ſur le rivage leur chevelure d'un beau verd de mer, & d'autres fois elles ſe balançoient, tantôt d'un mouvement rapide, tantôt avec une douce molleſſe, ſur les branches flexibles des arbres. Leur draperie légère voloit au gré des vents, &, dans ſes diverſes ondulations, cachoit & découvroit tour à tour les tréſors de la beauté. On faiſoit

des ſacrifices à ces aimables divinités.

Ainſi l'imagination des Slaves ne le cédoit point à celle des Grecs, dans l'idée qu'ils s'étoient formée des *Rouſſalki*. Mais ils s'étoient fait une image affreuſe de leurs ſatyres, qu'ils appelloient *Léchié*. Ce nom exprime qu'ils étoient les dieux des forêts. La partie ſupérieure de leurs corps reſſembloit à celle des hommes; mais ils avoient des cornes, des oreilles & des barbes de boucs, &, depuis la ceinture juſqu'en bas, ils étoient conformés comme ces animaux. Juſqu'ici cette fable ne diffère en rien de celle des ſatyres; mais le reſte ne reſſemble plus. Quand ils marchoient parmi les herbes, ils ne s'élevoient pas au deſſus d'elles, & la verdure encore naiſſante ſuffiſoit pour les cacher; mais quand ils ſe promenoient dans les forêts, ils atteignoient à la hauteur des arbres les plus élevés. Ils pouſſoient des cris affreux qui portoient au loin la terreur. Malheur à l'homme téméraire qui oſoit traverſer les forêts: bientôt il étoit entouré par les Léchiés qui s'emparoient de lui, le conduiſoient de côté & d'autre juſqu'à la fin du jour & le tranſportoient, à l'entrée de la nuit, dans leurs cavernes, où ils prenoient plaiſir à le chatouiller juſqu'à la mort. Ces vieux contes ſont encore répétés par les gens du peuple.

Nous avons déjà remarqué qu'il y

avoit en plusieurs endroits des forêts consacrées à quelque dieu; mais d'autres étoient elles-mêmes regardées comme des divinités. On ne pouvoit y couper du bois; il étoit même défendu d'y tuer ou d'y prendre le moindre animal. La plus légère violation de ces dieux-bois étoit un sacrilège horrible & entraînoit la mort du coupable.

Les fleuves n'avoient pas moins de part que les forêts aux hommages des Slaves. Le Don ou Tanaïs reçut leurs sacrifices & leurs vœux. La plûpart des anciennes chansons commencent par le mot *Dounai*, qui est le nom du Danube; mais, parmi les Dieux-Fleuves, il paroît que le *Bog*, connu des anciens sous le nom d'Hypanis, tenoit le premier rang. On n'approchoit de ses bords qu'avec un saint frémissement, on y puisoit de l'eau avec recueillement, on craignoit de profaner le fleuve sacré. Lomonosof croit que c'est du nom de ce fleuve que les Slaves ont tiré le nom de Dieu, qu'ils appeloient *Bog*.

Cette vénération pour les eaux étoit générale à tous les Slaves. Ceux qui habitoïent l'isle de Rugen, avoient divinisé le lac Stoudénets. Il se trouvoit dans une épaisse forêt, dont l'obscurité rempliſſoit d'une sainte horreur ceux qui venoient adorer la divinité liquide. Quoique ce lac fût rempli d'une quantité ex-

traordinaire de poiſſons, on n'oſoit y pêcher; & la ſuperſtition rendoit inutile la prodigalité de la nature. On faiſoit ſur le rivage des ſacrifices, on ſe proſternoit devant les eaux, on ne les puiſoit qu'avec des ferventes prières. C'étoit ſur-tout au printems, dans le tems du dégel, que ſe célébroit avec le plus de ſolemnité la fête des dieux-eaux, qui, après s'être cachés ſous une enveloppe épaiſſe, d'aiguoient de nouveau ſe manifeſter à leurs adorateurs. On plongeoit des hommes dans les eaux avec de grandes cérémonies: & ceux qui étoient embraſés d'un plus beau zèle, couroient eux-mêavec joie ſe noyer par piété. Ainſi des Indiens ſe font écraſer ſous les roues du char qui porte leur idole.

C'eſt une paſſion naturelle à tous les hommes de vouloir percer la nuit épaiſſe qui leur cache l'avenir. Auſſi, n'eſt-il point de peuple chez qui nous ne trouvions quelque prétendu art de divination. Les Slaves avoient pluſieurs ſorts ou différentes manières de deviner les évènemens futurs. Le plus ſouvent on jetoit en l'air des anneaux ou cercles, nommés *croujki*: ils étoient blancs d'un côté & noirs de l'autre. Quand le côté blanc ſe trouvoit en deſſus, le préſage étoit heureux; mais il étoit funeſte, quand le cercle, en tombant, montroit le côté noir. Si l'on jetoit deux cercles à la fois, &

que l'un découvrît le côté blanc & l'autre le noir, on ne devoit eſpérer qu'un ſuccès médiocre. D'autres fois on tiroit des augures du retour des oiſeaux de paſſage. La rencontre de certains animaux, leurs différens cris n'étoient pas des choſes indifférentes & renfermoient toujours quelque leçon prophétique. On conſultoit les ondulations de la flamme ou de la fumée, le cours des eaux, leurs flots, leur écume. Ces erreurs d'un peuple barbare peuvent-elles étonner, lorſque chez un peuple policé, dans une nation où l'eſprit philoſophique pénétre juſques dans les dernières claſſes de la ſociété, dans la patrie de Deſcartes, de Bayle, de Monteſquieu, de Voltaire, on voit des femmes, diſtinguées par leur naiſſance & par leur fortune, grimper dans le ſalle grenier d'une vieille imbécille, qui ſe dit ſorcière, y conſulter d'un œil ſtupide & curieux un blanc d'œuf délayé dans un verre, ou les formes bizarres du plomb fondu, précipité dans l'eau?

La vanité des hommes eſt telle, qu'ils regardent comme quelque choſe la dépouille inſenſible qu'ils laiſſent après leur mort. De là ce reſpect que l'on trouve chez tous les peuples pour les cadavres dégoûtans; de là cet art de conſerver par des ſels & des parfums ce qui doit être rendu à la terre; de là cette crainte de violer une vile portion de matière qui

ſe décompoſe & qui ne méritera d'être comptée dans la claſſe des êtres, qu'après avoir reçu une nouvelle organiſation; de là enfin les cérémonies funéraires liées preſque par tout aux rits religieux. La plûpart des peuples Slavons enterroient leurs morts. Après avoir dépoſé le cadavre dans une foſſe, ils élevoient au deſſus de cette foſſe une monticule de terre. Ils s'aſſembloient autour de ce monceau de ſable, & y faiſoient la *Trizna*. Elle conſiſtoit dans un feſtin religieux, mais auſſi ſplendide qu'il étoit poſſible dans ce tems-là; c'eſt-à-dire que le plus fort hydromel y étoit prodigué ſans meſure. Quelquefois, dans ces fêtes funéraires, célébrées à la mort d'un prince ou d'un grand, on ſacrifioit des priſonniers de guerre.

Certains peuples Slaves brûloient leurs morts au lieu de les enterrer. Alors on commençoit par faire la *Trizna* ou le repas: enſuite on brûloit le cadavre, on recueilloit ſoigneuſement les cendres & les os qui n'étoient pas entièrement conſumés, & on les renfermoit dans des vaſes qu'on expoſoit ſur des colonnes près de la ville.

L'uſage de la trizna n'eſt pas entièrement perdu en Ruſſie. Il ne s'y fait guères d'enterremens qu'on ne diſtribue aux aſſiſtans du thé, du café, du vin, du punch & d'autres liqueurs. On boit au-

tour du mort, bien raſé, bien friſé, & expoſé à découvert ſur un cercueil peint, doré ou argenté & doublé d'étoffe de ſoie. Il eſt revêtu de ſes plus riches habits, on lui met aux mains des gants blancs, & il tient une croix & un bouquet. On fait faire des robes neuves aux femmes.

Toute cette ſuite d'abſurdités que nous venons de tranſcrire, compoſoit la religion dominante ſous les premiers Souverains de la Ruſſie. Mais quelques peuples de leur domination reconnoiſſoient des divinités particulières.

Tel étoit le Dieu Fort, *Silny Bog* ou *Krepki Bog*. C'étoit une idole de figure humaine, tenant de la main droite une lance & de la gauche un globe d'argent. A ſes pieds étoient des têtes d'hommes & de lions : ce doit être un dieu de la guerre.

Telle étoit encore la femme Dorée, *Zolotaia Baba*. Il paroît que ſes adorateurs la regardoient comme la mère des dieux. Elle tenoit dans ſes bras, comme l'Iſis des Égyptiens, un enfant qu'on appeloit ſon petit-fils. Sa ſtatue étoit dorée, & c'eſt ce qui a donné lieu à ſon nom. Autour de l'idole étoit un grand nombre inſtrumens de muſique qui faiſoient dans le temple un bruit terrible. La Déeſſe paſſoit pour rendre des miracles. Les peuples ont cru ſouvent leurs in-

intéreſſés, parce que leurs prêtres l'étoient: auſſi n'oſoit-on paſſer devant le temple de la femme Dorée, ſans y dépoſer quelqu'offrande. Ceux qui n'avoient rien, déchiroient un morceau de leur habit, en faiſoient hommage à la Déeſſe, &, proſternés contre terre, ils lui adreſſoient leurs vœux.

Les Slaves de Rugen, ſéparés des autres par leurs opinions théologiques, avoient des divinités qui leur étoient propres.

La première de toutes étoit *Sviatovid* ou *Svétovid*, dieu du ſoleil & de la guerre. Son temple étoit dans l'isle de Rugen, dans la ville d'Acron, bâtie par des Slaves. Il y avoit chaque année une grande affluence de perſonnes des deux ſexes qui venoient lui offrir leurs préſens. La ſtatue, d'une grandeur démeſurée & faite d'un bois dur, avoit quatre viſages, pour ſignifier apparemment les quatre ſaiſons de l'année que ramène ſucceſſivement le cours du ſoleil, ou les quatre points cardinaux ſur leſquels il répand ſa lumière. Cette idole n'avoit point de barbe: ſes cheveux étoient friſés à la manière des Slaves de Rugen & ſon habit étoit court. De la main gauche il tenoit un arc & avoit dans la droite une corne de métal. Sur ſa hanche pendoit une longue épée dans un fourreau d'argent. A coté de lui étoit une ſelle & une bride d'une

grandeur extraordinaire. Cette idole étoit au milieu d'une ſorte de ſanctuaire, conſtruit au centre du temple. A chaque côté de ce ſanctuaire flottoient des rideaux d'une étoffe fort riche. Le jour de la fête du dieu, le prêtre qui rendoit au peuple les réponſes de la divinité, entroit ſeul dans ce tarbenacle, retenant avec ſoin ſon haleine, & chaque fois qu'il vouloit reſpirer, il accouroit à la porte du lieu ſaint, paſſoit la tête en dehors & rendoit l'air dont il étoit ſuffoqué. Il auroit craint que le ſouffle d'un mortel, n'eût violé le reſpect qu'on devoit au dieu.

Tous les ans, ce prêtre rempliſſoit de vin la corne que tenoit l'idole. Cela ſe faiſoit avec de grandes cérémonies. Le vin reſtoit dans la corne juſqu'à l'année ſuivante. Un cheval blanc étoit conſacré au dieu. Il n'étoit permis qu'au prêtre de lui couper le crin & de le monter. Les habitans d'Acron penſoient que Svétovid le montoit ſouvent lui-même pour combattre les ennemis. La preuve qu'ils en donnoient, c'eſt qu'après avoir laiſſé le ſoir ce cheval bien net & bien attaché à ſon ratelier, ils le trouvoient ſouvent le lendemain couvert de ſueur & de boue. Ils étoient perſuadés alors que le Dieu lui avoit fait faire une grande courſe, & ne ſe doutoient pas que le prêtre eût lui-même fait galoper pendant la nuit l'animal ſacré.

A la fin des moiſſons, tout le peuple ſe raſſembloit auprès du temple pour célébrer la fête ſolemnelle. La veille de cette fête, le prêtre étoit obligé de balayer & de nettoyer lui-même le temple. Le lendemain il prenoit la corne de la main du Dieu, & conſidérant le vin qu'il y avoit verſé l'année précédente, il prédiſoit la fécondité de l'année actuelle. Quand peu de vin s'étoit diſſipé, l'année devoit être abondante; mais ſi l'évaporation avoit été conſidérable, on ne devoit attendre qu'une foible récolte.

Le prêtre répandoit enſuite le vin aux pieds de l'idole & rempliſſoit de nouveau la corne. Il buvoit à la ſanté du dieu & lui demandoit, pour le peuple, l'abondance, la richeſſe & la victoire. Ayant enſuite rempli la corne, il la remettoit dans la main du dieu.

Cette cérémonie terminée, on conſultoit *Svétovid* ſur les ſuccès militaires qu'on pouvoit ſe promettre, & ſon cheval étoit chargé de donner la réponſe. Voici comment on tiroit ces préſages. On diſpoſoit des lances dans un certain ordre preſcrit & à une certaine hauteur. A la manière dont le cheval du dieu ſautoit par deſſus ces diverſes rangées de lances, on jugeoit des futurs évènemens de la guerre, & elle étoit entrepriſe ou différée, ſuivant que les indices avoient été favorables ou ſiniſtres.

Juſqu'ici nous n'avons vu, dans le culte de *Suétovid*, que l'abſurdité de la ſuperſtition, nous en allons voir la cruauté. Après avoir tiré les préſages, on commençoit les ſacrifices. Quelquefois on ſe contentoit d'immoler des animaux. Mais le prêtre aſſuroit qu'il étoit d'autres victimes plus agréables au dieu, plus dignes de lui être offertes; des victimes humaines. Elles étoient choiſies parmi les priſonniers. Chacun de ceux qui devoient être ſacrifiés, étoit revêtu de toutes ſes armes & monté ſur un cheval comme dans un jour de combat. On attachoit à quatre poteaux les jambes du cheval auquel le cavalier étoit lié, & l'on apportoit des deux côtés des tas de bois ſec auxquels on mettoit le feu. Ces malheureuſes victimes étoient ainſi lentement conſumées par les flammes.

A la fin de cette barbare cérémonie, on apportoit un pâté rond, fait de miel & de farine: les bords en étoient aſſez élevés pour qu'un homme pût ſe cacher au milieu. Le prêtre s'y cachoit en effet, & demandoit à haute voix aux aſſiſtans s'ils le voyoient. Tous répondoient que non. Alors il ſe tournoit du côté de l'idole & prioit le dieu de ſe manifeſter à ſon peuple l'année ſuivante. Enſuite il béniſſoit les aſſiſtans & les engageoit à ſe livrer aux plaiſirs de la table. Alors commençoit le repas, qui lui-même faiſoit une partie

eſſentielle de la fête. On paſſoit tout le reſte du jour à manger & à boire, & ç'eût été une honte, même une ſorte d'impiété, de ne ſe pas enivrer.

On conſervoit dans le temple de *Svétovid* le tiers de toutes les dépouilles enlevées aux ennemis, & on lui deſtinoit, chaque année, trois cents cavaliers pris à la guerre : leurs dépouilles étoient remiſes entre les mains du prêtre qui les dépoſoit dans le tréſor. Ce tréſor fut enlevé par les Danois, lorqu'ils prirent Acron; le temple fut détruit & l'idole briſée & jettée au feu.

Les Bohémiens avoient pour *Svétovid* la même vénération que les *Rugiens*. Auſſi, quand ils ſe convertirent au chriſtianiſme, on trompa en quelque ſorte leur ſuperſtition, & Vytcheslaf, leur prince, leur donna les reliques de S. *Vitus*, qui devint leur patron. Il faut remarquer que, dans la langue slavonne, il n'y a aucune différence entre le nom de l'ancienne idole & celle du Saint. On prononce également *Sviaty Vit*.

La divinité la plus reſpectée des mêmes peuples, après *Svétovid*, étoit *Prono*. Il étoit placé ſur un haut chêne, & à l'entour on voyoit mille idoles à deux ou trois viſages & quelquefois plus.

Les autels de la Déeſſe *Séva* ruiſſeloient de ſang humain, comme ceux de *Svétovid* & de *Prono*. Elle préſidoit à toutes les pro-

ductions de la terre, & une divinité ſi bienfaiſante eût été digne d'un culte plus doux. Sa ſtatue étoit celle d'une jeune femme nue, ſes cheveux lui pendoient juſqu'au deſſous des genoux, elle tenoit de la main droite une pomme & de la gauche une branche de raiſin.

Quelques Slaves adoroient auſſi le Dieu blanc, *Bély Bog*. Sa ſtatue, barbouillée de ſang, étoit couverte de mouches. On lui rendoit hommage par des divertiſſemens, des jeux & des feſtins. C'étoit un Dieu bienfaiſant: il répondoit au bon principe, à l'Oromaſe des Perſes. Le Dieu noir, *Tcherny Bog*, répondoit au contraire au mauvais principe, à l'être malfaiſant, à Arimane. On lui faiſoit des ſacrifices de ſang, & on ne lui adreſſoit des prières que d'une voix plaintive & lamentable.

Telle fut la ſuperſtition chez les Slaves; telle on l'a pu voir chez tous les peuples: par tout abſurde & ſanguinaire, faiſant par tout le malheur des hommes & outrageant la divinité même, ſous prétexte de la révérer.

HISTOIRE

DE

RUSSIE.

L'HISTOIRE de quelques petites républiques, dont la domination occupoit à peine un point imperceptible du globe, a fait long-tems un des principaux objets de nos études : le nom même du plus vaſte empire du monde n'étoit pas connu de nos pères; ils n'avoient qu'une idée confuſe de ſon étendue & de ſa puiſſance, & ils l'appeloient Moskovie, du nom de ſa capitale, qu'ils avoient appris dans quelques voyageurs. Les rares talens d'un grand homme, une qualité plus rare encore, ſa ferme & conſtante volonté de faire le bien, & ſur-tout des traits frappans de ſingularité dans ſon caractère, ont attiré ſur le pays qu'il gouvernoit les regards de l'Europe. La Ruſſie dès-lors eſt devenue célèbre; mais ſon hiſtoire n'en a

guères été mieux connue. On ignore qu'il fut un tems où cette contrée, par l'étendue de ſa domination, par ſon commerce, par ſes richeſſes, étoit ſupérieure à la plûpart des États de l'Europe dans le même tems: que l'imprudence de ſes ſouverains affoiblit cette puiſſance en la partageant: que, minée par leurs interminables quérelles, & preſque abattue par les généraux de Tchinguiskhan, que nous appelons Gengiskan, elle offrit à ſes ſucceſſeurs une conquête facile: qu'après deux ſiècles d'eſclavage, délivrée enfin de ce joug, elle le fit à ſon tour porter à ſes vainqueurs: qu'accablée par de nouveaux malheurs, avant d'avoir pu reprendre toutes ſes forces, elle penſa tomber encore ſous une domination étrangère; & quelle fut enfin rétablie & vit préparer ſa ſplendeur par l'aïeul, le père & le frère du héros auquel on attribue toute ſa gloire. On croit communément que Pierre I, en montant ſur le trône, ne vit autour de lui qu'un déſert peuplé de quelques animaux ſauvages, dont il fut faire des hommes. Le ſeul Monteſquieu, qui cependant n'avoit pas de bons mémoires ſur la Ruſſie, ſoupçonna que la nation étoit diſpoſée d'avance à ſeconder les travaux du réformateur.

L'hiſtoire ſuivie de cet empire ne remonte qu'au neuvième ſiècle; mais une tradition, conſignée dans les plus ancien-

nes chroniques, place dans le cinquième la fondation de Kief & celle de Novgorod.

Kii posa, dit-on, les fondemens de Kief en 430; les uns le regardent comme un ancien Prince du pays où il fonda sa ville : d'autres assurent qu'il n'étoit qu'un simple batelier, qui passoit dans une petite barque, les voyageurs & les marchandises d'une rive du Dnepre à l'autre : quelques-uns le font venir de *Dikié-Polia*, plaines situées entre le Boug & le Dnepre. Les champs d'Otchakof en font partie, & les Grecs y possédoient autrefois la ville d'Olbia. On suppose au fondateur de Kief deux frères & une sœur, dont chacun bâtit une ville & lui donna son nom. Nous rechercherons bientôt quelle pouvoit être l'origine de ces Princes.

On lit dans les chroniques Russes, que Kii fit la guerre aux Grecs, porta ses armes jusqu'aux portes de Constantinople, & conclut enfin une paix avantageuse. Mais les plus anciennes de ces chroniques sont bien postérieures aux tems dont il s'agit ici, &, dans les historiens de Bysance, il n'est fait mention ni de cette guerre ni de cette paix. Que Kii, revenant de la Grece, ait porté ses armes contre les Bulgares; qu'il ait bâti sur les bords du Danube une ville qui conserva long-tems son nom, & qu'il fut forcé d'abandonner par les fréquentes incursions des peuples voisins; c'est ce que le défaut

de lumières sur ces tems obscurs, ne permet ni d'affirmer ni de nier.

Les successeurs de Kii sont inconnus, & l'on ignore si son trône fut occupé par sa postérité. Il n'est même plus fait mention du peuple qu'il avoit gouverné jusqu'à l'année 851, à laquelle les historiens de Byzance rapportent une incursion des Russes sur Constantinople, que l'on doit attribuer aux habitans de Kief. L'empereur Grec, Michel III, se préparoit à faire la guerre aux Sarrasins. Déjà même il avoit pris les armes & s'étoit éloigné de sa capitale. Il reçoit un courier du Gouverneur de Constantinople, qui lui apprend que les Russes approchent sur deux cents vaisseaux & que la ville est menacée. L'empereur retourne sur ses pas avec son armée; mais, quelque diligence qu'il puisse faire, il trouve que les Russes ont déjà ravagé les bords de la mer Noire, que les rives du bosphore de Thrace ont été livrées au fer & à la flamme, & que la flotte ennemie ferme l'entrée de Constantinople. Ce ne fut qu'avec des difficultés extrêmes qu'il parvint à se jeter dans la ville. Cependant, en vain Michel se trouve dans sa capitale; il tremble lui-même, au lieu de relever le courage des habitans; &, quand il devroit consulter ses généraux, il va prendre les avis de son patriarche. Tous deux passent ensemble la nuit en prières, & le matin ils vont

Cedrenus. Zonaras. Nestor. Nicon.

laver dans les eaux de la mer les habits dont une ſtatue de la vierge étoit ornée, eſpérant, par cette cérémonie, obtenir un miracle contre les Ruſſes. Heureuſement une tempête diſperſe la flotte ennemie : Oskhold, le chef de cette expédition, demande en même tems la paix & le baptême, & retourne à Kief.

Vers le tems de la fondation de cette ville, s'élevoit, ſur les bords du Volkhof & près du lac Ilmen, une autre ville qui ſera long-tems l'une des plus importantes de la Ruſſie : c'étoit Novgorod. Sa ſituation la rendit commerçante, & le commerce, ennemi de l'oppreſſion, lui procura la liberté. C'étoit la principale réſidence de Slaves de Ruſſie. On aſſure que, long-tems auparavant, ils avoient occupé, preſque ſur le même terrein, la ville de Slavensk, deux fois dévaſtée par la guerre & par des maladies contagieuſes, & abandonnée enfin de ſes habitans, qui ſe retirèrent ſur les bords du Danube. Mais, vers le milieu du cinquième ſiècle, ils revinrent bâtir Novgorod, dont le nom, qui ſignifie nouvelle ville, confirme la tradition ſur l'exiſtence d'une ville plus ancienne. On a cru reconnoître les ruines de celle-ci dans un endroit peu éloigné, qui s'appelle *Staroié-Gorodiſtché*, vieux débris de ville.

L'hiſtoire de Novgorod juſqu'au neuvième ſiècle, n'eſt pas moins inconnue

que celle de Kief. Il paroît qu'elle fut toujours commerçante : par ſa ſituation, elle pouvoit entretenir un commerce facile avec les peuples qui habitoient les deux bords de la Baltique. L'empereur Conſtantin Porphyrogenete parle du commerce qu'elle faiſoit de ſon tems avec Conſtantinople. Il n'en marque pas l'origine, mais on peut la faire remonter aſſez haut. Les articles de ce commerce étoient ſans doute dès-lors ce qu'ils furent depuis ; des eſclaves, des fourrures, du poiſſon ſalé & d'autres comeſtibles ; du miel, de la cire, & peut-être même du ſel. On recevoit en échange du vin, des draps & des étoffes.

Long-tems les Slaves de Novgorod ſe gouvernèrent par eux-mêmes, recevant les tributs des nations dont ils étoient entourés. Ils étoient ſi redoutables à leurs voiſins, qu'on diſoit communément : *Qui oſeroit s'attaquer à Dieu & à Novgorod la grande ?* Mais malheureuſement les hommes peuvent rarement être paiſibles, quand ils ne ſont pas chargés de chaînes. Les diſcordes des Novgorodiens les rendirent tributaires des Varaigues. Après quelque tems d'oppreſſion, ils refuſèrent le tribut, ſecouèrent le joug & ne devinrent libres que pour abuſer de leur liberté. La mauvaiſe foi, les diſſentions, les violences, les meurtres, furent les ſuites de l'anarchie. Ces républicains,

qui ne ſavoient pas être libres, s'adreſſèrent aux Varaigues Ruſſes, & leur demandèrent des maîtres. C'eſt du moins ce que racontent les hiſtoriens; mais cette révolution ne doit pas être abſolument volontaire. Il n'eſt pas naturel de courir chez les étrangers pour y chercher des ſouverains; & l'on a plus de confiance à ceux de ſes citoyens dont on connoît les talens & les vertus. Sans doute les habitans de Novgorod, menacés à la fois par différens peuples & incapables de leur réſiſter, aimèrent mieux recevoir la loi des Ruſſes Varaigues, dont peut être ils craignoient d'avantage la puiſſance, ou dont ils eſpéroient une protection plus redoutable à leurs voiſins.

Deux queſtions ſe préſentent ici: qu'étoit-ce que les Varaigues? Qu'étoit-ce que les Ruſſes?

Les Varaigues n'étoient pas un peuple particulier. On donnoit ce nom aux habitans des bords de la mer Baltique, qui tous alors exerçoient la piraterie. Comme ce métier exige du courage, il n'étoit pas alors regardé comme honteux. Les Princes s'embarquoient à la tête de leurs peuples pour écumer les mers. Ce brigandage continua ſur la mer Baltique, au moins juſqu'au douzième ſiècle. Pourquoi auroit-il été moins glorieux, moins héroïque, que le brigandage exercé ſur la terre par les conquérans? Neſtor dit

qu'il y avoit des Varaigues Suédois, Normands, Anglois & Ruſſes.

Les Anglois, les Suédois, les Normands étoient de race gothique: les Ruſſes paroiſſoient avoir été d'une race différente.

Comme les Ruſſes modernes tirent leur principale origine des Slaves, quelques-uns de leurs auteurs voudroient bien donner la même origine aux Varaigues Ruſſes, leurs anciens ſouverains. Ils cherchent à raſſembler des probabilités pour ſoutenir ce ſyſtême inſpiré par la vanité nationale. Ils ne veulent pas voir que le plus ancien de leurs hiſtoriens a ſoin de diſtinguer les Varaigues Ruſſes des Slaves. Ils obſervent que des noms à peu près ſemblables à ceux de Rouſſi, Roſſi, Rugi, ſe trouvent fréquemment dans les colonies Slavonnes: que les Slaves de Rugen ſe nommoient *Rugii*, qu'une ville Slavonne de la Poméranie ſe nomme *Rugium* ou Rugenvald: que même chez les Slaves de Novgorod, il y avoit une ville nommée Rouſſa: mais ils n'obſervent pas aſſez toute la différence qui ſe trouve entre les noms propres des hommes des deux nations, ou ils ſe conſument en efforts inutiles pour rapporter ceux des anciens Varaigues Ruſſes à la la langue slavonne.

Les Orientaux, qui reconnoiſſent Saklab pour père des Slaves, ne donnent

pas aux Ruſſes la même filiation ; ils les font deſcendre de Rouſs. Conſtantin Porphyrogenete parle des Slaves & des Ruſſes comme de deux peuples de race & de langue différentes ; il nous a même conſervé dans les deux langues les noms des écueils du Boriſthène.

Les Allemands ſéparent auſſi les Slaves des Ruſſes ; mais ils veulent que ceux-ci ſoient Goths d'origine : ils ſe diſſimulent que la tradition orientale eſt une bien forte objection contre leur ſentiment, & que, ſuivant cette tradition, les Ruſſes ſont, de tems immémorial, un peuple particulier, qui n'a rien de commun avec les nations gothiques.

Conſtantin Porphyrogenete reconnoît pour des Slaves les habitans de Novgorod, & le même prince, auſſi bien que Cedrenus & Zonaras, nomment Ruſſes ceux de Kief. Il faudroit en effet vouloir trouver par tout des Slaves, pour tirer de la langue slavonne le nom de Kii, fondateur de Kief & ceux de Stchek & de Khoref ſes frères. Les derniers Princes de Kief, Oskhold & Dir, ne paroiſſent pas plus appartenir à la nation Slavonne. Des ſavans ont cru reconnoître, dans les noms Kii & de ſes frères, une origine orientale & hunique. Ce fut auſſi à peu près vers l'époque de la fondation de Kief, que les Huns, après avoir vaincu les Alains ſur les bords du Tanaïs, deſ-

cendirent vers l'occident, battirent & repouſſèrent les Goths. Il eſt vraiſemblable que quelques hordes de ces Huns ſe ſoient arrêtées ſur les bords du Boriſthène & y aient fondé une ville.

Ducheſne fournit à cette opinion une preuve hiſtorique. En 839, l'Empereur Théophile envoya des députés à Louis le Débonnaire, & lui adreſſa en même tems des hommes qui ſe diſoient Ruſſes de nation, & que leur Prince avoit envoyés négocier un traité d'alliance avec l'Empereur de Conſtantinople. On a penſé que ces Ruſſes venoient de Kief. Ils donnoient à leur ſouverain le titre de Kagan, & c'eſt préciſément le même titre que portoit le ſouverain des Khozars, peuple appartenant à la race des Turcs ou des Huns; & les Ruſſes de Kief étoient ſi bien reconnus pour des Huns par leurs voiſins, qu'on donnoit à leur domination le nom de *Khunigard*, le pays des Huns.

Neſtor. L'endroit où furent enterrés les derniers ſouverains de Kief, s'eſt nommé long-tems *Ougorskoïe*, ce qui ſignifie l'endroit ou la place des Huns, comme l'Ougorie ſignifie le pays des Huns. Les Huns ſont appelés Ougres dans les anciennes chroniques Ruſſes.

On ſait que pluſieurs tribus de Huns & de Turcs ſe ſont répandues au midi de la Ruſſie actuelle, & l'on n'eſt pas étonné d'en voir une établie à Kief. Mais les Va-

raigues Ruſſes pouvoient-ils être de la même race? Les Huns ſe ſont-ils établis ſur les bords de la mer Baltique? C'eſt ce qu'il eſt difficile de conteſter. Nous verrons dans l'hiſtoire de Ruſſie que les Ouigours, qu'on doit rapporter à l'immenſe famille des Huns, & qui ſont les mêmes Ougres, ſe ſont autrefois répandus depuis les bords de la mer Glaciale & le pays des Samoïèdes, juſqu'aux rives du Ladoga & même juqu'à l'ancienne Tchoude, à préſent la Livonie. Voilà pourquoi l'on trouve des dialectes ou des débris d'une même langue chez les Vogoules, les Tchéremiſſes, les Tchouvaches, les Permiens autrefois Biarmiens, les Finois, les Lapons, les Eſtoniens, & même chez les Hongrois. Ainſi, les Ruſſes, que les Orientaux ont eux-mêmes reconnus pour un peuple oriental, & dont ils rapportent l'origine à Rouſſ, fils de Japhet, peuvent s'être établis ſur les bords de la mer Baltique & ſur ceux du Boriſthène.

Nous verrons que quand Oleg, le ſecond ſouverain Ruſſe de Novgorod, vint ſurprendre & tromper les Princes de Kief, il leur fit dire: *Nous ſommes de la même race que vous.* Si l'on ſuppoſe donc que les Ruſſes de Kief étoient de la race des Huns, il faut donner aux Varaigues Ruſſes, devenus maîtres de Novgorod, la même origine.

Les Ruſſes que Théophile adreſſoit à Louis le Débonnaire furent pris en France pour des Suédois. Peut-être étoient-ils des Varaigues Ruſſes, établis dans le voiſinage de la Suède. On ſoupçonna qu'ils étoient des eſpions, & il eſt poſſible en effet que les Princes Varaigues aient eu la politique d'envoyer des émiſſaires obſerver le pays où ils exerceroient avantageuſement la piraterie.

Les Allemands croient trouver à quelques anciens noms ruſſes une origine gothique. Ils veulent, par exemple, que Rurik ſoit le même nom que Roderic. En effet, cette terminaiſon en *ric*, qui ſignifie riche ou puiſſant, appartient à la langue des Goths; & il eſt vraiſemblable que les Varaigues Ruſſes, vivant dans le voiſinage des Goths & mêlés peut-être avec eux, aient adopté quelques-uns de leurs noms: il eſt poſſible auſſi que des familles de Goths, incorporées parmi les Ruſſes, ſe ſoient élevées par leur courage aux premiers rangs, & aient obtenu ſur quelque tribu la puiſſance ſouveraine. Des Goths peuvent avoir règné ſur les Varaigues Ruſſes, comme ceux-ci ont dominé enſuite ſur les Slaves de Novgorod. Ainſi, les Ruſſes pouvoient être de la race des Huns, quoique Rurik & ſes frères fuſſent Goths d'origine.

Voilà les conjectures auxquelles je me ſuis arrêté, après avoir lu preſque tout

ce qui a été écrit ſur l'origine des Ruſſes, ſans avoir rien trouvé de ſatisfaiſant. 862.

RURIK.

A la prière des habitans de Novgorod, trois frères Varaigues arrivèrent avec leurs ſujets: ces princes ſe nommoient Rurik, Cinaf & Trouvor. Ils ſe ſéparèrent & ne fixèrent pas leur réſidence dans la capitale. Soit qu'ils craigniſſent l'humeur inquiette de leurs nouveaux ſujets; ſoit que ceux-ci vouluſſent éloigner de leur réſidence le poids d'une domination à laquelle ils n'étoient point accoutumés; ſoit enfin qu'ils n'euſſent appelé les Varaigues que pour défendre leurs limites: les trois frères ſont établis ſur les trois principales frontières de la république. Rurik bâtit près du Volkhof & entoura d'un rempart de terre une ville qui s'eſt appelée depuis le vieux Ladoga, lorſque Pierre I eut élevé une nouvelle ville du même nom, à peu de diſtance de l'ancienne. De là Rurik pouvoit arrêter les peuples maritimes qui tenteroient de ſe jeter ſur la domination de Novgorod, en entrant dans le Volkhof par le lac Ladoga. Cinaf fit ſa réſidence à Bielozero, qui étoit alors ſituée ſur la rive ſeptentrionale du lac de même nom, & que Neſtor.

Vladimir I transporta à l'embouchure de
862. la Chesna. Il pouvoit de cette place contenir les Biarmiens, qui occupoient un pays assez vaste depuis le lac Ladoga jusqu'à la Dwina. Enfin Trouvor, qui s'établit à Izborsk, près de Pleskof, étoit à portée de repousser les Tchoudes, anciens habitans de la Livonie.

Le nom de Russes ou Rousses, de Rossses, de Roxelans, fut anciennement porté par des peuples du Nord : mais ce n'est que depuis l'arrivée de Rurik, qui amena avec lui beaucoup de Varaigues Russes, que toutes les contrées de sa domination ont été compriſes sous le nom de Rousse ou de Russie.

Les habitans de Novgorod ne tardèrent pas à se repentir d'avoir appelé des maîtres. Soit que leur inquiétude ordinaire & la longue habitude du trouble & de l'anarchie ne leur permît pas de goûter les douceurs du repos sous les loix d'un souverain ; soit que Rurik voulût reculer les bornes du pouvoir qu'ils lui avoient confié, & leur faire éprouver l'esclavage, qui semble ne devoir être que la punition du luxe & des besoins factices ; il vit bientôt ses nouveaux sujets se révolter contre lui. Ces rébelles, ou peut-être ces justes vengeurs des droits de l'humanité, avoient à leur tête Vadime, dont les chroniques célèbrent la valeur. Mais son courage ne fit que l'entraîner à sa perte,

ſans rendre à ſes concitoyens la liberté : il fut vaincu & tué de la main de Rurik. 862.

La mort de ce fier adverſaire ne déſarma pas le vainqueur. Il pourſuivit, il fit périr tous ceux qui avoient partagé les ſentimens de Vadime ou qui pouvoient être redoutables. Teint de leur ſang, il permit aux autres de vivre. Sûr de ne plus règner déſormais que ſur des ſujets dociles au joug, & qu'avoient également abattus ſa victoire & ſa vengeance, il vit bientôt ſa domination agrandie par la mort de ſes deux frères, qui ne laiſſèrent point de poſtérité. 864. Alors il diſtribua des villes aux principaux chefs de ſes guerriers. On ne peut ſavoir s'il les leur donna à titre de bénéfices militaires, ſuivant l'uſage des barbares du Nord, ou s'il ne fit que leur en confier le gouvernement. Je crois que, privé du ſecours de ſes frères & craignant les incurſions ſubites des nations dont il étoit environné, il mit ſous la garde des Grands dont il eſtimoit le plus la valeur, les places qui défendoient ſes frontières, &, que pour animer encore plus leur courage par leur propre intérêt, il les leur remit à titre de fiefs amovibles.

Ayant pris les meſures qui lui parurent néceſſaires pour la ſûreté de ſes États, il vint fixer ſa réſidence à Novgorod, qu'il fortifia, ſuivant l'uſage de ce tems, d'un rempart de terre, ſoutenu

d'une forte charpente. Mais il prenoit
864. plus de ſoins d'affermir que de faire aimer ſa domination. Ses propres guerriers, ces Varaigues qu'il avoit amenés avec lui & qui avoient été les inſtrumens de ſa puiſſance, déſertoient ſes États, ainſi que les Slaves, & ſe donnoient aux princes de Kief. Peut-être même après leur défaite, ces princes qui n'avoient pas craint des braver les Céſars de Byſance, frappoient-ils les yeux d'une gloire plus éclatante : peut-être l'humeur paiſible de Rurik qui, content de veiller ſur les entrepriſes de ſes voiſins, n'entreprenoit rien contre eux, le rendoit-elle mépriſable à des hommes qui ne connoiſſoient de vertu qu'une valeur féroce, & de gloire que le brigandage.

La plûpart des hiſtoriens de la Ruſſie mettent Oskhold & Dir, ſouverains de Kief, au nombre des Varaigues qui accompagnèrent Rurik, lorſqu'il fut appelé à Novgorod. Ils racontent que ces deux frères n'ayant point eu de part à la diſtribution que fit ce prince de différentes villes, qu'il donna aux chefs de ſon armée, lui demandèrent la permiſſion d'aller chercher fortune en portant les armes contre la Grèce ; qu'ayant paſſé devant Kief, qu'opprimoient alors les Kozares, peuple puiſſant qui s'étoit établi dans la Cherſonneſe Taurique, ils s'en rendirent maîtres, & que deux ans après

ils allèrent attaquer Conſtantinople. Mais ce récit ne s'accorde pas avec les écrivains de Byſance, qui placent l'entrepriſe d'Oskhold contre Conſtantinople dont nous avons parlé, onze ans avant le règne de Rurik; ce qui eſt confirmé par une ancienne chronique Ruſſe. Eſt-il vraiſemblable qu'Oskhold & ſon frère, à peine affermis ſur le trône, ayant à craindre ſans ceſſe la vengeance des Kozares, & mal aſſurés encore de la fidélité de leurs nouveaux ſujets, aient été, loin de leur capitale, affronter les forces de la Grèce? 864. Nicon.

Rurik vécut en paix après la victoire que nous lui avons vu remporter ſur ſes propres ſujets, & mourut après un règne de 17 ans, laiſſant un fils en bas âge, nommé Igor. 879.

OLEG.

Adminiſtrateur de la Ruſſie.

Agé ſeulement de quatre ans lors de la mort de ſon père, Igor ne pouvoit règner par lui-même. Mais Rurik avoit pourvu à l'adminiſtration de l'État, en lui nommant pour tuteur Oleg, ſon parent.

Celui-ci ne ſe vit pas plutôt en poſſeſſion du pouvoir qui lui étoit confié, qu'il

en abuſa pour étendre la domination de
879. ſon pupille, ou plutôt la ſienne propre; croyant comme tous les ambitieux, que le ſuccès devoit juſtifier l'iniquité des entrepriſes les plus condamnables. Il raſſemble des troupes nombreuſes de langue & d'origine différentes, Slaves, Tchoudes, Varaigues: il amène avec lui le jeune Igor, entre en campagne; & prend en chemin Smolensk, capitale des Krivitches & Lubitch. Le grand nombre des villes qui ſe trouvoient en Ruſſie, dès les premières époques auxquelles remonte l'hiſtoire, prouve que depuis long-tems l'état ſocial avoit fait de grands progrès dans cette contrée. Des nations errantes l'avoient traverſée, comme des torrens qui portent avec eux l'effroi, & dont le tems & l'induſtrie ont bientôt réparé les ravages; mais les peuples de la Ruſſie vivoient dans les habitations fixes, de la culture de leurs terres & du produit de leurs troupeaux. Ces villes, il eſt vrai, ne reſſembloient point à ces magnifiques cités qui ſont l'ornement de l'Europe; retraites de l'aiſance, de l'oiſiveté, des talens & de l'induſtrie. Mais des hommes qui renferment dans une enceinte leurs cabanes ruſtiques, ſont déjà bien loin de la vie des ſauvages.

Ce n'étoient point ces foibles conquêtes qui faiſoient l'objet de l'ambition d'Oleg. Il vouloit ſe rendre maître de Kief, dont la

la poſſeſſion pouvoit le conduire à de plus grandes entrepriſes. Arrivé près des murs de cette ville, il ne juge point à propos d'en riſquer l'attaque & de confier au ſort capricieux des armes le ſuccès d'un deſſein qu'un lâche attentat rendoit preſque immanquable. Il laiſſe derrière lui la plus grande partie de ſes troupes, il cache le reſte dans les barques qui les conduiſent; cèle ſon nom & ſa qualité, & ſe fait paſſer pour un ſimple marchand qu'Oleg & Igor envoient négocier à Conſtantinople. Cette feinte prouve le commerce des Ruſſes de Novgorod avec les Grecs. Des officiers vont de ſa part préſenter ſes excuſes aux deux frères Oskold & Dir, ſur ce qu'une indiſpoſition ne lui permet pas de ſe tranſporter au près d'eux: il les fait prier comme amis & comme concitoyens, de venir conférer avec lui. Ces princes n'ont aucune défiance; &, croyant ne devoir attendre que des témoignages d'amitié, à peine daignent-ils ſe faire accompagner de quelques hommes. Mais dès qu'ils arrivent, ils ſe voient entourés des ſoldats du perfide Oleg, qui ſautent de leurs barques. Lui-même, il prend Igor dans ſes bras, croyant ſans doute colorer un crime exécrable par l'intérêt de ſon pupille; &, jetant ſur les ſouverains de Kief un regard farouche & menaçant: *Vous n'êtes*, leur dit-il, *ni princes, ni de race de princes, & voici le fils de Rurik.* Ces 879.

mots, prononcés d'une voix terrible,
879. étoient le ſignal convenu du crime, à peine ils étoient proférés, que des ſoldats frappent les deux frères ; ils les maſſacrent aux pieds d'Oleg, & le cruel reçoit avec joie leur ſang qui réjaillit ſur lui.

Ce lâche aſſaſſinat le rend maître de la ville de Kief, qui ne peut ou n'oſe tenter de faire aucune réſiſtance, & qui haïſſoit peut-être ſes princes devenus chrétiens. Il y établit le ſiége de ſa domination ; il fonde de nouvelles villes, il rend tributaires les Drévliens dont nous parlerons
883. ailleurs, les Sévériens qui habitoient au
884. nord de Kief & les Radimitches qui n'en devoient pas être éloignés ; il impoſe des tributs annuels aux différentes nations qui lui ſont ſoumiſes ; ils conſiſtoient en pel-
Neſtor. léteries ou en argent. Novgorod étoit impoſé à 300 grivnes : cette ſomme devoit être conſidérable, mais nous n'avons aucun moyen de l'évaluer.

Tout ce qu'Oleg avoit fait juſqu'à préſent n'étoit que de premières diſpoſitions qui devoient préparer le ſuccès de ſes vues ambitieuſes. C'eſt vers Conſtantinople que tendoient ſes vœux ; il laiſſe Igor à Kief : quatre-vingt mille combattans montent deux mille barques ſous les ordres de l'adminiſtrateur.

Ces navigations étoient bien différentes de celles des nations policées. Elles ne pouvoient même ſe comparer à celles des

anciens Normands qui occupoient les bords de la mer. Les Ruſſes ne pouvoient entrer dans le Pont Euxin que par le Dnepre ou Boriſthène. Ils deſcendoient aſſez facilement ce fleuve, juſqu'à ce qu'ils fuſſent parvenus aux ſept écueils qui embarraſſent ſon cours pendant l'eſpace de quinze lieues; là commençoient des périls, des travaux, des fatigues, qui ne pouvoient être bravés que par des barbares. Ils étoient obligés de décharger leurs barques & les faire gliſſer ſur les rochers, en les pouſſant à force de bras & avec des perches. Au quatrième écueil, ils portoient le bagage l'eſpace de ſix mille pas, courbés ſous le faix & au riſque d'être à chaque inſtant attaqués par les Petchénègues, qui leur faiſoient toujours la guerre. Enfin, après avoir franchi tous les écueils, il falloit continuer de deſcendre le fleuve, qui, reſſerrant ſon lit, embarraſſoit leur courſe & les livroit aux attaques de leurs ennemis. Arrivés à l'embouchure du Boriſthène, ils gagnoient une île qui ſe trouve entre la pointe d'Otchakof & celle de Kinbourn, y radouboient leur frêles bâtimens, maltraités par une navigation ſi difficile, & y attendoient un vent favorable. Ils les radouboient encore quand ils avoient gagné l'embouchure du Dnieſtre. C'eſt ainſi qu'ils entroient dans le Danube, quand ils vouloient porter la guerre chez les Bul-

904. Conſ. Porph.

gares ; c'eſt ainſi qu'ils faiſoient leur com-
904. merce ; c'eſt ainſi que, ſuivant toujours la côte occidentale du Pont Euxin, Oleg parvint à Conſtantinople.

Il arrive à ce détroit, ſur lequel domine la ville impériale, que les Ruſſes appeloient *Tſargrad*, la ville des Céſars. De fortes chaînes en ferment l'entrée : vain obſtacle contre des barbares, qui reçoivent de l'eſpoir du pillage une nouvelle induſtrie. Leurs vaiſſeaux, ou plûtôt les barques légères qui les avoient apportés, ſont tirés à terre. On conſtruit des roues, on les adapte à ces bâtimens, qu'on force, dit la chronique, à parcou-
Neſtor. rir, à l'aide des voiles, une route à laquelle ils n'étoient pas deſtinés ; on arrive ſur ces chars d'une eſpèce nouvelle ſous les murs de la ville. Il paroîtra bien douteux que les troupes d'Oleg aient cinglé à pleines voiles ſur la terre ferme ; mais les maux qu'elles firent ne ſont malheureuſement pas également contraires à la vraiſemblance. Toute la contrée des environs eſt ravagée ; les maiſons ſont forcées, pillées, raſées, livrées aux flammes ; les habitans de la campagne ſont chargés de fers ; les femmes forcées de ſatisfaire, ſous les yeux de leurs époux enchaînés, la paſſion furieuſe des vainqueurs ; les enfans maſſacrés ſur le ſein de leurs mères qui venoient de recevoir les brutales careſſes des aſſaſſins & le coup

mortel. La terre eſt arroſée du ſang des cultivateurs dont les ſueurs l'ont fécondée, & la mer reçoit à la fois & les cadavres des morts & les corps des vivans dont elle doit être le tombeau. 904.

Léon, qu'on appeloit le philoſophe, paree qu'il s'appliquoit à de vaines études au lieu de remplir les devoirs d'un ſouverain, règnoit alors à Conſtantinople. On prétend qu'il eſſaya d'abord d'empoiſonner Oleg dans des rafraîchiſſemens; mais ce moyen n'ayant pas réuſſi, il fut obligé d'acheter la paix au prix qu'on lui voulut impoſer. Il s'obligea de payer douze grivnes à chaque vaiſſeau d'Oleg, d'autres diſent à chaque ſoldat, de nourrir pendant ſix mois les marchands Ruſſes, qui iroient commercer dans l'empire; de leur fournir, à leur retour, des proviſions de vivres & les choſes néceſſaires pour le voyage, & de n'exiger d'eux aucune douanne. Le vainqueur voulut bien accorder que ceux qui ne feroient pas le commerce, n'euſſent pas le droit de ſe faire défrayer par les Grecs. Neſtor. Nicon.

On exigea encore de l'Empereur des contributions en faveur de pluſieurs villes de Ruſſie, gouvernées par des princes d'épendans d'Oleg. Léon jura la paix ſur la croix, & les Ruſſes la jurèrent ſur leurs épées, atteſtant Péroun, dieu de la foudre, & Voloſſ, dieu des troupeaux.

Les vainqueurs enrichis retournèrent dans leur patrie ; ils y portèrent de l'or,
904. des étoffes précieuſes, les vins exquis & les fruits délicieux de la Grece. C'eſt ainſi que les Céſars de Conſtantinople, en achetant chèrement la paix, invitoient l'ennemi à venir encore chercher dans leur empire une fortune facile. Oleg rentra dans Kief, chargé des richeſſes acquiſes par ſa victoire. Les peuples éblouis de tant d'éclat, & ne pouvant regarder comme naturels de ſemblables ſuccès, crurent que leur prince étoit magicien, & l'en révérèrent d'avantage.

Oleg, trouvant ſans doute qu'il manquoit, au traité de paix qu'il avoit conclu avec les Grecs, des articles importans, envoya, quelques années après, des dé-
912. putés à l'empereur, pour lui faire ſigner un ſecond traité beaucoup plus détaillé. Il eſt conſervé dans la vieille chronique de Neſtor, & je crois devoir en rapporter ici la ſubſtance. Il eſt précieux, parce qu'il fait connoître quelques uſages du tems où il a été conclu, & parce qu'il prouve que la Ruſſie avoit déjà des loix. Ainſi les Hiſtoriens Ruſſes ſont eux-mêmes dans l'erreur, l'orſqu'ils attribuent leurs premières loix à un prince qui vivoit un ſiècle après Oleg.

Voici quelques-uns des articles qui furent reſpectivement ſignés par les Souverains de Conſtantinople & de Kief.

II. „ Si un Grec fait quelque insulte à
„ un Russe, ou un Russe à un Grec, &
„ qu'elle ne soit pas suffisamment prou- 912.
„ vée, on prendra le serment de l'accu-
„ sateur, & l'on fera justice.

III. „ Si un Russe tue un Chrétien ou
„ si un Chrétien tue un Russe, on fera
„ mourir l'assassin sur le lieu même où
„ s'est commis le crime. Si le meurtier
„ prend la fuite & qu'il soit domicilié, la
„ portion de sa fortune, qui lui ap-
„ partient *suivant la loi*, sera donnée au
„ plus proche parent du mort, & la fem-
„ me du meurtier retirera l'autre por-
„ tion du bien, qui, *par la loi*, lui doit
„ appartenir.

IV. „ Celui qui frappera un autre avec
„ une épée, on avec quelque autre arme,
„ payera trois litres d'or, *suivant la loi*
Russe. S'il ne posséde pas cette somme,
„ & qu'il l'affirme par serment, il don-
„ nera à l'offensé tout ce qu'il a, jusqu'à
„ l'habit dont il est revêtu.

V. „ Si un Russe fait un vol chez un
„ Grec, ou un Grec chez un Russe, &
„ qu'il soit pris sur le fait & tué par le
„ propriétaire, il ne sera fait aucune
„ poursuite pour venger sa mort. Mais si
„ le propriétaire peut le saisir, le lier &
„ le conduire au Juge, il reprendra la
„ chose volée, & le voleur lui payera le
„ triple.

X. „ Si un Russe, attaché au service

„ de l'empereur, ou voyageant dans les
912. „ États de ce prince, vient à mourir ſans
„ avoir diſpoſé de ſes biens, & qu'il n'ait
„ pas de proches parens auprès de lui, ſes
„ biens ſeront envoyés en Ruſſie à ſes hé-
„ ritiers; & s'il les a légués par teſtament,
„ ils ſeront de même remis au légataire ".

Les loix Ruſſes, comme on vient de le voir, accordoient beaucoup de force aux ſermens, & c'eſt le caractère des peuples encore ſimples. Elles prononçoient la peine de mort contre le meurtrier & étoient à cet égard plus ſages que nos anciennes loix qui, n'infligeant qu'une peine pécuniaire, laiſſoient aux riches la liberté d'être impunément criminels. Les femmes avoient une part dans la fortune de leurs époux. La punition n'entraînoit pas l'entière confiſcation des biens, & la veuve & l'orphelin n'étoient point punis du crime dont ils étoient innocens Le vol, qui ne porte atteinte qu'aux richeſſes, étoit puni pur la privation des richeſſes, & la loi conſervoit une juſte proportion entre la peine & le crime. Les citoyens, aſſurés de leur fortune, ne craignoient pas que le ſouverain envahît leur héritage & pouvoient même diſpoſer de leurs biens en faveur de l'amitié. Enfin, puiſque les Ruſſes faiſoient des teſtamens, l'art d'écrire ne leur étoit point inconnu.

On a conſervé les noms des miniſtres

qui négocièrent les deux traités de paix conclus entre la Ruſſie & la Grèce. Aucun de ces noms n'appartient à la langue slavonne ; ainſi les Slaves de Novgorod, en appelant chez eux des princes étrangers, n'avoient conſervé aucune part à l'adminiſtration : les Varaigues ſeuls étoient en poſſeſſion de toutes les places de confiance, & les anciens maîtres du pays ne pouvoient plus qu'obéir. Auſſi a-t-on vu le mécontentement éclater ſous le règne de Rurik, & l'on ne fut ſans doute pas plus heureux ſous l'adminiſtration d'Oleg. Malheur au peuple, malheur à l'homme, qui eſt obligé d'implorer des protecteurs ! 912.

Oleg avoit, ſans réſiſtance, appeſanti le joug ſur des peuples courageux, accoutumés plutôt à la licence qu'à la liberté ; il avoit ſubjugué des voiſins qui n'avoient d'autre métier que celui des armes, & les avoit ſoumis à la honte d'un tribut : les ſucceſſeurs des Céſars, tremblans devant lui, n'avoient repouſſé ſes attaques que par de riches préſens. Un foible reptile le mordit à la jambe & lui donna la mort. 913.

Je crois devoir rapporter ici le conte que font les anciennes chroniques ſur la mort de ce prince, parce que ces traits ſervent à l'hiſtoire générale de l'eſprit humain dans l'état d'ignorance.

Oleg avoit un cheval qu'il aimoit &

qu'il montoit ſouvent ; mais les devins lui ayant prédit que ce cheval ſeroit la
913. cauſe de ſa mort, il le fit éloigner de lui & ordonna de le nourir avec grand ſoin. C'étoit avant ſon expédition de Conſtantinople. Enfin, après pluſieurs années, il ſe reſſouvint de cet animal, & apprit, du plus ancien de ſes écuyers, qu'il étoit mort depuis long-tems. Triomphant alors de l'ignorance des devins, il ſe fit conduire dans la campagne, à l'endroit où étoient les os de cet animal qu'on lui avoit peint ſi redoutable, & ne put, en le voyant, retenir un éclat de rire. Voilà donc, dit-il, celui qui doit m'ôter la vie ! En diſant ces mots, il donna, par mépris, un coup de pied au crâne de la tête dépouillée ; mais à l'inſtant même il en ſortit un ſerpent qui lui fit une bleſſure mortelle.

Oleg gouverna pendant trente-trois ans des États dont il n'étoit que dépoſitaire : il n'y avoit ſans doute alors ni loix, ni uſages tenant lieu de loix, qui puſſent le forcer à remettre à ſon pupille l'autorité. D'ailleurs nous verrons dans la ſuite que les Ruſſes n'aimoient point à être gouvernés par des jeunes princes ; ce qui, pendant bien des ſiècles, établit chez eux un droit de ſucceſſion fort différent du nôtre.

IGOR I RURIKOVITCH.

A peine Oleg avoit fermé les yeux, 913.
que tous les peuples voiſins, à qui ſon nom ſeul imprimoit la terreur, crurent avoir recouvré la liberté; leur ſoumiſſion, leurs lâches craintes firent place à l'audace & à la témérité. Ils mépriſoient un prince qu'ils ne pouvoient encore connoître; &, comme s'ils euſſent été certains de ſa foibleſſe, ils lui refuſèrent les tributs qu'ils avoient payés à ſon tuteur: mais cet acte imprudent de liberté ne fit qu'augmenter le poids de leurs chaînes. Les Drévliens, qui ſe ſoulevèrent les premiers, furent vaincus, ſans avoir eu le tems de ſe préparer à la défenſe; & le fruit de leur révolte fut de payer un tribut plus peſant.

Les Ouglitches, qui habitoient vers Nicon.
les bords méridionaux du Dniepre, diſputèrent plus long-tems leur liberté contre le Voévode *Sventelde*, qu'Igor avoit envoyé contr'eux. L'une de leurs principales villes, nommée Péréſetchen, ne ſe rendit qu'après trois ans de ſiége. Ils ſe ſoumirent enfin à un tribut d'une martre noire par feu, & Igor abandonna ce tribut tout entier à leur vainqueur (*).

(*) Les martres & les zibelines ſont plus eſtimées à proportion que leur couleur eſt plus obſcure. Un

Cependant une nation, jusqu'alors in-
915. connue, sortit des bords de l'Iaïk & du Volga, & vint se jeter sur la Russie. C'étoient les Petchénègues qui seront longtems pour cette domination des ennemis redoutables. Igor, surpris sans doute & peu en état de leur résister, n'osa pas tenter le sort des armes, & fit avec eux une paix qui ne fut pas de longue durée; car cinq ans après, il fut obligé de les combattre, & s'il ne les soumit pas, il les mit pour un tems hors d'état de l'inquiéter.

Mais ces victoires des Russes, sur des peuples plus pauvres qu'eux, pouvoient flatter leur orgueil, occuper leur inquiétude, & non satisfaire leur cupidité. Les richesses de l'empire d'Orient excitoient bien plus vivement leur courage.

C'est là qu'Igor, à l'exemple de son
941. tuteur, court exercer le brigandage; car quel autre nom donner à ces guerres entreprises par la soif du gain & contre la foi des traités? Dix mille barques portent son armée. Nestor nous apprend ailleurs que chacune de ces barques contenoit quarante hommes, ainsi le Prince Russe auroit été à la tête de quatre cent mille combattans, ce qui paroît exagéré. Il court, il dévaste la Paphlagonie, le

écrivain François, qui a tenté de faire une histoire de Russie, a converti ce tribut de belles martres en une contribution de peaux de lapins.

Pont, la Bithynie. Toutes les troupes de l'empire étoient éloignées, nulle part il ne rencontre aucun obſtacle à ſes courſes; mais il ſemble que le défaut de réſiſtance excite encore ſa fureur. Les Ruſſes n'épargnent aucun des malheureux qui tombent entre leurs mains; les uns ſont mis en croix, d'autres ſont empalés, coupés par morceaux, enterrés vivans; d'autres ſont attachés à des poteaux; & les ſoldats ſe font un jeu de les prendre pour but de leurs fléches. Ils cherchent ſur-tout, ils ſaiſiſſent les prêtres, leur lient les mains derrière le dos, & leur enfoncent à coups de maſſes de longs clous dans la tête. Les flammes & de longues traces de ſang marquent par tout leur paſſage, & tout éprouve la rage d'un vainqueur féroce, qui n'a pas trouvé d'ennemis. 941. Nestor. Cedren. Zonar.

Tandis qu'ils ſe baignent à loiſir dans le ſang, on a le tems de prendre des meſures contre eux. Des armées ſe raſſemblent & s'approchent de toutes parts, & les Ruſſes enveloppés, paient de leur ſang le ſang de leurs victimes. Privés d'un grand nombre des leurs, ils peuvent à peine s'ouvrir un paſſage vers leurs vaiſſeaux. Mais de nouveaux malheurs les attendent. Le Patrice Théophane, qui commandoit la flotte Grecque, les ſurprend à la vue du Phare & augmente leur frayeur en lançant ſur eux ces feux gré-

geois, peut-être moins dangereux qu'effrayans, mais que ces barbares ne con-
941. noiſſoient point encore. Ils ſe précipitent dans la mer, pour éviter les feux qui menacent leurs têtes. Leurs vaiſſeaux diſperſés, briſés, dévorés par les flammes, ſe perdent dans la profondeur des eaux. La plûpart y trouvent leur ſépulture, les autres tombent dans les fers. Les reſtes d'une armée ſi formidable ſe ſauvent, ſe répandent ſur les rivages de la Bythinie. Le Patrice Phocas les y vient attaquer avec des troupes peu nombreuſes, mais choiſies. Un grand nombre périt encore dans cette action, les autres prennent la fuite; mais la frayeur ne leur permet de conſerver aucun ordre dans leur retraite. Pluſieurs de leurs pelotons épars tombent ſous le fer ou dans les chaînes d'une nouvelle armée qui ſe préſente.

Les Ruſſes regagnent leurs vaiſſeaux & n'oſent plus paroître ſur le rivage. Ils lèvent l'ancre pendant la nuit : Mais le Patrice Théophane les pourſuit, les attaque de nouveau, brûle encore ou coule à fond pluſieurs de leurs barques, &, de l'aveu des chroniques Ruſſes, Igor put ramener à peine le tiers de ſon armée.

Affoibli, preſque accablé, il ne perd point encore le courage; ou plutôt l'eſpoir du butin l'emporte dans ſon ame
944. ſur tous les ſujets de crainte. Il raſſemble de nouvelles forces, il ſoudoie même

les Petchénègues ſes ennemis naturels, & part pour la Grèce : mais il ne s'avança guères que juſqu'à la Cherſonnèſe Taurique. Romain, qui avoit uſurpé le trône des Céſars, inſtruit de l'approche des Ruſſes, leur fait offrir de payer le même tribut qu'Oleg avoit impoſé à ſes prédéceſſeurs. Igor eſt incertain. C'eſt en quelque ſorte une honte pour les hommes ignorans & barbares, d'acquérir ſans détruire. Son Conſeil le détermine enfin à ne pas refuſer les offres de l'Empereur (*). Il ſe retire & envoie les Petchénègues ravager les terres des Bulgares. 944. Neſtor. Nicon.

Son âge avancé devoit lui faire deſirer le repos. Mais, ſollicité par les chefs de ſes troupes, dont l'avidité toujours inſatiable ne ceſſoit de lui demander de nouvelles dépouilles des nations, il entreprend de tourner ſes armes contre les Dréviens & de les ſoumettre, par la force, à un tribut plus conſidérable que celui qu'il leur avoit impoſé. Heureux encore dans cette guerre, il revenoit chargé de la contribution qu'il avoit exigée. 945.

(*) Le diſcours que le bon Neſtor prête aux Conſeillers d'Igor ne manque pas d'éloquence : *Si Céſar fait de telles propoſitions*, dirent-ils, *ne vaut-il pas mieux, ſans ſe battre, avoir de l'or, de l'argent, des étoffes précieuſes ? Peut-on ſavoir qui ſera le vainqueur ou le vaincu ? & peut-on faire des traités avec la mer ? Nous ne marchons pas ſur la terre, nous ſommes portés ſur l'abyme des eaux, & une mort commune nous menace tous.*

Mais le peu de réſiſtance qu'il avoit
945. éprouvé l'excite à une tentative nouvelle, à une nouvelle injuſtice. Il renvoie une grande partie de ſes troupes avec les dépouilles des vaincus, & lui-même, aſſez mal accompagné, retourne porter la ravage ſur les terres des Drévliens : il eſpère en tirer encore une nouvelle contribution. Guidé par l'aveugle intérêt, il s'avance imprudemment dans le pays, ſans ſavoir s'il n'a pas d'enemis à craindre. Les malheureux Drévliens, réduits au déſeſpoir, l'attendent dans une embuſcade, enveloppent ſa petite troupe, tombent ſur lui, le maſſacrent : fin ſemblable à celle de Cyrus ; fin digne des avides conquérans.

RÉGENCE D'OLGA.

Igor avoit épouſé Olga du vivant même de ſon tuteur Oleg, qui avoit fait prendre ſon nom à cette princeſſe, comme un gage de l'amitié qu'il avoit pour elle.

On igore d'où elle tiroit ſon origine. Neſtor dit ſeulement que la nation engagea Oleg à marier ſon pupille, & qu'on lui préſenta Olga qui étoit de Pskof, que nous appelons Pleskof. Il faut entendre par là qu'elle étoit du pays où le même jeta depuis les fondemens de cette ville.

Un fragment d'une chronique dont

l'authenticité eſt fort ſuſpecte, la fait venir d'Isborsk dans la même contrée, & dit qu'elle étoit petite fille de Goſtomyſle, premier Magiſtrat de Novgorod, du tems de la République, & qu'elle s'appeloit *Précraſna*, ce qui ſignifie très-belle. 945. Chron. citée par Tatiſchef. v. 1.

Mais une autre chronique donne à cette princeſſe une origine moins illuſtre. Ce n'étoit qu'une gentille batelière qui paſſa Igor dans ſa barque. Épris des charmes de cette jeune perſonne, il crut, en ſe faiſant connoître, triompher aiſément de de ſa vertu. Mais, loin de la trouver ſoumiſe à ſes deſirs, il ne rencontra qu'une réſiſtance invincible. Elle lui fit des reproches ſur la baſſeſſe de ſon deſſein, & ne craignit point de lui dire, avec une noble fermeté, qu'il n'avoit reçu le pouvoir ſuprême que pour défendre l'honneur de ſes ſujets, & qu'il ſe montroit indigne de ſon rang en cherchant à la corrompre. Elle ajouta que s'il employoit contre elle la violence, la profondeur du fleuve ſeroit en même tems ſon azyle & ſon tombeau. Cette audace vertueuſe ne fit que rendre encore plus profonde la plaie qu'avoient faite dans le cœur d'Igor les traits de l'aimable batelière. Son image la ſuivoit par tout. En vain on voulut lui faire choiſir une épouſe parmi ce que la jeuneſſe de ſes États avoit de plus beau dans les plus hauts rangs Kniga Stepennaïa.

aucune ne put toucher un cœur que déjà l'amour poſſédoit tout entier : & le
945. tuteur d'Igor fut obligé de faire chercher l'objet qui pouvoit rendre le repos à ſon pupille. Ce récit romaneſque paroît avoir été imaginé par un chroniqueur plus curieux que les autres d'égayer la ſéchereſſe de ſa narration.

Igor eut d'Olga un fils nommé Sviatoslaf, qui étoit encore fort jeune lors de la mort de ſon père : Olga prit les rênes du Gouvernement, aidée des conſeils & de la valeur de ce *Svénteld*, dont Igor avoit ſi généreuſement récompenſé le courage au commencement de ſon règne.

Le premier ſoin de la Régente fut de venger la mort de ſon époux ſur les malheureux Drévliens, qui n'étoient coupables que d'une juſte défenſe. Leur nom, dérivé d'un mot qui ſignifie bois, témoigne aſſez qu'ils habitoient un pays couvert de forêts, mais on ignore quelle étoit ſa ſituation, & on ſe livre, pour la retrouver, à des conjectures incertaines. Ils furent long-tems les plus ſauvages des peuples d'origine, vivant à la
Neſtor. manière des bêtes, ne connoiſſant aucune forme de gouvernement, & n'ayant même aucune idée de l'union conjugale. Mais dans le tems dont nous parlons, ils cultivoient la terre, ils avoient des villes, ils avoient un prince nommé Male, qui, croyant trouver une oc-

caſion favorable pour agrandir ſa domination, fit propoſer à la Régente de l'épouſer. Loin d'être diſpoſée à recevoir la main de ce prince, elle n'étoit alors occupée que du projet de lui ôter la vie. 946.

Je ne ſuivrai point ici les chroniques Ruſſes qui prêtent à Olga des ſtratagêmes mal ourdis, encore plus mal-adroitement répétés, & cependant toujours heureux, pour punir & faire périr les Drévliens. Il ſemble que les vieux auteurs des faſtes de la Ruſſie ſoient convenus de s'écarter de leur ſimplicité ordinaire dans l'hiſtoire de cette princeſſe & d'en faire un ſujet de roman. Ce qu'on peut raiſonnablement conclure de leur récit, c'eſt qu'elle aimoit à ſoutenir la force par la ruſe; que, pour venger la mort de ſon époux, elle n'eut horreur d'aucune cruauté; qu'elle s'abreuva lentement du ſang des Drévliens, ravagea tout leur pays, prit ou détruiſit toutes leur villes; qu'après un an de ſiége, elle livra aux flammes Koroſtène leur capitale; que ce jour fut un jour de carnage, & que le prince lui-même périt dans ce maſſacre affreux. On ne fit qu'un petit nombre de priſonniers, & l'on ne permit qu'à la plus baſſe populace de vivre ou de languir ſur les cendres de ſa patrie. Encore impoſa-t-on à ces infortunés un tribut onéreux.

Olga profita de la paix pour visiter
946. les différentes contrés de sa domination.
947. Elle règla les impôts, fit construire des bourgs & des villages, & c'est alors qu'on croit qu'elle fonda Pleskof.

De retour dans sa capitale, où, depuis le baptême d'Oskhold, il restoit toujours quelques Chrétiens, elle entendit parler de leur religion & conçut le desir de l'embrasser. Sans doute pour mieux s'instruire des dogmes de cette croyance & pour recevoir le baptême d'une manière plus auguste, elle fit le voyage de Constantinople. Le trône impérial étoit alors occupé par Constantin Porphyrogenete. Les chroniques Russes ne manquent pas d'observer qu'il ne put se défendre des charmes & de l'esprit d'Olga, & qu'il lui proposa de l'épouser. Elle ne devoit guères alors avoir moins de soixante & dix ans.

Canot de an. Aul. Ryzby II. Mais ce conte est suffisamment réfuté par Constantin lui-même, qui nous apprend que l'Impératrice vivoit encore, & qui fait le détail des honneurs qu'elle
955. rendit à la Princesse de Russie. Ce fut l'Empereur qui tint Olga sur les fonts du baptême & qui lui donna le nom d'Hélène. Il la congédia chargée de riches présens, entre lesquels on remarquoit des vases précieux & ces belles étoffes qui ne se fabriquoient alors que dans l'Orient. Dès le tems de l'administration

d'Oleg, il dut régner quelque luxe à la Cour de Ruſſie. 955.

Le baptême n'avoit pas entièrement réformé dans Olga ce caractère inſidieux & ruſé que lui prêtent les Hiſtoriens. Comblée d'honneurs & de bienfaits à la Cour de Conſtantinople, elle avoit promis à l'Empereur de lui envoyer des pelléteries, de la cire & des troupes. Ce prince lui députa peu après une ambaſſade, & lui fit rappeler ſes promeſſes; mais l'ambaſſadeur fut congédié avec d'aſſez froides plaiſanteries. On peut remarquer ici que, dans le ſiècle dont nous parlons, les Empereurs Grecs eurent toujours des Ruſſes dans leurs armées & principalement ſur leurs flottes. Neſtor.

Olga n'eut pas la ſatisfaction de convertir au chriſtianiſme ſon fils, que les armes ſeules pouvoient occuper; & la manière de penſer de cette princeſſe eut peu d'influence ſur celle de ſes ſujets. Quelques-uns ſeulement reçurent le baptême; mais s'ils ne furent point expoſés à de ſanglantes perſécutions, ils devinrent l'objet des railleries de leurs concitoyens. Les ſociétés religieuſes s'accroiſſent par les tourmens, mais non par le mépris. *Voulez-vous*, répondoit Sviatoslaf aux pieuſes exhortations de ſa mere: *voulez vous que mes amis ſe moquent de moi?*

Suivant la plûpart des chroniques,

Olga fonda des égliſes ; mais ſuivant la
955. plus ancienne de toutes, elle n'avoit
Neſtor. même des prêtres qu'en ſecret. Son zele religieux ne pouvoit être partagé par des hommes qu'entrainoît bien plus puiſſamment l'enthouſiaſme guerrier de ſon fils.

SVIATOSLAF I, IGORÉVITCH.

On ne ſait pas préciſément en quel tems Sviatoslaf tint lui-même les rênes de l'empire ; mais l'opinion la plus vraiſemblable eſt qu'elles lui furent remiſes par ſa mere, lorſqu'elle partit pour Conſtantinople.

Avant de le ſuivre dans les combats, il faut le conſidérer un inſtant dans ſa vie ordinaire : on y reconnoîra les mœurs des anciens Scythes, celles qu'ont encore à préſent quelques Hordes Tatares, celles enfin qu'ont eues dabord tous les peuples. Elles prouvent combien l'homme a peu de beſoins réels.

Neſtor. Nicon. Quoique, pendant les premières années de ſon regne, on ne voie pas qu'il ait eu de guerre à ſoutenir, ſon premier ſoin fut de ramaſſer une armée, moins redoutable par le nombre des ſoldats, que par leur courage féroce. Regardant comme une priſon l'étroite enceinte d'un

palais, il n'avoit d'autre habitation que les camps; & ſes troupes, dans leurs mouvemens auſſi fréquens que rapides, n'étoient ſuivies d'aucune ſorte d'équipages. Le prince n'en vouloit pas pour lui-même. Sans aucun vaſe pour préparer ſes repas, pour faire bouillir ſes viandes, il ſe contentoit de dépecer les chairs qui devoient le nourrir, & les faire griller ſur des charbons. C'étoit à peu près ainſi que vivoient les héros d'Homère. Mais ce que Sviatoslaf n'avoit pas de commun avec eux, c'eſt que ſouvent il ne mangeoit que de la chair de cheval. Par cette manière de vivre, conforme à celle des Kalmouks, il pouvoit, comme eux, porter au loin la guerre ſans embarras & ſans inquiétude pour la ſubſiſtance de ſon armée: le même animal qui portoit le guerrier, ſervoit enſuite à le nourrir. 955.

Ce héros, qui avoit une ſi mauvaiſe table n'étoit pas mieux logé. Il n'avoit point de tente. Expoſé à toutes les injures de l'air, couchant ſur la terre nue, ou tout au plus étendant ſous ſon corps une pièce de feutre le plus groſſier, il dormoit la tête apuyée ſur la ſelle de ſon cheval. On peut croire que perſonne dans l'armée ne jouiſſoit de plus de commodités que le chef.

La première guerre que ce prince entreprit fut contre les Kozares, peuple ſi

célèbre autrefois, que les Orientaux
955. ont imaginé de le faire deſcendre de Kozar, qu'ils donnent pour ſeptième fils à Japhet. Ces traditions fabuleuſes, & qui d'abord ne ſemblent que ridicules, donnent une idée de l'antiquité des nations qu'elles concernent & de la conſidération qu'elles avoient obtenue.

On croit que les Kozares étoient de race Turque. Ils donnèrent leur nom à la mer Caſpienne, qui ſe nomme mer des Kozares dans les auteurs Perſans. On les vit au ſixième ſiècle deſcendre du Mont Caucaſe & s'emparer de tous les bords orientaux du Pont Euxin. Leur alliance fut recherchée par un Empereur de Conſtantinople, & ils donnèrent un aſyle à l'un de ſes ſucceſſeurs. Après avoir mis ſous leur domination les contrées méridionales de la Ruſſie entre le Tanaïs & le Boriſthène, ils ſe rendirent maîtres de la Cherſonnèſe Taurique. Nous avons vu que les peuples de la Kiovie furent quelque tems leurs tributaires; Sviatoslaf ne prit les armes contre eux que pour jouir lui-même du tribut que leur payoient les Viatitches, nation Slavonne qui habitoit
965. les bords de l'Oka & du Volga. Il les
Neſtor. défit en pleine campagne, & prit enſuite leur ville capitale, qui dans leur langue ſe nommoit Sarkel, & que les chroniques Ruſſes appellent Bela-veſſ, la ville blanche.

De Guignes: hiſt. des Huns.

blanche. Il n'eſt plus fait mention depuis des Kozares : mais c'eſt peut-être des débris de cette nation qu'il eſt parlé peu de tems après ſous le nom de Turcs, qui habitoient les mêmes contrées qu'avoient occupées les Kozares. 965.

Cependant les Hongrois tomboient ſur les terres de l'empire Romain, & recevoient des ſecours ſecrets des Bulgares, alliés infidèles de l'empire. Nicéphore Phocas implora contre ceux-ci les armes de Sviatoslaf, & acheta ce ſécours par des ſubſides. Il ne fut pas difficile d'engager dans cette entrepriſe un prince qui ne cherchoit que les combats. Il prit la plûpart des villes que les Bulgares poſſédoient ſur le Danube & réſolut d'établir ſur les bords de ce fleuve dans la ville de Pereiaslavets, aujourd'hui Iamboli, le ſiége de ſon empire. 967. Cedrenus. Zonaras. Nestor.

Mais, pendant qu'il pourſuivoit de nouvelles conquêtes, peu s'en fallut qu'il ne perdît & ſa famille & ſon ancienne capitale. Les Petchénègues vinrent en grand nombre ravager la Ruſſie & firent le ſiége de Kief. La princeſſe Olga & les fils de Sviatoslaf s'y trouvoient renfermés. La ville, étroitement reſſerrée par les troupes ennemies, ne pouvoit recevoir aucun rafraîchiſſement ni donner avis du danger qui la menaçoit. Elle avoit dans ſes murs aſſez de défenſeurs pour ne pas redouter les at- 968.

taques des Petchénègues : mais ſi l'on
968. craignoit peu les armes des ennemis, on n'en prévoyoit pas moins dans la diſette prochaine des vivres & des eaux, une mort aſſurée. Un général, nommé Prititch, tenta de ſecourir la place : mais effrayé du nombre ſupérieur des ennemis, il s'arrêta ſur la rive oppoſée du fleuve.

Les habitans de Kief, réduits aux dernières extrémités, & préférant une mort prompte ſous le fer ennemi, aux longues douleurs de la famine, prennent la réſolution de ſe rendre: alors un jeune homme entre dans le conſeil, & propoſe d'aller lui même avertir Prititch de la néceſſité d'un prompt ſecours. Il ſort de la ville, une bride à la main, ſans être apperçu des ennemis, ſe mêle parmi eux & demande s'il n'ont pas vu paſſer ſon cheval. Comme il parloit très-bien leur langue, il eſt pris pour un des leurs. Il traverſe l'armée ſans obſtacle; chacun le ſuit des yeux avec curioſité, on veut voir s'il trouvera le cheval qu'il a perdu. Arrivé ſur les bords du fleuve, il ſe dépouille de ſes habits & ſe jette à la nage. Les Petchénègues alors connoiſſent qu'ils ſont trompés : ils lancent ſur lui des nuées de flèches, aucune ne peut l'atteindre, & les Ruſſes qui l'apperçoivent, envoient de

l'autre bord des barques pour le recevoir. 968.

Pititch, inſtruit de la néceſſité preſſante de tout haſarder, & craignant qu'une conduite timide n'attirât ſur ſa tête la colère de Sviatoslaf, embarqua ſes troupes dès le point du jour. Les cris des ſoldats, le ſon des trompettes, auquel répondoient les inſtrumens militaires de la ville, portèrent la terreur dans l'ame des Petchénègues. Les barbares faiſant conſiſter tout leur art à braver la mort, n'entretiennent aucune intelligence chez les ennemis & ne ſavent jamais ce qui ſe paſſe parmi eux. Les aſſiégeans crurent que Sviatoslaf lui-même arrivoit avec toute ſon armée. Ils s'éloignèrent à la hâte, la ville fut délivrée & la princeſſe mère ſortit elle-même, avec ſes petits-fils au devant de ſon libérateur.

Le prince des Petchénègues veut avoir une entrevue avec Pititch, qui, dans cet entretien lui perſuade aiſément qu'il n'a fait que précéder ſon maître qui bientôt doit arriver. Les deux guerriers près de ſe ſéparer, ſe font des proteſtations d'eſtime & des préſens mutuels. Le prince donne à Pititch un cheval, un ſabre & des fléches; & celui-ci lui fait accepter une cuiraſſe, un bouclier & une épée.

C'eſt ainſi que les héros d'Homère ne

ſe ſéparent jamais ſans ſe donner des
968. gages de leur eſtime ; c'eſt ainſi qu'à de certaines époques tous les peuples ſe reſſemblent. L'hiſtoire d'une nation, depuis le moment de ſon origine, juſqu'à ſa chûte, ſeroit celle de l'humanité. L'époque de l'hiſtoire Ruſſe que nous parcourons, répond à ces tems héroïques ſi brillans chez les poëtes grecs qui ſavoient tout embellir.

Sviatoſlaf, inſtruit de l'incurſion des Petchénègues, accourt, les défait, les pourſuit & leur accorde la paix.

Mais il n'a pas plutôt rétabli la ſûreté dans ſa patrie, qu'il ſe prépare à retourner ſur les bords du Danube, où il veut établir le ſiége de ſon empire. Là il tiroit des Grecs de l'or, de riches étoffes, des fruits & du vin ; la Hongrie lui fourniſſoit auſſi de l'or & des chevaux & il faiſoit venir de Ruſſie de la cire,
969. de l'hydromel & des pelléteries. Ce n'eſt qu'avec peine que ſa mere, qui ſent approcher ſa fin, peut le retenir auprès d'elle. Elle meurt dans un âge fort avancé & l'égliſe Ruſſe l'a miſe depuis au rang des ſaintes. Sviatoſlaf reprend alors ſes premiers deſſeins & diſtribue ſes États à ſes enfans en ſe réſervant cependant l'autorité ſuprême. Il donne Kief à Iaropolk, le pays des Drévliens à Oleg, & envoie à Novgorod Vladimir, fils naturel qu'il avoit eu d'une des femmes

d'Olga. Cet exemple de partager l'État en différens appanages ne fut que trop suivi par les successeurs de Sviatoslaf & conduisit la Russie vers sa ruine. 969.

Content alors des arrangemens qu'il a pris, pour le gouvernement intérieur de l'État, il part contre les Bulgares. Il faut observer qu'en venant au secours de Kief, il avoit amené toutes ses forces & par conséquent abandonné toutes ses conquêtes, sûr d'y entrer avec facilité. C'est ainsi que les barbares font la guerre, & tous les peuples ont été barbares. 970. 971.

Les Bulgares laissent avancer Sviatoslaf jusques vers les murs de Pereiaslavets, & tombent sur lui avec autant de fureur que de courage. Les Russes enfoncés, coupés, déjà défaits, ne pensent plus à défendre leur vie; animés seulement par le désespoir, ils cherchent à venger leur mort. Ils trouvent de nouvelles forces dans la rage qui les anime; les vainqueurs étonnés plient, se troublent, se dispersent & cédent à Sviatoslaf & la victoire & leur ville. Il reprend possession de la Bulgarie, & y fait plus de ravage que la première fois. Nestor. Script. Byz. hist.

Cependant Nicéphore est assassiné par Jean Cimisces qui lui succéde. On découvre alors que c'est le dernier empereur qui a lui-même appelé les Russes

dans la Bulgarie; mais ils étoient con-
971. venus de ne la pas garder pour eux, & contre leur promeſſe, ils paroiſſent bien déterminés à s'y maintenir. Ils y étoient excités par un patrice, nommé Calocer. C'étoit lui qui avoit traité avec eux au nom de Phocas, & il cherchoit à ſe ſervir de leurs armes pour monter ſur le trône impérial; il ne croyoit pas acheter chèrement leur ſecours en leur abandonnant la Bulgarie.

Les intérêts de ce patrice s'accordoient avec ceux de Sviatoslaf, qui deſiroit voir ſur le trône de Conſtantinople, un homme qu'il y auroit placé lui-même. Ainſi les Ruſſes refuſèrent d'écouter l'envoyé de Cimiſcès, qui leur demandoit de s'en tenir aux termes du traité & d'évacuer la Bulgarie.

L'Empereur Grec ſe prépare à entrer en campagne au retour du printems. Sviatoſlaf veut le prévenir, joint, à ſes propres troupes, des Petchénègues, des Hongrois & les Bulgares qui lui ſont ſoumis, & ſe voit, dit on, à la tête de trois cent mille hommes. Il entre dans la Thrace, brûle & ravage tout ce qu'il rencontre & établit ſon camp devant Andrinople; mais il eſt défait par une ruſe du commandant de cette ville.

Cependant les Ruſſes reſtèrent maîtres de Pereiaſlavets, & Cimiſcès voulant les en chaſſer, marcha lui-même

contre eux l'année ſuivante. La ville eſt priſe d'aſſaut : mais huit mille Ruſſes renverſent les troupes qui s'oppoſent à leur impétuoſité & ſe jettent dans la citadelle royale. Elle paſſoit pour imprenable, mais les aſſiégeans parviennent à y mettre le feu. Nulle reſſource ne reſte plus aux malheureux qui y ſont renfermés ; pluſieurs ſe précipitent du haut du rocher, le plus grand nombre périt dans les flammes & le reſte reçoit des fers. 971.

Le prince Ruſſe ne s'étoit pas renfermé dans Pereiaslavets ; affligé, mais non pas accablé de la perte cette ville, il tint la campagne avec quelques troupes & donna un exemple de férocité en faiſant égorger trois cents Bulgares qui lui étoient ſuſpects.

L'empereur pourſuit ſa victoire & ſe rend maître de pluſieurs villes. Douroſtole, ſur le Danube, étoit la plus conſidérable de celles qui reſtoient encore, & l'on pouvoit prévoir que les Grecs ne tarderoient pas à en faire le ſiége.

En effet, après un combat opiniâtre, où les Ruſſes ſont enfin repouſſés, elle eſt bloquée par terre & par mer. La diſette augmente chaque jour dans la ville ; mais les Ruſſes toujours plus preſſés ne perdent pas courage. Ils font de fréquentes ſorties qui ajoutent encore à leurs pertes, & Sviatoslaf, dans un des ces com-

bats, eut de la peine à éviter la captivité.

971. Son conſeil l'engage à demander la paix; il préfère la mort. Il ordonne une ſortie générale pour le lendemain, & ne conſervant d'eſpérance que dans la victoire, il veut que le retour ſoit interdit & que toutes les portes ſoient fermées, dès que les combattans ſeront hors de la ville. Ce projet s'exécute; mais après la plus opiniâtre réſiſtance, les Ruſſes ſont battus, diſperſés, & Sviatoslaf eſt obligé de demander la paix. Cette victoire parut aux Grecs ſi importante & ſi difficile, qu'ils crurent devoir l'attribuer à un miracle. Ils prétendirent que le martyr Théodore avoit combattu pour eux, monté ſur un cheval blanc.

Si l'on en croit Neſtor, les Ruſſes furent toujours victorieux; mais j'ai cru devoir ici préférer le récit des Grecs, parce qu'il s'accorde mieux avec la fin malheureuſe de Sviatoslaf. S'il eût été vainqueur, ſe ſeroit-il retiré en Ruſſie mal accompagné? Auroit il abandonné la Bulgarie, le prix de tant de ſang? Ce que la chronique Ruſſe rapporte du traité de paix prouve, je crois, que Sviatoslaf a été vaincu. Il fait des imprécations contre lui-même s'il rompt la paix; il ſouhaite que lui & les ſiens périſſent par leurs propres épées, en punition de leur

perfidie. Ce n'eſt pas là le ſtyle altier d'un héros qui impoſe la loi. 972.

Suivant Neſtor, Sviatoslaf vainqueur n'avoit que dix mille hommes. Suivant les hiſtoriens de Byſance, Sviatoslaf vaincu, avoit trois cent mille hommes devant Andrinople & encore trois cent mille hommes dans la bataille près de Douroſtole. On peut croire que les Grecs ont voulu augmenter leur gloire en exagérant les forces de leur ennemi, & que Sviatoslaf, qui avoit emmené peu de troupes de Ruſſie, vit ſon armée s'accroître en chemin par la réunion de tous les barbares que l'eſpoir du butin attira ſous ſes enſeignes. On en peut dire autant des diverſes nations qui ruinèrent l'Empire Romain : chacune d'elles parut fort nombreuſe dans le moment où elle agiſſoit, parce qu'une foule d'autres nations prenoit part à ſon entrepriſe.

Enfin, ou vainqueur ou vaincu, Sviatoslaf, fort mal accompagné, reprit la route de ſes anciens États. En vain un de ſes Boiars lui repréſente le danger de remonter le Boriſthène : il s'embarque. Les Petchénègues, prévenus par les Bulgares de la route qu'il a priſe, l'attendent vers ces écueils qui forment les fameuſes cataractes de ce fleuve. Arrivé non loin de ces écueils, dans la mauvaiſe ſaiſon, il eſt obligé d'y paſſer l'hiver, & il éprouve toutes les horreurs de la famine. Au re-

tour du printems, n'ayant plus de ref-
972. ſources que dans le déſeſpoir, il tente de s'ouvrir un paſſage à travers les ennemis; mais il eſt vaincu & tué; & ſon crâne, orné d'un cercle d'or, ſert de taſſe au prince des Petchénègues.

Svénald, ce même Voevode qui avoit conſeillé à Sviatoslaf de retourner en Ruſſie par terre, put à peine regagner Kief avec un petit nombre d'hommes; il apprit à Iaropolk la mort de ſon père.

Sviatoslaf fut un héros: c'eſt le grand homme des ſiècles d'ignorance & de barbarie, où l'on ne ſavoit encore faire conſiſter la grandeur que dans la gloire des armes, l'effuſion du ſang, la déſolation des peuples, le ravage, la deſtruction, la ruine. Son hiſtoire peut, à quelques circonſtances près, ſuppléer à celle de tous ces héros barbares, devenus célèbres par la ruine de l'empire Romain ou par le malheur de l'humanité. Mêmes mœurs, mêmes vues, même mépris des fatigues, des travaux, de la mort: des barbares qui ſe joignent à d'autres barbares; des traîtres, qui, comme le Patrice Calocer, ſacrifient leur patrie à leurs projets ambitieux & facilitent les ſuccès de ces conquérans ſans art, mais pleins de valeur, qui commandent à des troupes ſans diſcipline, mais ſans crainte & preſque ſans beſoin; des chefs & des guerriers dont la valeur féroce eſt d'autant plus redouta-

ble qu'ils ne riſquent que la vie, & n'ont à perdre aucune de ces ſuperfluités, devenues néceſſaires aux peuples amollis, & plus chères pour eux que la vie même: tel eſt le tableau des conquérans barbares & de leurs ſoldats. C'eſt ainſi qu'un trait d'hiſtoire particulière, bien réfléchi, abrège beaucoup de tems dans l'étude de l'hiſtoire générale: c'eſt ainſi que, d'un ſeul fait nous pouvons tirer toute l'inſtruction que nous fourniroit une multitude de faits à peu près ſemblables: enfin, c'eſt ainſi qu'en généraliſant un petit nombre de traits qui tiennent à l'hiſtoire de l'homme, on apprend plus en quelques heures, qu'on ne pourroit faire par de longues études, en s'appeſantiſſant froidement ſur une foule de détails dont on ne peut tirer aucun réſultat. 972.

IAROPOLK I SVIATOSLAVITCH.

Les fils de Sviatoslaf conſervèrent la ſouveraineté des pays que leur père leur avoit partagée. Iaropolk, prince de Kief, peut-être ambitieux, mais inactif, valeureux ſans courage d'eſprit, livré tout entier à ceux qui vouloient s'emparer de ſa faveur, étoit également incapable de former de lui-même un projet criminel, & capable de commettre le crime quand il y 973. Neſtor. Nicon.

étoit excité. Oleg, prince des Drévliens,
973. n'eſt cité dans l'hiſtoire que pour avoir commis un lâche aſſaſſinat. Aucun crime ne pouvoit alors effrayer l'ame dure du ſouverain de Novgorod, de l'ambitieux Vladimir, qui depuis devint vertueux.

Svénald, le compagnon, le conſeiller de Sviatoslaf, étoit reſté attaché à Iaropolk. Le fils de ce Svénald, dans une partie de chaſſe, courut juſques ſur les terres d'Oleg, qui chaſſoit en même tems. Le prince le rencontre, apprend que ce chaſſeur eſt le fils d'un homme qu'il
879. avoit apparemment quelque ſujet de haïr, ſe jette ſur lui & le maſſacre de ſes propres mains.

Le malheureux père, altéré de vengeance, excite ſans ceſſe l'ambition d'Ia-
975. ropolk & parvient à lui faire prendre les armes contre Oleg. Le prince de Kief entre ſur les terres des Drévliens, les
977. armées des deux frères ſe rencontrent, celle d'Oleg eſt vaincue : lui-même forcé de fuir & traverſant un pont ſur lequel les fuyards ſe précipitent, eſt renverſé dans la rivière & moins noyé qu'étouffé par les hommes & les chevaux qui tombent ſur lui. Les remords déchirent le cœur d'Iaropolk, il redemande Oleg, il ſe précipite en pleurant ſur les reſtes inſenſibles de ce frère qu'il aime parce qu'il n'eſt plus. Il s'accuſe, il accuſe Svénald.

Mais déjà il s'étoit emparé de l'héritage de celui dont il pleuroit la mort. Vladimir effrayé ſe retire chez les Varaigues. Iaropolk s'empare des États que ſon frère abandonne & en met en poſſeſſion ſes Voevodes. 977.

Vladimir fugitif, ſans États, ſans armée, ne renonçoit point au deſſein de recouvrer & d'agrandir ſa puiſſance. Il implore, il obtient les ſecours des Varaigues, & rentre dans Novgorod avec auſſi peu d'obſtacles que s'il n'en fût ſorti que pour une partie de chaſſe. Les Voevodes d'Iaropolk ne lui oppoſèrent aucune réſiſtance. En les renvoyant à ſon frère, il les chargea de lui dire qu'il iroit bientôt le voir à la tête d'une puiſſante armée. 980.

Iaropolk avoit demandé en mariage la fille de Rogvolod, prince de Poltesk ou de Polotsk. Cette ville, ſituée ſur la Dvina, donna depuis ſon nom à un Palatinat de Pologne, & vient de rentrer ſous la domination de la Ruſſie. C'eſt une de celles que Rurik donna aux chefs de ſon armée. Si Rogvolod deſcendoit de celui à qui Rurik donna Poltesk, il en réſulteroit que ce prince avoit diſtribué des villes à ſes capitaines en toute ſouveraineté. Mais la chronique ſemble faire entendre que Rogvolod prit poſſeſſion de Polotsk par droit de conquête. Voici ſes expreſſions: *Il vint d'au delà de la mer,*

& eut Poltesk pour sa domination.

980. Nestor. Quoi qu'il en soit, Vladimir demanda en même tems la même princesse. Le père, craignant de gêner le choix de sa fille, la consulta. *Je ne veux point*, dit-elle, *déchausser le fils d'une esclave; je choisis Iaropolk* L'usage obligeoit alors les jeunes mariées à déchausser leurs époux le premier jour de leurs noces. Il faut savoir que le prince de Novgorod étoit fils de Maloucha, femme de charge d'Olga.

Le vindicatif Vladimir apprend cette réponse outrageante. Il marche contre le prince de Polotsk, le défait, le tue de sa main, lui & ses deux fils, & force la jeune princesse à recevoir cette main fumante encore du sang de son père.

Ensuite il s'avance vers Kief. Rien n'étoit préparé pour s'opposer à ses attaques. Un scélérat, nommé Bloud, Voevode d'Iaropolk, comblé de ses bienfaits, mais déjà vendu à Vladimir, endormoit son prince dans une profonde sécurité. Cependant la ville forte par elle-même & par le courage de ses habitans, fait une longue résistance. Alors le traître Bloud parvient à rendre suspect à son maître les citoyens de Kief, & lui persuade de prendre la fuite, s'il ne veut pas être livré bientôt à son frère. Les habitans, abandonnés de leur prince, sont obligés de recevoir son rival.

Iaropolk, toujours poursuivi par son

frère, assiégé, bloqué dans sa nouvelle retraite, livré à toutes les horreurs de la famine, s'abandonne encore aux conseils du misérable qui a toute sa confiance & qui le trahit. Il pouvoit trouver un asyle chez les Petchénègues; il se détermine à se remettre entre les mains de Vladimir. Celui-ci goûte d'avance le sang de sa victime : des Varaigues massacrent Iaropolk qui se précipitoit dans les bras de son barbare frère. 980.

Sans doute le sang d'Oleg crioit vengeance contre le prince de Kief: mais Vladimir devoit-il punir le crime d'une ame foible par un crime atroce & réfléchi, & étoit-ce par un fratricide que le fratricide devoit être vengé?

VLADIMIR I SVIATOSLAVITCH,

surnommé le Grand.

Iaropolk avoit une femme grecque d'une grande beauté; elle avoit été religieuse. Sviatoslaf qui l'avoit fait prisonnière, l'avoit donnée à l'aîné de ses fils. Elle étoit enceinte quand Iaropolk fut massacré, & elle fut obligée de partager la couche du meurtrier de son époux. Vladimir reconnut dès lors l'enfant qui étoit dans son sein: ce fut Sviatopolk,

digne du meurtrier qui lui donna le jour,
980. & de l'assassin qui l'adopta.

C'étoit à Bloud, l'infâme & faux ami
Tatischef. d'Iaropolk, que Vladimir avoit l'obligation de ses criminels succès. Aussi pendant trois jours, ce prince lui rendit les plus grands honneurs, & accumula sur sa tête les premières dignités. Mais après ce terme, *j'ai rempli*, dit-il, *ma promesse, je t'ai traité comme mon ami, tes honneurs sont montés au delà de tes desirs: aujourd'hui, comme juge, je proscris le traître & l'assassin de son prince.* En finissant ces paroles, il lui donna la mort.

Nestor. Les Varaigues avoient replacé Vladimir sur le trône de Novgorod, & l'avoient suivi contre son frère. Ils se crurent en droit d'exiger qu'il leur fît payer un tribut par les habitans de Kief. Vladimir, trop foible alors pour les offenser par un refus, les amusa par des promesses, demanda des délais qui lui furent accordés & pendant lesquels il se mit en état de ne les craindre plus. Alors ils se bornèrent à demander la permission d'aller chercher fortune dans la Grèce. Il leur accorda cette grace avec joie, retint à son service les plus courageux, & fit prévenir l'Empereur du départ des autres; il le pria de les faire arrêter & de les disperser dans différentes parties de ses États, afin qu'ils ne fussent redoutables ni à la Russie ni à l'Empire. Malheur à ceux qui, par

les ſervices qu'ils rendent à l'homme puiſſant, lui font ſentir qu'ils peuvent être à craindre ! 980.

Nous ne nous arrêterons point à toutes les expéditions guerrières de Vladimir. Qu'importent à préſent ces exploits? Des peuples remis ſous la domination de la Ruſſie, à laquelle ils s'étoient ſouſtraits pendant les malheurs de Sviatoſlaf & les diſſentions de ſes fils : d'autres nations rendues tributaires : des conquêtes faites ſur Métchiſlaf, Roi de Pologne, conquêtes que la Ruſſie conſervoit encore vers la fin du douzième ſiècle : des victoires remportées ſur les Iatvigues, peuple valeureux, qui habitoit alors vers le Bog, & qui maintenant, comme tant d'autres nations, eſt effacé de deſſus la terre : & du côté de l'orient, les grands Bulgares qui habitoient où ſe trouve aujourd'hui le gouvernement de Kazan, vaincus, & forcés de prêter ſerment de fidélité : Que reſte-t il de ces hauts faits d'armes? Ce qui reſtera des guerres dont nous ſommes témoins; le vide des générations qu'elles anéantiſſent. 981. 983.

Diſons ſeulement que Vladimir voulut rendre grace aux dieux de ſes ſuccès, en en leur offrant en ſacrifice des priſonniers de guerre. Ses courtiſans, plus cruels encore dans leur aveugle piété, lui perſuadèrent qu'une victime choiſie dans la nation même, pouvoit ſeule acquitter

dignement sa reconnoissance envers le
985. ciel. Le choix tomba sur un jeune Varaigue, fils d'un chrétien & chrétien lui-même. Le malheureux père refuse la victime : le peuple furieux, qui croit que le prince & la religion sont également insultés, se jette sur la maison de cet infortuné, enfonce les portes, & massacre à la fois le père & le fils qui se tenoient embrassés.

C'est ainsi que Vladimir croyoit honorer les dieux. La pieuse Olga n'avoit pu faire embrasser le christianisme à son fils : on croit qu'elle prit soin d'élever l'enfance de son petit-fils Vladimir ; & ce même Vladimir fut long-tems de tous les princes Russes, le plus zèlé pour l'idolâtrie. Il augmenta le nombre des idoles de Kief, il chargea son oncle Dobryna, frère de sa mère, d'élever à Novgorod une superbe statue au dieu Péroun, ses offrandes enrichissoient les temples & les prêtres de ses dieux, & son zèle excitoit celui de la nation. Mais déjà la grandeur des souverains de la Russie étoit assez éclatante pour frapper les yeux des princes voisins. Chacun d'eux recherchoit la bienveillance de Vladimir & redoutoit ses armes : chacun espéroit se l'attacher plus fortement par les nœuds d'une même religion. Aussi
986. reçut-il presque en même-tems des députés du pape, ou plutôt de quelque prince catholique, qui vouloit l'attirer à l'église

romaine; des peuples de la grande Bulgarie qui l'exhortoient à embraſſer le ma- 986.
hométiſme, & même, dit-on, des Juifs établis parmi les Kozares, qui lui vinrent expoſer la loi de Moïſe. Mais aucun de ces députés n'eut de ſuccès. Une miſſion plus heureuſe fut celle d'un Grec, que les chroniques nomment philoſophe & qui peut être ne l'étoit pas. S'il ne fit pas embraſſer à Vladimir la religion grecque, il parvint du moins à la lui faire aimer, & retourna dans ſon pays chargé de préſens.

Les diſcours du Grec avoient fait ſur le prince une vive impreſſion. Voulant ſe faire inſtruire des différentes croyances dont il venoit d'entendre parler, il envoya dix hommes renommés par leur ſageſſe, pour obſerver, dans les pays mêmes, les principes & les rites de ces différentes religions.

Ils ſe rendirent d'abord chez les Bulgares, à l'orient de la Ruſſie, & ne furent que foiblement frappés du culte des Mahométans: de là, ils paſſèrent en Allemagne, conſidérèrent froidement les cérémonies de quelques pauvres égliſes latines, & ne purent s'intéreſſer à une ſecte qui offroit dans le ſervice divin ſi peu de magnificence. Mais quand les ſages barbares furent arrivés à Conſtantinople, quand ils eurent vu l'appareil impoſant du culte religieux dans la ſuperbe baſilique de Sainte-Sophie, ils ſe ſentirent tou-

chés de la grace, & reconnurent que le
986. peuple dont la religion étaloit tant de pompe, devoit avoir ſeul la véritable croyance.

L'imagination encore échauffée du riche ſpectacle dont ils venoient d'être témoins, ils retournent au près de Vladimir, ne parlent qu'avec mépris de la ſimplicité du rite latin, & rendent compte avec enthouſiaſme de ce qu'ils ont vu dans la ville impériale. Ils ſe ſont crus, diſent-ils, tranſportés dans le ciel, & ils demandent permiſſion de retourner à Conſtantinople recevoir le baptême.

Ce récit fait impreſſion ſur Vladimir. Les Boiars de ſon conſeil, qui liſent aiſément dans ſa penſée, s'écrient que la religion grecque eſt ſans doute la véritable, puiſque les ſages députés en font l'éloge, & que ſi elle n'étoit pas bonne, une princeſſe auſſi prudente qu'Olga ne l'auroit pas embraſſée (*).

Ces raiſons déterminent Vladimir,

(*) Ce récit, conforme aux chroniques, n'en eſt pas moins douteux. Dans un Manuſcrit Grec de la bibliotheque Colbertine, publié par *Bandurius*, les mêmes faits ſont rapportés au regne de Baſile le Macédonien. Ainſi il s'agiroit de la converſion d'Oskhold & Dir, en qui finit la première dynaſtie des Souverains de Kief. Nous avons vu que cette converſion eut peu d'influence ſur la Ruſſie, qui ne devint en effet chrétienne qu'après le baptême de Vladimir.

mais il n'avoit pas auprès de lui de prêtres Grecs. En demander à l'Empereur, c'étoit une sorte d'hommage dont l'idée seule révoltoit sa fierté. Il conçoit un projet digne de son tems, de son pays,, ou peut-être seulement de lui-même : c'est de porter la guerre dans la Grèce & d'extorquer à main armée des instructions, des prêtres & le baptême. 986. Stcherbatof.

A peine a-t-il formé ce dessein, qu'il en prépare l'exécution, rassemble une armée redoutable, choisie parmi toutes les nations qui composent son empire, & se rend dans la Chersonnèse, sous les murs de Théodosie, qu'on appelle à présent Kafa. Si l'on en croit une chronique, il adresse à Dieu cette prière : „ O Dieu, „ fais-moi la grace de prendre cette ville „ afin que j'en puisse emmener des chré„ tiens & des prêtres qui m'instruisent, „ moi & mes peuples, & portent la vraie „ religion dans mes États ". Il fait le siége de la ville, détruit des ennemis, perd un grand nombre de ses soldats, & des milliers d'hommes périssent, parce qu'un barbare ne veut pas se faire baptiser comme un homme ordinaire. 988. Kniga-Stepennaia.

Cependant, depuis six mois que la ville étoit assiégée, Vladimir n'avoit fait aucun progrès : il étoit même menacé d'être obligé de lever le siége & peut-être n'eût-il jamais été chrétien. Mais un citoyen perfide, quelques-uns disent que c'étoit Nestor.

un prêtre, lie un billet autour d'une flé-
988. che & la lance du haut des remparts. Les Ruſſes apprennent par cet écrit, que, derrière leur camp, eſt une fontaine; qui, par des tuyaux ſouterrains, fournit ſeule de l'eau douce aux aſſiégés. Vladimir fait chercher cette ſource, on la trouve, on rompt les canaux & la ville livrée au ſupplice de la ſoif, eſt obligée de ſe rendre. Maître de Théodoſie, il le fut en même tems de toute la Cherſonnèſe.

Par ſa victoire, il ne tenoit qu'à lui de recevoir le baptême de la manière qu'il avoit deſirée. Mais ce ſacrement dont il ne pouvoit connoître encore le prix ineſtimable, n'étoit pas le ſeul objet de ſon ambition, il aſpiroit à ſe voir uni par les liens du ſang aux Céſars de Byſance. Perſuadé qu'il excite trop de crainte pour eſſuyer un refus, il envoye demander aux empereurs Baſile & Conſtantin leur ſœur en mariage, & les menace, s'ils oſent mépriſer ſa propoſition, de traiter leur capitale comme il a fait Théodoſie. On héſite, on délibère, on haſarde des conditions, on demande du moins que le Prince Ruſſe commence par ſe faire chrétien: enfin, trop foibles pour conteſter plus longtems, les empereurs Grecs lui envoient la princeſſe Anne, leur ſœur, qui étoit très-peu flattée de ſa conquête.

Alors Vladimir ſe fait inſtruire, reçoit le baptême & le nom de Baſile, épou-

ſe la princeſſe, rend à ſes beaux frères les conquêtes qu'il vient de faire ſur eux, & ne remporte d'autre prix de ſa victoire que des archimandrites & des popes, des vaſes ſacrés & des livres d'égliſe, des images & des reliques. 988.

De retour à Kief, il ne s'occupe plus que du ſoin de renverſer les idoles qui n'aguères faiſoient l'objet de ſon adoration. Comme Péroun étoit, pour les Ruſſes idolâtres, le plus grand des dieux, ce fut auſſi celui que Vladimir, après ſa converſion, voulut traiter avec le plus d'ignominie. Il le fit lier à la queue d'un cheval, traîner juſqu'au Boriſthène, & pendant le chemin, douze ſoldats vigoureux, armés de gros bâtons, frappoient ſur la bûche diviniſée, qui fut enſuite jetée dans le fleuve. Ce trait peint le caractère de Vladimir, également inſenſé quand il adoroit un morceau de bois mal dégroſſi, & quand il vouloit punir cette maſſe inſenſible des adorations que lui-même lui avoit prodiguées.

Péroun, battu & noyé à Kief, ſans faire le moindre miracle, ne fut pas auſſi patient à Novgorod. Lorſqu'on eut précipité l'idole par deſſus un pont dans le Volkhof, elle revint ſur l'eau, & jetant un bâton ſur le pont, elle s'écria d'une voix terrible : " Citoyens, voilà ce que je vous „ laiſſe en mémoire de moi ". Cette fable eſt conſervé dans les chroniques de Nov- Tatiſtchef.

gorod, &, en conſéquence de cette folle
988. tradition, les jeunes gens de la ville, le jour même où l'on avoit autrefois célébré la fête de ce dieu, ſe livroient à une ſombre triſteſſe qui tenoit de la fureur, couroient de côté & d'autre comme des forcenés & ſe frappoient mutuellement à coups de bâton. Cet uſage étoit trop inſenſé pour ne pas durer long-tems; mais il eſt enfin aboli.

Les barbares ont trop peu d'idées intellectuelles pour tenir fortement à une religion. Auſſi les Ruſſes abandonnèrent-ils aiſément le culte de leurs idoles: car, quoique Vladimir eût fait déclarer que ceux qui perſévéreroient dans l'idolâtrie ſeroient regardés comme ennemis de Jéſus-Chriſt & du prince, on ne voit pas que la Ruſſie ait eſſuyé de perſécution, & cependant elle ſe trouva bientôt chrétienne: tant l'exemple du prince avoit de force. Il fit publier un jour dans Kief un ordre à tous les habitans de ſe rendre le lendemain matin ſur les bords du fleuve pour recevoir le baptême: ils obéirent avec joie. „Si cela n'étoit pas bien, di-
Neſtor. „ſoient-ils, le prince & les Boiars ne l'au-„roient pas fait".

Vladimir, dans la ſuite de ſon règne, eut toujours de fréquentes guerres à ſoutenir; mais ſur-tout contre les Petchénègues. Dans une des incurſions de ce peuple, les deux armées étoient près de com-

bat-

battre & n'étoient ſéparées que par les eaux de la Soula, qui ſe jette dans le Dnè- 993.
pre au midi de la petite Ruſſie. Le prince ennemi s'avance & propoſe à Vladimir d'épargner le ſang & de vider la quérelle par un combat ſingulier entre deux champions. Le peuple dont le ſoldat ſeroit vaincu, devoit s'abſtenir pendant trois ans de prendre les armes contre l'autre nation.

Le prince Ruſſe accepta la propoſition fort légèrement; car il n'avoit aucun ſoldat aſſez vigoureux pour s'oppoſer au champion des Petchénègues. Quand le jour indiqué pour le combat fut arrivé, il ſe vit obligé de ſolliciter un nouveau délai. Il l'obtint, mais ſans prévoir quel avantage il en pourroit tirer; l'inquiétude le dévoroit, & à peine oſoit-il concevoir quelque foible eſpérance. Telle étoit la cruelle agitation de ſon eſprit, lorſqu'un vieillard qui ſe trouvoit dans l'armée, avec quatre de ſes fils, vint lui déclarer qu'il lui reſtoit encore chez lui un cinquième fils, doué d'une force prodigieuſe. On ſe hâta d'aller chercher ce jeune homme. Amené devant le prince, il demande à faire un eſſai public de ſa force. On irrite avec des fers rouges un taureau vigoureux: le jeune homme arrête dans ſa courſe l'animal en fureur, l'abat, en déchire la peau & les chairs. Cette épreuve donne au prince la plus

juſte eſpérance. Le moment du combat
993. eſt arrivé : les champions s'avancent entre les deux camps & le Petchénègue ne peut retenir un ſouris dédaigneux, en voyant la foibleſſe apparente de ſon adverſaire qui n'a point encore de barbe. Mais auſſi tôt, attaqué avec autant d'impétuoſité que de vigueur, ſaiſi, preſſé comme dans un étau entre les bras du jeune Ruſſe, il eſt étendu expirant ſur la pouſſière. Ce fait, qui a l'air fabuleux, ſemble être confirmé par le témoignage des écrivains Polonois : mais ceux-ci peuvent l'avoir puiſé dans la chronique de Neſtor qui n'étoit point inconnue aux anciens hiſtoriens de cette nation. Peut-être y eut-il ſeulement un combat ſingulier dont les deux princes ennemis étoient convenus, & dont les circonſtances furent depuis chargées de merveilleux.

Quoi qu'il en ſoit, les Petchénègues, voyant leur tenant abattu, furent ſaiſis de terreur & prirent la fuite. Les Ruſſes profitèrent de ce déſordre, les pourſuivirent & en firent un grand carnage. Cependant la quérelle ayant été décidée par le combat, chacune des deux armées auroit dû ſe retirer paiſiblement. Mais connoiſſoit-on alors quelque juſtice dans les combats ? Exiſtoit-il un droit de la guerre ? en exiſte-t-il même à préſent ?

Le champion victorieux, qui n'étoit qu'un ſimple corroyeur, fut mis, ainſi

que ſon père, au nombre des grands, & donna ſon nom à la ville que le prince fit bâtir ſur le champ même du combat. Elle ſe nomme Pereïaſlavle. 993.

On ſeroit tenté de croire que les Petchénègues, avec leſquels on avoit ſi mal obſervé le traité, ne craindroient pas de l'enfreindre à leur tour. Cependant ils ne reprirent les armes qu'après trois ans; alors ils firent le ſiége d'une ville que Vladimir voulut ſecourir; mais vaincu & bleſſé, il ne ſauva ſa vie qu'en ſe cachant ſous un pont. 996.

Ce prince que le bonheur avoit preſque toujours accompagné, & qui fut rarement abandonné de la victoire, vit ſes derniers jours empoiſonnés par des chagrins domeſtiques. La mort d'un fils, celle d'un épouſe, étoient des tributs douloureux qu'il payoit à la nature: mais une tribulation plus amère l'attendoit encore. Iaroſlaf ſon fils, à qui dans le partage qu'il avoit fait de ſes États, il avoit donné Novgorod, refuſa de payer le tribut qu'il lui devoit en qualité de vaſſal, & implora contre ſon père le ſecours des Varaigues. Le vieux Vladimir, forcé de marcher contre un fils rébelle, mourut en chemin de douleur, après avoir règné quarante-cinq ans. Si l'on ſe rappelle qu'il trempa ſes mains dans le ſang de ſon frère Iaropolk, on trouvera ſa fin digne de lui. 1015.

Cependant ce prince criminel eut de

grandes qualités: ſi ſon courage ne put
1015. contenir des voiſins inquiets, il rendit le plus ſouvent leurs incurſions inutiles. Sa libéralité repandoit les bienfaits dans le ſein de ſes ſujets pauvres. Ceux qui pouvoient ſe rendre au palais du prince, y recevoient ce qui leur étoit néceſſaire & prenoient des repas abondans ſous des tentes dreſſées pour eux: des voitures étoient établies pour porter aux malades des ſecours dans leurs maiſons. Il fit defficher des déſerts par des colonies qu'il y établit; il éleva des villes dont l'une, à laquelle il donna ſon nom, eſt tombée depuis long-tems, avec toute la Volynie, ſous la domination de la Pologne.

En rendant ſa patrie plus floriſſante, il crut auſſi la devoir embellir, & appela de la Grèce des architectes & des ouvriers néceſſaires à la conſtruction des bâtimens. Alors on vit s'élever des édifices plus impoſans, plus commodes & plus ſolides, des égliſes, des palais. La jeune nobleſſe fut élevée dans des maiſons que le prince venoit de fonder & où ſes bienfaits avoient attiré des maîtres habiles de la Grèce. Les peres & les mères ne voyoient qu'avec horreur les coups portés à l'ignorance & les honneurs rendus à des ſciences étrangères. On étoit obligé de leur enlever leurs enfans avec violence pour les placer dans les nouveaux établiſſemens. Peut-être l'ancienne ignorance valoit-elle

mieux en effet que les futilités métaphyſiques dont les Grecs faiſoient alors toute leur étude, & qu'ils apportèrent en Ruſſie. Les ténèbres qui la couvroient n'étoient guères moins épaiſſes dans le reſte de l'Europe. Mais ſi Vladimir ne put allumer nulle part le flambeau dont il vouloit éclairer ſes ſujets, on doit le louer du moins d'avoir deſiré de les inſtruire. Il reſta barbare, parce qu'il vécut dans un ſiècle de barbarie : mais s'il eût vécu dans le dix-ſeptième ſiècle, c'auroit été lui, peut-être, qui eût policé la Ruſſie. On ne peut jamais s'élever beaucoup au deſſus de ſes contemporains. Voltaire, au onzième ſiècle, n'eût été que le plus ingénieux des Troubadours : Newton eût calculé les influences des planètes ſur les évènemens politiques & ſur le caractère & la vie des princes : Pierre I n'eût peut-être égalé Vladimir que par ſa férocité. 1015.

Vladimir, avant ſa converſion, avoit cinq épouſes & un nombre prodigieux de concubines. Mais, après ſon baptême, il ne garda que la princeſſe Anne, ſœur des Empereurs Baſile & Conſtantin. A ſa mort il lui reſtoit encore dix enfans mâles & ſept d'entr'eux avoient des apanages conſidérables.

Son exemple fut ſuivi, non-ſeulement par ſes ſucceſſeurs à la principale ſouveraineté de Ruſſie, mais encore par les

princes apanagés eux-mêmes, qui mor-
1016. celèrent leurs dominations pour donner des apanages à leurs enfans. Ainſi, par ſucceſſion de tems, la Ruſſie fut partagée en une foule de petites ſouverainetés, dont un grand nombre n'étoient que des villages; & l'on y vit naître un gouvernement féodal, dont les chefs n'étoient pas de ſimples ſeigneurs, comme dans les autres parties de l'Europe, mais des princes du ſang de Rurik. Nous verrons dans la ſuite combien ces ſubdiviſions affoiblirent l'État, qui ſembla devoir être anéanti; quand au troiſième ſiècle, il fut attaqué & ſubjugué par les Tatars.

Ce prince, qui autrefois n'avoit pas eu horreur de répandre le ſang d'un frère, ſe fit, après ſa converſion, un ſcrupule de punir même les criminels. Bientôt ſes États furent infeſtés de brigands. Les évêques lui repréſentèrent enfin que ſon devoir étoit auſſi bien de punir le crime que de récompenſer la vertu. Alors il fit ceſſer, par des actes d'une juſtice ſévère, les déſordres qui croiſſoient chaque jour. La mort des grands criminels eſt peut-être néceſſaire pour effrayer leurs ſemblables: mais il ſeroit à ſouhaiter que les ſouverains & les juges euſſent ſans ceſſe préſentes à l'eſprit ces paroles, que l'hiſtoire attribue à Vladimir: „ Qui ſuis-je, pour
Kniga Stepen-ia. „ condamner des hommes à la mort"!

La grande piété de Vladimir, dans un

ſiècle de ténèbres, pouvoit ouvrir une vaſte carrière aux uſurpations du clergé. 1015.
On en ſut bien profiter, ſi du moins il faut regarder comme authentique un règlement ſur la juriſdiction du clergé, qui eſt conſervé ſous le nom de ce prince. Si cette pièce eſt ſuppoſée, elle eſt au moins fort ancienne, & fut compoſée dans un tems où l'on trouvoit encore chez les Ruſſes des reſtes d'idolâtrie. Drevniaïa. Vivliophica.

Le prince ordonne de payer la dixme du revenu de l'État, du bénéfice que procure chaque ſemaine le commerce, & il défend à ſes enfans & à ſes deſcendans juſqu'à la dernière génération, de s'immiſcer dans le jugement des affaires eccléſiaſtiques, qui n'appartient, dit-il, ni aux princes temporels ni aux Boïars & qui doit être réſervé aux Métropolites & aux Evêques.

Les prières, les fiançailles, les mariages, les diſſentions entre les époux, les divorces, le délai à faire baptiſer les enfans; les mariages ou fiançailles entre parens ou compères; les amours des gens conſacrés à Dieu, le rapt, le viol, l'adultère, la polygamie, les infractions aux jeûnes ordonnés & aux grands carêmes; le jeûne obſervé le Samedi à la manière de l'égliſe latine, ce qui eſt criminel dans l'égliſe grecque; les profanations des égliſes, les divinations, les ſortilèges, les maléfices, les poiſons; les héréſies & l'in-

ſulte faite à quelqu'un en le traitant d'hé-
1015. rétique ou de ſorcier ; le crime des enfans qui frappent leur père & leur mère & des brus qui ont battu les mères de leurs époux ; le vol des égliſes, les actions indécentes qui s'y commettent, & le mépris témoigné pour les temples en y conduiſant des troupeaux ſans une grande néceſſité ; les prières adreſſées au ſoleil, à la lune, aux étoiles, aux nuages, aux vents, aux forêts, aux rivières, aux montagnes, aux rochers, aux animaux, le judaïſme, l'apoſtaſie, la bâtardiſe, le crime des filles qui détruiſent leur fruit : les conteſtations qui avoient rapport aux poids ou aux meſures ; toutes ces cauſes & beaucoup d'autres encore ſont attribuées aux juges eccléſiaſtiques par le règlement de Vladimir.

La juriſdiction de l'égliſe s'étendoit encore par le nombre prodigieux de ceux qui jouiſſoient du privilége de cléricature. Les évêques, les archimandrites, les doyens des moines, les abbeſſes, les popes & leurs femmes, les diacres & les diaconeſſes, les moines & les religieuſes, les ſonneurs & autres valets d'égliſe, ceux qui en gardoient les portes, ceux qui brûloient l'encens, les vieilles, & les veuves, les pauvres, & les malades, les médecins & une foule d'autres gens, appartenoient à l'égliſe & ne pouvoient être jugés que par elle.

Le même règlement ajoute que, du revenu des jugemens dans les affaires civiles, il en devoit appartenir neuf parts au souverain & la dixième à l'église; & afin qu'elle ne fût pas fraudée de cette dîme, il étoit défendu de juger les causes civiles sans l'intervention des juges du Métropolite. Cette loi prouve que les souverains ne faisoient pas rendre gratuitement la justice à leurs sujets. 1015.

Au reste, cette pièce est en vain citée comme authentique dans la chronique signée par Nicon; je la maintiens supposée. On y fait dire au prince qu'il a reçu le Métropolite de Kief, des mains du Patriarche Photius. Mais Photius fut élevé au patriarchat en 857 par l'Empereur Michel, ainsi, il étoit mort cent ans devant le baptême de Vladimir. Le faussaire a été induit à cette erreur par l'ancienne chronique de Nestor. Cette pièce prouve que les ecclésiastiques Russes ont su forger aussi des titres favorables à leur ambition.

L'église Russe compte Vladimir au nombre des Saints, & l'histoire le distingue, par le surnom de grand, des autres princes qui ont porté le même nom.

Après la mort de Vladimir, sa puissance fut encore utile aux Grecs. Des secours qu'il avoit envoyés à Basile, contribuèrent beaucoup à lui soumettre les Kozares. Tout leur pays fut conquis. Ce fut 1016. Cedren.

encore avec l'aide des Ruſſes que cet Em-
1016. pereur vainquit les Bulgares: &, pour marquer à ces auxiliaires ſa reconnoiſſance, il leur abandonna le tiers des priſonniers.

SVIATOPOLK I. VLADIMIROVITCH.

Neſtor. Lorſque Vladimir s'étoit mis en marche contre Iaroſlaf, il avoit avec lui Boris, celui de de ſes fils qu'il chériſſoit le plus, à qui, dans la diſtribution de ſes États, il avoit donné la principauté de Roſtof, & qu'il avoit déſigné pour ſon ſucceſſeur au principal trône de la Ruſſie. Ayant appris en chemin que les Petchénègues faiſoient une nouvelle incurſion dans ſes États, il avoit envoyé contre eux ce fils chéri, eſtimant autant ſa valeur, qu'il aimoit ſon caractère.

Les Petchénègues inſtruits de la marche de Boris, qui s'avançoit contre eux avec une armée de cinquante mille hommes, s'étoient retirés, & il ne trouva point d'ennemis à combattre. Il apprit la mort de ſon père dans le tems même qu'il revenoit le joindre. Ses troupes lui offrirent, avec les plus vives inſtances, de le placer ſur le trône de Kief. Sviatopolk, haï des habitans, dont ſon frère étoit adoré, n'eût pu ſans doute réſiſter à une armée

ſi nombreuſe : mais Boris rejeta cette propoſition. Il ſe repréſentoit vivement les maux qu'entraînent après elles les diſcordes civiles, & s'il n'avoit pas d'amour pour l'aîné de ſes frères, il ſe faiſoit du moins un devoir de le reſpecter, & refuſoit de voir en lui l'uſurpateur de ſon propre héritage. 1015.

Les ſoldats, conſternés de ſon refus, craignirent de ſe rendre ſuſpects à Sviatopolk s'ils reſtoient plus long-tems auprès de Boris, dont ils n'eſpéroient plus vaincre la réſiſtance : ils ſe diſperſèrent & le laiſſèrent accompagné de quelques domeſtiques.

Ce n'étoit pas ſeulement à ſes propres troupes que ce prince étoit cher. Les chefs de l'armée de Vladimir ne deſiroient pas moins que la couronne paſſât ſur ſa tête : &, pour lui donner le tems de mettre à profit les conjonctures, ils tâchèrent de tenir ſecrette la mort du ſouverain. Mais, malgré tous leurs ſoins, ils ne purent empêcher que la nouvelle n'en parvînt juſqu'aux oreilles de Sviatopolk. Il étoit alors à Kief où des affaires l'avoient appelé, il y fit apporter le corps de ſon père, & s'empara du gouvernement.

Ce prince n'avoit jamais été aimé de Vladimir, ſoit parce qu'il étoit vraiſemblablement fils d'Iaropolk, ſoit parceque ſon caractère atroce avoit percé dès ſa première jeuneſſe.

Boris, seul & abandonné, paroissoit
1015. encore trop redoutable, puisqu'il possédoit le cœur des peuples. Sviatopolk, se trouvant dans une petite ville, où quelques habitans lui avoient témoigné le plus vif attachement, leur déclara qu'ils avoient un moyen sûr de lui marquer leur zèle & leur amour, en le défaisant de Boris.

Un souverain qui commande le crime est bientôt obéi. Quatre assassins, sans doute bien accompagnés, partent impatiens de servir la fureur de Sviatopolk. pénétrent dans la tente de Boris. Un domestique fidèle, Hongrois de naissance, étoit auprès de lui. Sur cette scène d'horreurs, sa vertu mérite d'être admirée. A peine apperçoit-il le dessein des farouches émissaires du prince de Kief, qu'il se jette sur son maître, & le couvre tout entier de son corps. Mais à quoi servit cet acte de vertu? les meurtiers le massacrent, & pour enlever la chaîne d'or qu'il portoit au col, & de laquelle pendoit une médaille, gage de l'estime de son maître, ils lui coupent la tête. Ils font périr tous les domestiques du prince, & le percent lui-même de coups.

Le corps de Boris est mis sur un char: on va l'offrir tout sanglant à son barbare frère. Mais bientôt le jeune prince donna quelques signes de vie. La rage la plus féroce a des bornes qu'elle ne sauroit fran-

chir. Celle des assassins étoit épuisée, ils n'eurent pas le courage de frapper de nou- 1015.
veaux coups. Mais tandis que ces criminels mercénaires éprouvent l'heureux sentiment de la pitié, rien ne peut amollir le cœur de Sviatopolk. Il apprend que son frère respire encore : indigne de la foiblesse des assassins auxquels il s'étoit confié, il envoye un Varaigue lui plonger son épée dans le cœur.

Cette victime ne suffisoit pas au noir Sviatopolk ; il vouloit élever son trône sur les ossemens de tous ses frères. Gleb étoit à Mourom, ville comprise aujourd'hui dans la province de Volodimer, & dont la souveraineté lui étoit tombée en partage. Son horrible frère lui fait dire que leur père, atteint à Kief d'une maladie mortelle, vouloit le voir encore avant de fermer les yeux. Gleb frémissant du danger où il croit un père qui n'est plus, & voulant lui donner les dernières preuves de sa tendresse, part avec un petit nombre d'hommes. Dans le chemin, son cheval tombe sous lui & lui casse la jambe. Cet accident l'arrête peu. Plus sensible à l'amour filial, qu'à la douleur qu'il ressent de sa blessure, il se fait transporter dans une barque, il n'étoit déjà plus qu'à quelques verstes de Smolensk ; là, un courier de sa sœur Predslava, qui étoit restée à Kief, lui apprend la mort de leur père, tandis qu'un autre vient de la

part d'Iaroſlaf, lui annoncer l'aſſaſſinat
1015. de leur frère Boris. Ils'arrête incertain, ne ne ſait s'il doit continuer ſa route ou retourner ſur ſes pas. Pendant qu'il délibère, des émiſſaires de l'uſurpateur lui viennent ordonner de mourir. La cuiſinière du jeune prince ſe charge de l'exécution, & le ſaiſiſſant par les cheveux, lui coupe la gorge avec ſon couteau; bien différente du fidèle officier de Boris, qui acheta de ſon ſang la conſolation de ne pas voir la mort de ſon maître.

Sviatoſlaf, à qui Vladimir avoit donné en apanage la principauté des Drévliens apprend les malheurs de ſa famille. Peu certain de la fidélité de ſes ſujets, il prend la fuite & veut chercher un aſyle auprès d'André, Roi de Hongrie, qui avoit épouſé ſa ſœur Premiſlava. A peine étoit-il parti, que des aſſaſſins arrivent pour lui donner la mort. Ne le trouvant point dans ſes États, ils le ſuivent à la trace, l'atteignent près des montagnes qui ſéparent la Hongrie de la Moldavie & de la Pologne, & le maſſacrent au moment même où il commençoit à croire ſes jours en ſûreté.

Nous avons vu que le prince de Novgorod, Iaroſlaf, s'étant attiré le courroux de ſon père, avoit imploré le ſecours des Varaigues: il en avoit raſſemblé un grand nombre auprès de lui. Mais ſes troupes, fières du beſoin qu'on avoit d'elles, & impatientes de toute diſcipline, portoient le déſordre dans Nov-

gorod, & joignoient l'inſulte au pillage. Les habitans, ne pouvant plus ſupporter une telle inſolence, s'atroupent ſecrètement, ſe rendent au quartier qu'habitent les Varaigues, & les maſſacrent. Iaroſlaf, privé des ſoldats ſur leſquels il comptoit le plus, diſſimule ſon indignation, trouve un prétexte de raſſembler ceux des Novgorodiens qui s'étoient ſoulevés, & en fait faire une horrible boucherie. Dans un tel carnage, les innocens furent ſans doute peu diſtingués des coupables. Le ſang couloit encore, lorſqu'il apprend, par un courier de ſa ſœur Preſlava, la mort de Vladimir & le deſtin de Gleb & de Boris. Le danger auquel il eſt expoſé ſe préſente dans toute ſa force à ſon imagination : à chaque inſtant il peut être attaqué par Sviatopolk, & ſes ſujets, loin de le ſecourir, lui redemanderont le ſang de leurs concitoyens. Au dehors, au dedans, la mort le menace. Tremblant, déſeſpéré, il court ſur la place, ne rougit point de s'humilier devant ſes propres ſujets, d'employer des paroles ſuppliantes, des verſer des larmes, de s'avouer coupable envers eux, & d'implorer ſon pardon. 1015.

Sans doute l'imprudence d'Iaroſlaf avoit été grande : car, lorſqu'il ordonna le maſſacre de ſes coupables ſujets, & qu'il rendit la juſtice même odieuſe & vile par la manière dont il l'exerça, il ignoroit la

mort de ſon père, qui, d'un moment à
1015. l'autre, pouvoit fondre ſur lui.

Cependant, les habitans de Novgorod ſentirent aiſément qu'il leur ſeroit plus avantageux de reſter ſous la domination d'un prince qui avoit beſoin de leurs ſecours, & qui ne craignoit pas même de s'humilier pour l'obtenir, que d'être la conquête d'un odieux fratricide. Ils lui déclarent qu'ils oublient tout ſujet de haine, & qu'ils ſont prêts à le ſecourir dans une guerre auſſi juſte.

Les deux frères arment en même tems. Le nombre de leurs troupes étoit à peu près égal. Iaroſlaf avoit avec lui des Novgorodiens & des Varaigues; Sviatopolk des Kievliens & des Petchénègues. Les deux armées arivent à la fois ſur les deux bords oppoſés du Dnèpre: ni l'une ni l'autre n'oſe traverſer le fleuve. Elles reſtent trois mois entiers ſans agir: une inſulte fit ceſſer enfin cette inaction. Un Voevode de Sviatopolk cria aux ſoldats de Novgorod qu'ils avoient l'air de charpentiers, & que leur prince gambillard les amenoit apparemment bâtir des maiſons à Kief. En effet, Iaroſlaf étoit boiteux. L'armée inſultée entre en fureur, demande au prince la permiſſion de combattre, & menace de maſſacrer ceux qui refuſeroient de marcher. Il ne laiſſe pas refroidir cette ardeur. Il ſavoit par ſes eſpions que ſon frère, plongé dans la

plus profonde ſécurité, paſſoit le jour à boire & ne ſortoit jamais de l'ivreſſe. Les ſoldats paſſent le fleuve pendant la nuit: Iaroſlaf pour les forcer à vaincre, fait mettre le feu aux barques. Il remporte la victoire; & ſon horrible frère, qui fait ordonner des aſſaſſinats, & ne ſait pas combattre, prend lâchement la fuite avant la fin de l'action, & ſe réfugie auprès de Boleſlas I, Roi de Pologne, ſon beau-père. 1015.

Iaroslaf victorieux entra ſans obſtacle dans Kief: mais il n'y trouva pas le repos. Un incendie réduiſit la ville en cendres; il la rebâtit, l'embellit & lui donna une plus grande étendue. Les Petchénègues profitèrent de ſes malheurs pour l'attaquer; & il les repouſſa heureuſement. C'étoit un ennemi plus redoutable qu'il avoit à craindre. Nicon.

Vladimir avoit fait quelques conquêtes ſur la pologne. Beleslas ſaiſit l'occaſion de les reprendre, en ſecourant ſon indigne gendre contre Iaroslaf. Celui ci raſſembla des troupes, & les deux armées ſe trouvèrent en préſence, ſéparées ſeulement par le Bog. 1018.

Boleslas avoit une embonpoint extraordinaire. Un Voevode lui cria de l'autre rive, que ce ſeroit un plaiſir de percer ſon gros ventre. Le prince, indigné de l'inſulte, ſaute ſeul dans le fleuve, ſon armée le ſuit. Celle des Ruſſes, qui ne Neſtor.

s'attendoit pas à cette attaque ſi prompte,
1018. ne s'oppoſe que dans le plus grand déſordre à l'impétuoſité des Polonois ; le courage leur ſert à regarder la mort en face & non pas à la repouſſer, & le malheureux Iaroslaf eſt forcé de prendre la fuite, accompagné ſeulement de trois hommes.

Kniaz Stcherbatof. Boleslas ne perd pas le fruit de ſa victoire ; il court à Kief, la prend par famine, s'empare des richeſſes qui y ſont renfermées, ainſi que dans les forts dont il ſe rend maître, épargne les habitans & remet la ville à Sviatopolk, qu'il replace ſur le trône. Ses troupes ſont diſtribuées en quartiers d'hiver dans les environs de la ville, &, ce qui eſt remarquable dans ces tems & dans ces contrées, il les maintient dans une telle diſcipline, qu'elles ne cauſent aucun déſordre.

Neſtor. Sviatopolk, qui devoit la couronne aux ſecours des Polonois, ordonne de les égorger. Ceux qui étoient reſtés dans les villes ſont les victimes de cette trahiſon. Boleslas indigné, s'empare des tréſors du perfide, ſéduit ou enlève par la force les principaux Boiars & un grand nombre d'hommes de toute condition;
Nicon. emmène la princeſſe Predslava, dont il avoit obtenu ou arraché les faveurs, & qu'il épouſa depuis ; réunit la Ruſſie Rouge à ſa domination, & retourne dans ſes États, ſans daigner renverſer du trône ſon infâme gendre.

Cependant Iaroslaf avoit porté lui-même à Novgorod la nouvelle de sa défaite. Découragé de ses pertes, il vouloit se réfugier chez les Varaigues ; mais un de ses fidèles amis donne avis de l'intention du prince aux habitans, qui, prêts à tout risquer pour lui, s'opposent à sa fuite & brisent les bateaux dans lesquels il alloit s'embarquer. Iaroslaf, encouragé par les promesses, les contributions volontaires & le zèle de ses sujets, soudoie des Varaigues, dont la paie consiste en troupeaux, rassemble une nouvelle armée & se présente aux portes de Kief, qui lui sont bientôt ouvertes par la fuite honteuse de Sviatopolk. 1018. Nestor.

IAROSLAF I. VLADIMIROVITCH.

Le lâche Sviatopolk, qu'aucune humiliation ne faisoit rougir, va basse ment implorer le secours des Petchénègues. Ces barbares, animés par l'espoir du pillage, prennent les armes, Iaroslaf marche à leur rencontre, les deux armées se battent avec une égale fureur. Les Russes ont à combattre pour un prince qu'ils aiment, & pour repousser la tyrannie d'un monstre altéré de sang; les Petchénègues sont animés par leur férocité naturelle, & par l'appas du butin. La battaille Nestor. Nicon.

dura trois jours ; & les combattans
1019. étoient tellement mêlés, & si acharnés les uns contre les autres, qu'ils se prenoient aux cheveux. Enfin, la victoire se déclara pour Iaroslaf. Sviatopolk ne craignit point de se réfugier encore auprès de Boleslas, qu'il avoit si indignement trahi : mais il n'eut pas le tems de gagner cette retraite. La terreur avoit en même tems affoibli son corps & sa raison ; ses jambes ne pouvoient le soutenir, les plus sombres images s'offroient sans cesse à son esprit troublé ; toujours il se voyoit poursuivi, toujours il voyoit le fer vengeur levé sur son sein. Ses cris continuels épouvantoient les compagnons de sa suite. *Ils vont m'atteindre, ils vont m'atteindre*, étoient les seuls mots qui sortissent de sa bouche. Cette agitation cruelle fut son supplice & lui ôta bientôt la vie.

Ainsi Iouri ou Georges Iaroslaf se trouva paisible possesseur de Kief & du trône de son père. Mais sa tranquillité ne fut pas de longue durée. Le prince de Polotsk,
1021. son neveu, osa tomber sur Novgorod, entra dans la ville, se chargea d'un butin
Nicon. considérable & emmena un grand nombre de prisonniers. Mais Iaroslaf, instruit de cette invasion, se mit à la poursuite de l'usurpateur, l'atteignit, lui enleva tout ce dont il s'étoit emparé, & ne le punit qu'en ajoutant deux villes à l'apanage dont ce prince jouissoit déjà. Par cet acte de

clémence & de généroſité, il ſe fit un allié reconnoiſſant, dont le zèle & la fidélité ne ſe démentirent jamais. 1021.

Un chagrin plus cuiſant l'attendoit. Son frère Miſtislaf avoit reçu pour apanage, de leur père Vladimir, la ville de Tmoutarakan. On ignore à préſent où étoit ſituée cette ville, qui, juſqu'à la fin du onzième ſiècle, a été la capitale d'une principauté. Il y a au moins cinq ſiſtémes différens ſur ſa poſition ; mais il eſt très-vraiſemblable qu'elle ne ſeroit pas tombée dans l'oubli, ſi elle avoit été dans un pays qui eût toujours fait partie de la Ruſſie : c'eſt donc dans les contrées qui furent depuis occupées par les Tatars, qu'il faut la chercher, & elle ne devoit pas être fort éloignée de la Crimée. Neſtor.

Ce Miſtislaf avoit ſoutenu une guerre contre les Kazogui ſes voiſins, qui, s'ils n'étoient pas les ancêtres des Coſaques du Don, habitoient du moins le pays que ceux-ci occupèrent depuis. Il tua en combat ſingulier leur prince, homme d'un courage féroce & d'une force extraordinaire. Fier de cette victoire, il vint attaquer Kief, fut repouſſé, & ſe replia vers Tchernigof, dont il s'empara ſans répandre de ſang, & dont il fit la capitale de ſes États. Iaroslaf veut le chaſſer, mais ſon frère profite, pour combatre, d'une nuit orageuſe, & fait contribuer à ſa victoire 1022.

l'horreur des ténèbres, le feu des éclairs
1022. & le bruit de la foudre.

Peu après, le prince de Kief attaque Boleslas, Roi de Pologne; il eſt encore
1026. vaincu. Affoibli, humilié par ces deux défaites, il fit la paix avec Mſtislaf & lui accorda la partie de la Ruſſie qui eſt au levant & au midi du Boriſthène. Il ſe reſervoit par cet arrangement la principauté de Roſtof, celle de Kief, le vaſte pays dont Novgorod étoit la capitale, une partie conſidérable de la Pologne actuelle & de la Lithuanie.

Mſtislaf ne jouit que huit ans des États qui venoient de lui être cédés; il mourut ſans laiſſer des héritiers, & ſa domination fut réunie à celle du Grand-Kniaz ou Grand-Prince de Kief, qui nous appelons mal à propos Grand Duc. Le titre de duc étoit abſolument inconnu aux anciens Ruſſes, & lorſque, dans ces derniers tems, ils eurent plus de communication avec les peuples occidentaux de l'Europe, ils furent obligés d'en emprunter le nom de la langue allemande. Mais ils n'adoptèrent ce nom que pour le donner aux étrangers; & l'héritier de leur empire, que nous appelons Grand Duc, ſe nomme chez eux Grand Prince, *Veliki Kniaz* (*),

Iaroslaf contribua beaucoup à étendre

(*) On vit, en 1028, à Kief, une comète à queue.

la domination & à augmenter la puiſſance de la Ruſſie. La contrée que nous connoiſſons ſous le nom de Livonie, étoit alors occupée par les Tchoudes, dont les deſcendans exiſtent encore dans la même province; mais dans l'abjection & dans l'état de ſerfs attachés à la glebe. 1026.

Le grand prince leur fit la guerre, les vainquit & bâtit dans leur pays la ville d'Iourief, que les chevaliers Livoniens appelèrent Derpt, lorſqu'ils s'en furent rendus maîtres au commencement du XIIIe ſiècle. Il profita des troubles qui agitoient la Pologne, tombée dans l'anarchie par la foibleſſe & l'imprudence de Miciſlas, peu digne fils du valeureux Boleſlas: aidé de Miſtislaf ſon frère, il reprit ſur les Polonois la Ruſſie Rouge qu'ils lui avoient enlevée dans le tems de leur gloire, & fit un aſſez grand nombre de priſonniers pour peupler des parties déſertes de ſes États. Enfin, il repouſſa, il défit les Petchénègues qui avoient oſé bloquer la ville de Kief, lorſqu'il étoit à Novgorod, dont il venoit de donner l'inveſtiture à Vladimir, l'aîné de ſes fils, qui mourut deux ans avant lui. 1030. 1031. 1036.

Il n'eſt pas inutile de rapporter une entrepriſe que firent les Novgorodiens à peu près dans le tems dont nous parlons, parce qu'elle contribue à faire connoître quelle étoit alors l'étendue de la domination Ruſſe. Ils portèrent leurs ar- Muller. 1032.

mes juſqu'aux *Portes de fer*. Il eſt vrai
1032. qu'il ne faut pas entendre par là Derbent, qui porte ce nom chez les nations orientales. Il s'agit ici des monts Ouralks, que les anciens Ruſſes connurent ſous le nom de ceinture de roches ou de portes de fer, & dont la partie connue des anciens, portoit le nom de Riphées. De même que les portes Caſpiennes ou portes de fer voiſines de Derbent, défendoient l'Aſie des excurſions des barbares ſeptentrionaux, les monts Ouralks protégeoient la Ruſſie contre les attaques imprévues des nations orientales. Cette expédition des Novgorodiens ne fut point heureuſe, & il ne revint qu'un très petit nombre de ceux qui l'avoient entrepriſe: mais elle prouve du moins qu'ils avoient des communications faciles avec les limites de la Sibérie; ce qu'on pourra facilement comprendre dès qu'on ſaura qu'ils poſſédoient les provinces qu'arroſe la Dvina, la Viatka, la Kama & la Petchora, c'eſt-à-dire toute la Permie & l'Iougorie, juſqu'au diſtrict de Bérézof & de Verkhotourié.

Vladimir, en s'alliant aux Empereurs Grecs, avoit renouvelé avec eux les traités de commerce conclus par ſes ancêtres. Des marchands Ruſſes ſe tranſportoient continuellement dans l'empire d'Orient & y jouiſſoient de toute la liberté que les traités leur aſſuroient. Quelques-

Cedrenus. Zonaras. Les chron. Ruſſes.

ques-uns de ces marchands entrèrent en dispute avec des Grecs, la quérelle s'échauffa, on en vint aux mains; & un Russe de grande naissance, qu'on croit avoir été ambassadeur d'Iaroslaf, fut tué dans ce tumulte. 1034.

Le Grand Prince, irrité de cette insulte & voulant en tirer vengeance, leva une armée de cent mille hommes, qu'il envoya par mer dans la Grèce sous le commandement de son fils Vladimir, prince de Novgorod.

Cependant Constantin Monomaque, qui règnoit alors à Constantinople, craignant les suites d'une guerre avec un peuple dont l'alliance étoit utile à l'empire, tenta d'appaiser par une ambassade la colère d Iaroslaf, & lui fit offrir des satisfactions convenables. Mais les envoyés furent reçus & congédiés avec beaucoup de hauteur.

L'empereur reconnut qu'il étoit impossible d'éviter la guerre. Il fit disperser dans diverses parties de l'empire & garder à vue tous les Russes qui se trouvoient dans ses États. On se hâta d'équiper les galères & les bâtimens légers. Lui-même monta l'Iakt impérial, & navigea à la rencontre des Russes qui étoient déjà dans un port de la Mer Noire, près du détroit de Constantinople. Une cavalerie nombreuse côtoyoit le rivage & suivoit la flotte.

Conſtantin voulut encore eſſayer ſi la
1043. négociation ne pourroit pas ſuppléer à la force des armes, & envoya faire de nouvelles propoſitions de paix. Mais Vladimir répondit qu'il ne mettroit bas les armes que lorſque les Grecs auroient payé trois litres d'or à chacun de ſes ſoldats. C'étoit refuſer tout accommodement: le combat s'engagea, le feu grégeois conſuma pluſieurs bâtimens Ruſſes qui mirent les autres en déſordre. Bientôt ce ne furent plus les ennemis, mais les élémens irrités que Vladimir eut à combat-
Zonaras. tre. Une tempête furieuſe s'éleva: elle fit peu de mal aux vaiſſeaux des Grecs, mieux conſtruits & gouvernés par des hommes auxquels cette mer étoit mieux connue: mais elle battit, diſperſa les barques foibles & légères des Ruſſes: pluſieurs allèrent ſe briſer contre les rochers dont ces parages ſont hériſſés; d'autres furent jetées ſur le rivage où les Grecs tuèrent juſqu'à quinze mille hommes. Ils n'avoient que la peine d'égorger comme des victimes, les malheureux qui abordoient à la nage ou ſur des barques preſque détruites. Des cadavres défigurés étoient à chaque inſtant apportés par les flots aux pieds des Grecs, qui jouiſſoient de leur facile victoire.

Lorſque la tempête fut appaiſée, une eſcadre de vingt-quatre galères fut envoyée à la pourſuite des Ruſſes. Elles fu-

rent enveloppées; quatre bâtimens furent pris, entr'autres celui que montoit le chef de l'eſcadre: le reſte fut briſé contre les rochers. La plûpart des Grecs furent égorgés où mis dans les fers; ceux qui purent gagner le rivage retournèrent à Conſtantinople, nuds & mourant de faim. 1044. Zonaras.

Mais cet avantage des Ruſſes ne les dédommagea que bien foiblement des pertes qu'ils avoient faites & qui furent encore augmentées à leur retour: ceux qui retournoient par terre ayant été battus dans la Méſie, les Grecs eurent la barbarie de crever les yeux à tous les priſonniers qui tombèrent entre leurs mains; ils ſembloient ſe plaire à donner des exemples de férocité aux peuples qu'ils appeloient barbares. La paix ſe fit trois ans après entre les deux nations, ſans qu'elles euſſent eſſayé de nouveau leurs forces, & par le ſeul beſoin qu'elles avoient de leur alliance mutuelle.

Iaroslaf mourut dans la ſoixante-dix-ſeptième année de ſon âge, après un règne de trente-cinq ans: prince d'un caractère doux, allié fidèle, ami ſûr, ennemi généreux & ne conſervant aucune haine après la réconciliation: moins ambitieux que brave, & plus attentif à rendre heureux ſes ſujets que curieux d'en acquérir de nouveaux. Sa révolte contre ſon père, dont les motifs ont échappé 1054. Neſtor. Nicon. &c.

à l'hiſtoire, eſt la ſeule tache qui dépare
1054. ſa vie; car la vengeance qu'il tira des habitans de Novgorod fut un acte de juſtice, condamnable ſeulement dans la manière dont il fut exercé, & les Novgorodiens reconnurent ſi bien que la punition de leurs concitoyens criminels avoit été juſte, qu'ils chérirent toujours Iaroslaf & conſervèrent de lui, après ſa mort, un tendre ſouvenir. Il continuèrent de donner ſon nom au palais de leur prince, &, quand ce palais fut enfin tombé en ruine, ce nom ſi cher aux habitans reſta encore à la place principale de la ville où il avoit été conſtruit.

Iaroslaf étoit fort ſtudieux, & liſoit nuit & jour. Il raſſembla un grand nombre de copiſtes, fit traduire beaucoup de livres grecs & les dépoſa dans l'égliſe de Sainte-Sophie, qu'il avoit fait bâtir à Kief, qu'il avoit enrichie d'or, d'argent & de vaſes précieux, Il établit à Novgorod une maiſon d'éducation, où l'on élevoit dans les lettres trois cents enfans de ſtaroſtes & de prêtres; il fonda beaucoup d'égliſes, & aſſura des revenus honnêtes aux eccléſiaſtiques, à condition qu'ils donneroient tous leurs ſoins à l'éducation du peuple. La foi chrétienne dont les premières ſemences avoient été jetées par ſon père, s'étendit beaucoup ſous ſon règne. Mais il donna un exemple ſingulier, même dans ces ſiècles de

ſuperſtition. Touché du ſort de ſes oncles Iaropolk & Oleg, qui étoient morts dans le ſein de l'idolâtrie, il crut avoir trouvé un moyen de leur procurer le ſalut éternel, fit déterrer leurs os & leur fit donner le baptême. 1054.

L'étendue de ſes États & l'éclat de ſon règne, le rendoient le premier ſouverain du nord. Peut-être même ſon expédition contre la Grèce, quoique peu heureuſe étendit-elle encore d'avantage ſa renommée. Peu de tems après cette malheureuſe entrepriſe, Caſimir, élevé ſur le trône de Pologne, après avoir reçu l'ordre du diaconat, rechercha l'alliance d'Iaroslaf dont il épouſa la ſœur. Le nom du Grand-Prince de Ruſſie, connu dans la Grèce & révéré dans le nord, pénétra juſqu'à l'occident. Henri I, Roi de France, demanda en mariage la fille de ce ſouverain. Elle ſe nommoit Anne, mais elle eſt connue parmi nous ſous le nom d'Agnès, qu'elle reçut ſans doute en entrant dans l'égliſe Latine. Par elle, quelques gouttes du ſang d'Iaroslaf coulent encore dans les veines de nos Rois. M. de Voltaire, qui n'a pas eu d'aſſez bons mémoires ſur la Ruſſie, appelle le père de notre Reine Agnès, *Ducinco ou d'une Ruſſie ignorée.* Mais loin que ce prince fût inconnu, ſa gloire auroit été preſqu'auſſi étendue que celle d'aucun autre prince de l'Europe, quand elle ne ſeroit mê-

me pas ſortie de ſes propres États. Il ſui-
1054. vit le funeſte exemple de ſon père en les partageant avant ſa mort aux cinq fils qui lui reſtoient, & qui ſe nommoient Iſiaslaf, Sviatoslaf, Vſevolod, Igor & Viarcheslaf; les trois premiers occupèrent ſucceſſivement le principal trône de la Ruſſie.

Nous avons vu que, du tems d'Oleg & ſans doute plus anciennement encore, cet empire avoit des loix. Cependant, celles qu'Iaroslaf a dictées aux Novgorodiens, le font regarder comme le premier législateur de la Ruſſie. Il n'eſt pas inutile d'en rapporter ici quelques-unes, parce que la législation du peuple conduit à connoître ſes mœurs.

Stcherb. Suivant ces loix, les crimes ſont rachetés à prix d'argent, comme dans les premiers tems de notre monarchie. Les parens d'un homme aſſaſſiné pouvoient recevoir la ſomme de quarante grivnes fixées par la loi: mais s'ils ne conſentoient pas à vendre le ſang du mort, ils pouvoient ôter la vie à l'aſſaſſin. Une loi ſemblable exiſte encore à préſent chez les Kirguis; & Tavernier trouva cette même pratique en uſage chez les Perſans. Au reſte, les loix de Novgorod, plus ſages on cela que nos vieux capitulaires, ne mettoient aucune diſtinction entre les nationaux & les étrangers. N'eſt-il pas en effet abſurde que le prix

de la vie d'un homme dépende du pays où il a vu le jour? 1054.

Au défaut de témoins, on avoit recours au combat. Celui qui avoit coupé ou caſſé le bras à quelqu'un, étoit ſoumis à la même amende qu'un meurtrier: c'eſt que chez un peuple tout laborieux & tout guerrier, l'uſage des bras étoit regardé comme la vie même. Il n'en coûtoit que trois grivnes pour avoir coupé un doigt, parce que la privation d'un doigt n'empêche pas de travailler & de manier les armes: mais il en coûtoit trois fois d'avantage pour avoir coupé à quelqu'un la barbe ou les mouſtaches; apparemment parce que la barbe étant le plus apparent du ſexe viril, c'étoit déshonorer des hommes tous ſoldats, que de les en priver; c'étoit les traiter en lâches, & les réduire au rang des femmes.

Le vol entraînoit la reſtitution & une amende de trois grivnes.

Perſonne ne devoit être juge dans ſa propre cauſe. Il falloit s'adreſſer à douze hommes choiſis; & l'accuſé avoit cinq jours pour ſe défendre.

Si un eſclave frappoit un homme libre, & que ſon maître refuſât de le livrer, l'offenſé pouvoit lui-même faire arrêter cet eſclave & le punir.

Celui chez qui entroit un voleur pendant la nuit, pouvoit lui donner la mort; mais le jour, il n'avoit pas le même droit

& devoit le faire conduire devant le juge.

1054. S'il se commettoit un meurtre sur un chemin, & qu'on ne pût arrêter le coupable, celui qui étoit chargé d'entretenir sur ce même chemin la sûreté publique, devoit payer l'amende qui auroit été imposée au meurtrier. Ces deux dernières loix ne sont pas d'Iaroslaf.

ISIASLAF I IAROSLAVITCH,

Connu dans l'Europe sous le nom de DÉMÉTRIUS.

L'aîné des fils d'Iaroslaf, qui reçut au baptême le nom de Dmitri, & que les étrangers connoissent sous celui de Démétrius, est appelé Isiaslaf dans l'histoire Russe. Il règna après son père sur les deux principales dominations de la Russie, Kief & Novgorod. Ce seroit se surcharger assez vainement la mémoire, que de suivre les différens partages que fit Iaroslaf avant sa mort: il suffira d'en parler seulement dans les occasions où quelques-uns de ces princes assis sur les trônes particuliers du vaste empire de Russie, paroîtront sur le théatre de l'histoire.

Nestor.

Chacun de ces souverains avoit dans sa principauté une puissance indépendante: mais ils regardoient toujours

comme leur ſupérieur le prince de Kief. On voit même par le tribut qu'Iaroslaf, prince de Novgorod, avoit refuſé de payer à ſon père Vladimir, que les ſouverains des principautés inférieures n'étoient pas exempts de toute marque de vaſſelage envers le premier trône de la Ruſſie. 1054.

L'idépendance de chaque ſouverain apanagé dans ce qui concernoit uniquement l'adminiſtration de la principauté qui lui étoit tombée en partage, n'empêchoit pas que tous les princes ne duſſent ſe concerter entre eux dans les affaires d'une grande importance, & qui concernoient le bien général. C'eſt ce qui eſt prouvé par le conſeil que tinrent entr'eux les fils d'Iaroslaf, pour délivrer de priſon Soudislaf, leur oncle, que leur père avoit fait renfermer ſur quelques accuſations que l'hiſtoire ne ſpécifie pas. Il avoit langui vingt-quatre ans entiers dans la captivité la plus dure. Ce prince infortuné, que ſes longs malheurs avoient dégoûté de tout, & même de la liberté, n'en profita que pour en faire le ſacrifice volontaire, & ſe confiner dans un couvent où il prit l'habit religieux. Peut-être auſſi que, devenu timide par ſes premières ſouffrances, il préféra le tranquille ſilence des cloîtres à la gloire orageuſe de poſſéder, dans des craintes 1059.

continuelles, l'apanage que lui auroient
1059. donné ſes neveux.

Nous avons déjà vu que les Turcs étoient voiſins de la Ruſſie, ſoit qu'ils fuſſent détachés de la grande horde des Kozares, que les Chinois déſignent ſous le nom de *Turcs Koſa*, ſoit qu'ils compoſaſſent eux-mêmes une horde particulière. Vſévolod qui avoit pour apanage la ville de Péreiaſlavle ſituée ſur le Dnèpre, & qui eſt aujourd'hui compriſe dans la petite Ruſſie, les combattit & les vain-
Neſtor. quit l'année même de la mort d'Iaroslaf, ſon père; ſix ans après, les trois frères réunirent leurs forces pour les attaquer, & deſcendirent le Dnèpre. Les
1060. Turcs épouvantés prirent la fuite ſans avoir même eſſayé de ſe défendre, & devinrent preſque tous les victimes du froid, de la faim & des maladies contagi uſes. S'i's ne furent pas entièrement détruits, ils ceſſèrent au moins d'être redoutables, & des reſtes de cette nation paſſèrent vraiſemblablement au ſervice des vainqueurs, qui eurent longtems des Turcs parmi leurs ſoldats. Par la guerre que leur fit le ſouverain de Péreiaſlavle, & par le chemin que prirent les fils d'Iaroslaf pour aller les combattre, on voit qu'ils habitoient au midi de la petite Ruſſie, & près du cours du Boriſthène.

On ne trouve pas dans l'hiſtoire que

ces ennemis, si facilement défaits, aient jamais causé de grands maux à la Russie : 1060.
on en vit bientôt paroître de plus formidables, & qui avoient été jusqu'alors inconnus ; ils étoient de cette race féconde des Turcs que nous connoissons sous le nom de Tatars. Si l'on en doit croire le Khan Abulgasi, ils s'appeloient Kaptchaki ou plutôt Kiptchaki. Mais le brigandage qu'ils exerçoient leur fit donner par les Russes le nom de Polovtsi, qui signifie chasseurs. Ils habitoient entre le Don & l'Iaïk. Peut-être cette nation ne faisoit-elle qu'un même peuple avec les Petchénègues dont il n'est plus parlé depuis le moment où l'on voit paroître les Polovtsi. Ces barbares tombèrent 1061.
sur la principauté de Pereiaslavle. Vsévolod, attaqué à l'improviste, n'eut pas le tems d'implorer le secours de ses frères. Obligé de se défendre avec ses propres forces, il fut défait, & contraint de se renfermer dans sa ville, d'où il vit ravager ses États. Les Polovtsi, qui ne connoissoient pas l'art des siéges, ne tentèrent pas même d'attaquer Pereiaslavle, & se retirèrent après s'être chargés de butin, & avoir détruit, autant qu'ils purent, tout ce qu'ils ne pouvoient emporter.

Mais les Russes n'auroient eu rien à redouter des ennemis du dehors, s'ils avoient vécu entr'eux dans l'union. C'est

dans leurs diviſions inteſtines que nous
1061. trouverons la ſource de tous les maux dont ils auront à gémir: ce ſont ces diviſions qui les feront paſſer enfin ſous le joug des barbares. Nous garderons le ſilence ſur celles qui n'eurent que des ſuites paſſagères, pour nous arrêter aux troubles dont les conſéquences furent plus marquées (*).

Vſeslaf gouvernoit Polotsk. Il étoit fils de ce prince de Polotsk, qui ne craignit point d'attaquer Iaroslaf, ſon on-
1066. cle, & qui en fut traité avec tant de magnanimité après ſa défaite. Sans aucun ſujet connu de ſe plaindre, il entreprit la guerre contre le fils du bienfaiteur de ſon père, entra après une foible réſiſtance à Novgorod, y porta preſque par tout la flamme, & ne reſpecta ni les tréſors des égliſes, ni ceux des particuliers.

Iſias'af & ſes frères Sviatoslaf & Vſévolod, ſe mirent en campagne à la première nouvelle de cet attentat, malgré les rigueurs de l'hiver, ravagèrent la ſouveraineté héréditaire de l'imprudent agreſſeur, qui, dans ſon projet d'uſurpation, avoit négligé la défenſe de ſes propres États, & le vainquirent

(*) En 1064. Une comète fut apperçue pendant ſept nuits.

lui-même en bataille rangée. Mais ſans doute leurs ſuccès ne furent pas déciſifs. 1066.
Ils invitèrent Vſeslaf à une conférence, jurant ſur la croix qu'il ne lui ſeroit fait aucun mal. Plein de confiance en ce ſerment ſacré, il ſe rend dans la tente d'Iſiaslaf, qui le fait arrêter & conduire à Kief, où il eſt jeté dans une affreuſe priſon.

La guerre étoit à peine terminée par ce lâche moyen, que les Polovtſi firent une nouvelle incurſion. Les trois frères 1067.
marchèrent contre eux & furent complètement défaits. Les ennemis ne trouvant plus de réſiſtance, furent maîtres de ravager à leur gré les campagnes. Cependant, les habitans de Kief, s'appercevant que les barbares, pleins de ſécurité, ne ſe tenoient pas ſur leurs gardes, crurent avoir trouvé l'occaſion de les défaire à leur tour, & demandèrent des armes. On voit par là que c'étoit le peuple qui étoit ſoldat dans l'occaſion, qu'on lui fourniſſoit des armes quand il falloit combattre, & qu'il les rendoit quand on lui ordonnoit de les dépoſer. Mais elles lui furent refuſées cette fois.

La raiſon de ce refus étoit peut-être qu'on le ſoupçonnoit alors de quelque penchant à la révolte ; mais on ne fit qu'aigrir les mécontens. Ils s'aſſemblent & jurent la perte d'un Voevode qui les avoit irrités par quelques abus de pou-

voir. C'étoit lui ſans doute qui craignoit
1067. de les voir armés. Ils courent à ſa maiſon & ne le trouvent pas. N'ayant pu ſatisfaire ſur lui leur fureur, ils ſe diſperſent. Les uns vont au palais du prince, les autres courent à la priſon, & rompent les fers des ceux qui y ſont détenus. Vſeslaf s'offre à leurs yeux parmi les autres priſonniers: ils le regardent comme leur vengeur, le nomment leur ſouverain, & dans l'inſtant même où l'on détache ſes chaînes, il ſe trouve aſſis ſur le trône de Kief. Iſiaslaf eſt trop heureux de pouvoir ſe réfugier en Pologne, & ce fut le prince de Tchernigof, qui, dans ces troubles, délivra l'État des Polovtſi.

Vſeslaf ſembla n'être monté ſur le trône, que pour augmenter la liſte des ſouverains de Kief. A peine il jouiſſoit depuis ſix mois de cette ſouveraineté, que Boleslas II, Roi de Pologne, vint rétablir Iſiaslaf par la force des armes. Vſeslaf parut d'abord vouloir ſe défendre & alla au devant des deux princes : mais ſoit qu'il fût naturellement peu courageux, ſoit que l'infériorité de ſon armée ne lui permît pas d'eſpérer la victoire, il n'eut pas plutôt apperçu les ennemis, qu'il prit la fuite pendant l'obſcurité: ſes ſoldats, à leur réveil, furent étonnés de n'avoir plus de chef. Ils prirent le parti de retourner dans la ville, d'où ils députèrent à Sviatoslaf & à Vſévolod,

pour les prier de s'intéreſſer en leur faveur auprès de leur frère Iſiaslaf. Ils de- 1067.
mandoient que leur pardon leur fût accordé, & en cas de refus, ils menaçoient de mettre le feu à la ville & de ſe retirer dans la Grèce. Iſiaslaf ne délibéra pas long-tems entre ces deux alternatives, & pardonna aux habitans de Kief.

Il envoya devant lui ſon fils Mſtislaf 1069.
pour ſonder les eſprits. Ce jeune prince fit donner la mort ou crever les yeux à ſoixante & dix habitans qu'il crut plus coupables que les autres. Son père, à ſon entrée dans la ville, lui fit des reproches, peut-être concertés, ſur cette exécution & ne pouſſa pas plus loin ſa vengeance contre ſes ſujets.

Mais s'il parut ne plus ſe reſſouvenir de leur faute, il n'oublia pas de même qu'il avoit à ſe plaindre de Vſeslaf. A peine ſe fut-il donné le tems de prendre quelque repos, qu'il pénétra dans les États de ce prince, l'en dépouilla & en revêtit ſon propre fils Mſtislaf. Ce jeune homme étant mort quelque tems après, il mit en ſa place ſon ſecond fils Sviatopolk. Cependant Vſeslaf détrôné, fugitif, trouva moyen, deux ans après, de rentrer en poſſeſſion dans ſes États.

Ce fut à peu près dans le même tems 1071.
que la famine s'étant fait ſentir dans une Nicon.
partie de la Ruſſie, des miſérables re-

pandirent le bruit à Roſtof, que des fem-
1071. mes avoient employé la magie pour attirer ce fléau ſur le peuple. Cette groſſière impoſture fut bientôt accréditée, & coûta la vie à un grand nombre des femmes : on ſe perſuadoit que c'étoient elles qui, par leurs maléfices, retenoient la fécondité de la terre, & arrêtoient même les travaux des abeilles. La troupe des ſcélérats, qui, pour s'engraiſſer de pillage, prenoient le prétexte de la vengeance publique, s'accroiſſoit de jour en jour; elle ſe répandit dans les villes & juſqu'à Belozero, maſſacrant par tout les femmes : mais ils furent enfin arrêtés & punis de mort.

Bientôt après, un ſcélérat ſe fit paſſer pour devin à Novgorod, & prit aſſez d'aſcendant ſur le peuple, pour l'engager à maſſacrer leur évêque. Ce prélat, inſtruit du danger qui le menaçoit, parut ſur la place, la croix en main & revêtu des habits pontificaux. Cet appareil auguſte & révéré ne put en impoſer à une populace furieuſe. Le Prince Gleb, fils de Sviatoslaf, prit la défenſe du prélat, & appelant l'impoſteur, il lui demanda ce qu'il alloit arriver à l'inſtant même. „ De grands prodiges que je vais „ opérer", s'écria l'impoſteur d'un ton prophétique. Il avoit à peine achevé de parler, que le prince lui fendit la tête d'une hache qu'il avoit cachée ſous ſon

habit. La mort du scélérat, qui n'avoit pu prévoir sa fin prochaine, ouvrit les yeux à la multitude, & la tranquillité fut aussi tôt rétablie. 1071.

Ces légers désordres, dont quelques membres de l'Etat avoient souffert, étoient peu sensibles au corps entier. L'empire jouissoit de la paix. Isiaslaf, rétabli sur le trône, règnoit tranquillement & ne s'attendoit pas aux nouveaux malheurs dont il étoit menacé. Ils furent causés par l'ambition de Sviatoslaf son frère, qui ne pouvoit se contenter de la souveraineté de Tchernigof, que son père lui avoit donnée en partage. Trop foible pour espérer de détrôner avec ses propres forces le prince de Kief, il engagea dans ses desseins Vsévolod son autre frère, & employa la ruse & le mensonge pour lui faire partager son attentat. Il sut persuader à ce prince foible & crédule, que leur frère aîné entretenoit des intelligences avec Vseslaf, pour les dépouiller tous deux. Vsévolod, effrayé, joignit ses troupes à celles de son perfide frère. Mais Isiaslaf ne les attendit pas. Trahi déjà une fois par ses sujets, il n'osoit plus confier à leur fidélité le soin de sa défense, & prit la fuite avec sa femme & ses enfans. Ses deux frères entrèrent sans opposition à Kief, & Sviatoslaf s'empara du trône d'où son aîné venoit de descendre. 1073.

Ainſi fut altérée cette concorde à la
1073. quelle Iaroslaf avoit exhorté ſes fils en leur partageant ſes États : imprudent, qui ne voyoit pas que lui-même, par ce partage, jetoit entr'eux les ſemences de la diſcorde ! Comment, dans différens pays, a-t-il fallu l'expérience de pluſieurs ſiècles pour faire ſentir aux ſouverains que non-ſeulement ils affoibliſſoient l'État en le ſubdiviſant, mais qu'ils l'expoſoient encore à être déchiré par l'ambition & les intérêts véritables ou imaginaires de ceux qui entroient dans le partage ?

SVIATOSLAF II. IAROSLAVITCH.

Neſtor. Nicon. Stcherb. Iſiaslaf eut ſoin, en prenant la fuite, d'emporter avec lui de grandes richeſſes. Il alla implorer encore une fois les ſecours de Boleslas II, à qui ſes affaires particulières & la guerre qu'il ſoutenoit contre la Hongrie & la Bohême, permettoient peu de porter les armes en Ruſſie. Mais, s'il faut en croire les chroniques, les Polonois commencèrent par recevoir les richeſſes que leur offroit le prince infortuné.

1074. Iſiaslaf, n'ayant aucun eſpoir du côté
1075. de la Pologne, alla trouver à Mayence l'empereur d'Allemagne, Henri IV, ſi

célèbre par ſes malheurs, victime de l'ambition des princes, de l'ingratitude monſtrueuſe de ſon fils, & de l'orgueil des pontifes de Rome. Henri, loin de pouvoir rétablir des princes renverſés du trône, avoit bien de la peine à conſerver le ſien, & devoit à la fois ſe ſoutenir contre les Saxons, les Thuringiens & une grande partie de l'Allemagne. Il ſe contenta d'envoyer à Sviatoslaſ une ambaſſade pour l'engager à remettre à ſon frère la principauté de Kief. Il étoit aiſé de prévoir que cette négociation n'auroit aucun ſuccès. L'ambaſſadeur n'obtint rien de ce qu'il demandoit, mais il fut reçu avec de grands honneurs. Le prince lui fit avec oſtentation l'étalage de ſes tréſors, & le chargea pour l'Empereur de ſuperbes préſens en or, en argent & en étoffes les plus précieuſes. Une telle magnificence répandit l'étonnement dans la cour peu fortunée de Henri IV. Les princes Ruſſes devoient en effet étaler un luxe inconnu à l'Allemagne, parce que depuis long-tems ils entretenoient du commerce avec la Grèce, parce qu'ils lui avoient fait la guerre, parce qu'ils lui avoient vendu des ſecours & parce qu'ils avoient vaincu & dépouillé des barbares qui l'avoient ravagée. 1075.

Le fier Grégoire VII, devant qui devoient fléchir tous les ſouverains de l'Eu-

rope, portoit alors la thiare romaine.
1075. Iſiaslaf, malgré l'attachement de Ruſſes au rite Grec, & leur haine pour l'égliſe latine, fit céder la religion à la politique & envoya ſon fils fléchir les genoux devant le prêtre altier. On ignore les conférences que le prince Ruſſe put avoir avec Grégoire, mais il reſte un bref de ce pape, adreſſé à Iſiaslaf, dans lequel il lui parle en ces termes: „ Votre fils étant à Rome pour adorer les reliques „ des apôtres, nous a déclaré qu'il de- „ ſiroit recevoir de nous la ſouveraineté „ de Ruſſie, comme un préſent de l'a- „ pôtre Saint Pierre & en nous faiſant le „ ſerment de fidélité. Il nous a aſſuré „ que vous étiez d'accord avec lui de „ cette demande. Nous avons cru qu'il „ étoit juſte de nous rendre à ſa priè- „ re & de lui donner vos États après „ votre mort, de la part de S. Pierre".

Quel droit le pontife Romain avoit-il de donner, de la part de S. Pierre, la Ruſſie où même il n'étoit pas reconnu pour orthodoxe? Et comment croyoit-il, d'un ſeul mot, aſſurer au fils l'héritage que le père avoit perdu?

Le Pape écrivit auſſi au roi de Pologne de rendre tout ce qu'il avoit reçu de la Ruſſie & tout ce qu'il avoit pris ſur elle, parce que cet État appartenoit déſormais à S. Pierre.

Les démarches d'Iſiaslaf ou de Déme-

trius, ſes ſoumiſſions au roi de Pologne, à l'empereur d'Allemagne & au Pape, ne paroiſſoient pas rendre leur établiſſement moins déſeſpéré. Mais l'uſurpateur Sviatoslaf mourut, &, quoiqu'il eût des fils, il fut remplacé par Vſévolod ſon frère, plus timide qu'ambitieux. Le roi de Pologne finit glorieuſement la guerre qu'il avoit ſoutenue contre la Bohème & la Hongrie. Il crut qu'il y auroit encore à gagner à rétablir Iſiaslaf, peut-être même s'intéreſſoit-il par religion au ſort d'un prince que le pape protégeoit. Ses troupes étoient en haleine, il les conduiſit en Ruſſie. Vſévolod, craignant les ſuites de cette guerre, vint lui-même trouver ſon frère, lui céda le trône & retourna dans la principauté de Tchernigof, qu'il avoit déjà poſſédée. Ainſi, après avoir erré quatre années, Iſiaslaf ſe trouva paiſible poſſeſſeur de Kief, ſans avoir eu de ſang à répandre.

1075. 1076. 1077.

1077.

ISIASLAF

Rétabli.

Mais Vſévolod, qui venoit de ſe voir ſouverain de la métropole de Ruſſie, ne put même conſerver la principauté de Tchernigof, ſon partage. Ses neveux Boris & Oleg, fils de Sviatoslaf, l'attaquèrent aidés par les Polovtſi. Il fut vaincu, ſa ville fut priſe. Ce malheu-
1078. reux prince alla dans ſes déſaſtres, chercher un aſyle auprès de ſon frère, de ce même Iſiaslaf qu'il avoit chaſſé du trône, & dont, après la mort de l'ambitieux Sviatoslaf, il avoit uſurpé les États. Iſiaslaf ne fit aucun reproche au coupable & foible Vſévolod : il ſe contenta de lui rappeler ſes propres malheurs. „ Conſolez-vous,
Neſtor. „ mon frère, lui dit-il; vous ſavez tout „ ce que j'ai ſouffert: j'ai été chaſſé de „ mes États, j'ai vu mes tréſors au pillage: „ c'étoient mes propres frères qui me „ perſécutoient. Errant, privé de tout, „ j'ai parcouru en ſuppliant des terres „ étrangères. Cependant qu'avois-je fait? „ Ne vous livrez point à la douleur: „ tant qu'il me reſtera dans la Ruſſie „ un héritage, je le partagerai avec „ vous, & je n'héſiterai pas à donner „ pour vous mon ſang".

En effet, Iſiaslaf ne tarda pas à lever une forte armée pour ſecourir ſon frère. 1078.
Les premiers ſuccès furent heureux, & il reprit la ville de Tchernigof. Mais, dans une bataille contre les uſurpateurs, s'étant mis à pied à la tête d'un corps d'infanterie, il fut tué par derrière d'un coup de lance. D'autres diſent que, viſitant le champ de bataille après la victoire, il fut tué par un ennemi bleſſé qui ſe trouvoit abandonné parmi les morts. Il eſt certain que ſon parti fut victorieux. Boris fut tué dès le commencement du combat, & Oleg s'enfuit avec quelques uns des ſiens.

Iſiaslaf, plus célèbre par ſes malheurs que par les actions de ſon règne, fut doux, courageux, magnanime, toujours clément quoique grièvement offenſé. La bonté avec laquelle il traitoit ſon peuple, dont il avoit été deux fois trahi, les ſecours qu'il donna à ſon frère qui avoit aidé à le renverſer du trône, ſont plus glorieux que des conquêtes. Ses ſujets, qui l'avoient lâchement trahi ou abandonné pendant ſa vie, lui donnèrent des larmes après ſa mort. A ſa pompe funèbre, leurs cris interrompoient les chants funéraires. Tel eſt par tout le peuple, ou plutôt tels ſont les hommes: ils haïſſent, ils perſécutent ceux qu'ils devroient aimer & qu'ils regretteront un jour.

1078.

VSÉVOLOD I. IAROSLAVITCH.

Neſtor. Nicon. Iſiaslaf, en mourant, laiſſoit deux fils en âge de règner, Sviatopolk & Iaropolk: cependant Vſévolod lui ſuccéda ſans aucun trouble, ſans aucune oppoſition, ſans même aucune rupture avec ſes neveux. Quel étoit alors l'ordre de ſucceſſion en Ruſſie? Comment les fils cédèrent-ils à leur oncle l'héritage de leur père? Comment furent-ils contens de quelques apanages que cet oncle leur donna? Cette queſtion, qui paroît d'abord difficile, eſt éclaircie par la ſuite de l'hiſtoire. On voit qu'il y avoit alors, ſi non une loi, au moins un uſage plus fort même qu'une loi, par lequel les frères des ſouverains étoient préférés aux fils dans la ſucceſſion. C'eſt que les Ruſſes vouloient être gouvernés par celui de leurs princes à qui l'âge avoit donné le plus d'expérience. Ainſi, le tróne ne quittoit jamais la maiſon de Rurik, mais il appartenoit ordinairement au prince le plus âgé de cette maiſon.

Suivant cet uſage, Vſévolod ſuccéda ſans conteſtation à ſon frère. La paix règna long-tems entre l'oncle & les neveux; & la confiance étoit ſi bien établie entr'eux, qu'Iaropolk vint célébrer les

les fêtes de Pâques auprès de Vſévolod. Cette imprudence penſa lui coûter la principauté de Volodimer, que ſon oncle lui avoit donnée en apanage, avec celle de Roſtof. 1084.

Iſiaslaf, ſecond fils de Vladimir, & qui mourut avant lui, fut père de Roſtislaf, qui obtint la principauté de Tmoutarakan; il y fut empoiſonné dans du vin par un Grec, qui s'enfuit dans la Cherſonèſe, où les Grecs, indignés de ſon crime & qui d'ailleurs avoient alors beſoin du ſecours de la Ruſſie, le lapidèrent. Les fils de ce Roſtislaf profitèrent de l'abſence d'Iaropolk pour lui enlever ſon apanage. Vſévolod reſſentit vivement cet attentat, envoya ſon fils, qui ſera célèbre un jour ſous le nom de Vladimir Monomaque, chaſſer ces uſurpateurs & rendit fidèlement à ſon neveu les États qu'il avoit perdus.

Il devoit s'attendre à plus de reconnoiſſance. Iaropolk, qui venoit de recevoir une marque ſi ſenſible de la tendreſſe de ſon oncle, prit les armes contre lui. On ignore les motifs qui le portérent à cette perfidie, il eſt dit ſeulement qu'il ſe livra à de mauvais conſeils. Le fils de Vſévolod, Vlamidir, marcha contre l'ingrat agreſſeur dont il venoit de ſauver les États. Iaropolk, ſentant alors ſa foibleſſe, s'enfuit en Pologne, laiſſant ſes enfans, ſa mère, ſa femme 1085.

& ſes domeſtiques dans une petite ville,
1085. dont Vladimir ſe rendit maître. Il les envoya priſonniers à Kief.

1086. Cependant Iaropolk, n'ayant pu obtenir de ſecours en Pologne, fut trop heureux de venir ſe jeter dans les bras de Vladimir, qui, ſans doute du conſentement de ſon père, lui accorda la paix & lui rendit ſes États. Il n'en jouit pas long-tems & fut aſſaſſiné dans un voyage qu'il entreprit. Son oncle, à qui ſon corps fut envoyé, verſa des larmes ſur ſon ingrat neveu & lui rendit les derniers honneurs (*).

1093. Vſévolod règna quinze ans à Kief où il mourut à l'âge de ſoixante-quatre ans, prince humain, vertueux, mais foible. Son règne fut marqué par un fléau cruel: la peſte ravagea la Ruſſie l'année qui précéda ſa mort, & enleva un grand nombre d'habitans.

Depuis le règne de Vladimir, les papes portoient toujours du côté de la Ruſſie leurs regards ambitieux, & deſiroient unir cette vaſte contrée au reſte de l'Europe, ſur laquelle ils étendoient leur domination alors tyrannique. On y avoit reçu pluſieurs fois des envoyés de Rome. Urbain II, envoya à Vſé-

(*) En 1090, le 2 Mai, éclipſe de ſoleil. La peſte ſe fit ſentir à Kief la même année.

volod un évêque nommé Théodore, en qualité d'ambaſſadeur & chargé d'un grand nombre de reliques, préſens que le pontife Romain adreſſoit au prince de Kief. On n'a d'ailleurs aucun détail de cette négociation. 1093.

SVIATOPOLK II. IAROSLAVITCH.

Vſévolod, ſentant la mort s'approcher, avoit appelé auprès de lui ſon fils Vladimir. Ce jeune prince étoit aimé; peut-être ne lui eût-il pas été difficile de s'emparer du trône : mais il craignoit d'être injuſte. Il penſoit que le trône de Kief, qui avoit appartenu à Iſiaslaf, devoit retourner au fils de ce prince, & envoya déclarer à Sviatopolk qu'il étoit prêt à le lui remettre. Après cet acte de généroſité, il ſe rendit à ſon apanage de Tchernigof. Neſtor. Nicon.

Cette ceſſion volontaire que Vladimir fait du trône, & l'aveu qu'il ne lui appartenoit pas, prouvent qu'alors, comme on le verra confirmé dans la ſuite, lorſque le grand Prince n'avoit point de frère pour lui ſuccéder, la ſouveraineté appartenoit de droit au fils de l'aîné de ſes frères.

Les Polovtſi, informés de la mort de Vſévolod & de la bonne intelligence

qui règnoit alors entre les princes de la
1093. Ruſſie, firent demander à Sviatopolk la continuation de la paix. Ce prince crut reconnoître dans cette démarche des témoignages de leur foibleſſe, &, contre le droit des gens, qui étoit alors peu connu, il fit mettre en priſon les ambaſſadeurs.

Les Polovtſi, altérés de vengeance, ſe jetèrent ſur la Ruſſie & firent le ſiége d'une ville que les chroniques nomment Tortchesk. Sviatopolk ſentit ſa faute, mais trop tard. Il rendit la liberté aux ambaſſadeurs, il tâcha de leur faire oublier l'injure qu'il leur avoit faite, il demanda la paix: mais il ne faiſoit que découvrir ſa foibleſſe, & les Polovtſi refuſèrent d'écouter aucune propoſition.

L'imprudent ſouverain de Kief étoit bien loin de pouvoir leur réſiſter. Les guerres, comme le lui avoient repréſenté ſes conſeillers les plus ſages, avoient affoibli l'État: le prince avoit huit cents hommes de guerre, particulièrement attachés à ſon ſervice; mais c'étoit une foible reſſource.

Suivant l'avis de ſes Boiars, il envoie demander du ſecours à Vladimir. Ce généreux prince, non content d'armer ſes propres ſujets, fit prier ſon frère Roſtislaf, de ne pas abandonner, dans une auſſi fâcheuſe conjoncture, le principal ſouverain de la Ruſſie. Bientôt ils ſe

réunirent dans les plaines voisines de Kief. 1093.

Mais Vladimir, qui avoit pris les armes pour détourner les malheurs dont la patrie étoit menacée par la faute de Sviatopolk, crut avoir acquis du moins le droit de lui reprocher son imprudence. La dispute s'aigrit, & les princes, qui s'étoient unis pour combattre l'ennemi commun, furent sur le point de tourner leurs armes les uns contre les autres. Cependant l'intérêt de l'État & les avis des grands l'emportèrent sur l'animosité qui s'étoit emparée des cœurs. Stcherbatof.

Les armées combinées se mirent en marche. Déjà l'on se trouvoit peu éloigné de l'ennemi, lorsque Vladimir, qui craignoit justement les suites d'une bataille, proposa d'offrir la paix aux Polovtsi, les armes à la main. Les plus sages Boiars se rangèrent tous à son avis, mais les sujets de Sviatopolk demandèrent unanimement le combat, & Vladimir fut obligé de céder.

On eut bientôt lieu de se repentir d'avoir rejeté son conseil. Malgré le courage avec lequel combatirent les Russes, le centre de leur armée fut enfoncé, & le prince lui-même obligé de prendre la fuite. Alors les deux aîles presque enveloppées ne purent se défendre, & furent heureuses de pouvoir faire une retraite. La bataille s'étoit donnée près

de Trépole, au midi de Kief. Les Ruſſes
1093. furent obligés de repaſſer à la nage une rivière débordée, en ſe défendant toujours contre les ennemis acharnés à les pourſuivre. Roſtislaf ſe noya dans ce paſſage : il étoit dans la première fleur de ſa jeuneſſe. Vladimir penſa ſe perdre en voulant ſecourir ſon malheureux frère, & ſe retira à Tchernigof, après avoir perdu une grande partie de ſes Boiars & de ſes troupes. Sviatopolk reſta réduit à ſes propres forces.

Les vainqueurs continuèrent le ſiége de Tortchesk, & le prince de Kief tenta inutilement d'y faire jeter quelques ſecours.

Les habitans, affoiblis par la diſette, & que la nouvelle qu'ils reçurent d'une ſeconde défaite du grand Prince, privoit de toute eſpérance, furent obligés de ſe rendre. Emmenés priſonniers, ils périrent preſque tous en chemin de faim, de ſoif & de froid. La ville fut réduite en cendres.

1094. Alors Sviatopolk humilié, fut contraint de demander, en ſuppliant, une paix qu'il n'avoit tenu qu'à lui de conſerver. Il eut le bonheur de l'obtenir, &, pour la rendre plus ſolide, il épouſa la fille de Tougorkan, l'un des princes des Polovtſi.

La Ruſſie jouit peu du repos qui venoit d'y être rétabli. Le fils du perfide

Sviatoslaf, Oleg, engagea de nouveau les Polovtsi à reprendre les armes. Ils 1094.
s'unirent à lui & tombèrent sur la ville de Tchernigof, où règnoit Vladimir. Cette guerre étoit occasionnée par la malheureuse coutume des partages. Le père d'Oleg avoit autrefois possédé Tchernigof: ç'en étoit assez pour que ce prince crût avoir des droits sur cette ville. Vladimir, qui avoit perdu ses meilleures troupes à la bataille de Trépole, n'étoit pas alors en état de résister. Les fauxbourgs furent livrés aux flammes, & il fut obligé, pour obtenir la paix, de céder son apanage, & de se retirer à Péreiaslavle, qui avoit été le partage de son malheureux frère.

Cette cession mettoit fin aux prétentions d'Oleg, mais non pas aux maux qu'avoit causés son ambition. Soit qu'il ne pût payer les secours qu'il avoit reçus de ses alliés, soit que ceux-ci ne fussent jamais satisfaits tant qu'il restoit encore quelque mal à faire, ils dévastèrent le pays dont ils le mettoient en possession. Il n'eût pas même le droit de se plaindre ou peut-être ordonna-t-il lui-même des ravages qui l'acquittoient envers ses féroces amis.

Bientôt après, on tira de ces barbares 1095.
quelque vengeance; vengeance honteuse & lâche, qui doit imprimer le déshonneur sur ceux qui l'exercèrent.

Deux chefs des Polovtſi, Itlar & Ki-
1095. tan, ſe préſentèrent devant Péreiaslavle, pour traiter de la paix avec Vladimir. Un échec conſidérable qu'ils avoient ſouffert contre les Grecs, la leur faiſoit peut-être deſirer. Vladimir donna pour ôtage ſon fils, qui ſe rendit dans leur camp, & Itlar entra dans la ville pour règler avec le prince les conditions du traité. Apparemment que les Polovtſi entretenoient pendant la paix quelque communication avec les Ruſſes, car il logea chez un habitant qu'il regardoit comme ſon ami.

Dans le même tems, Sviatopolk expédia auprès de Vladimir un certain Slavata pour traiter quelques affaires. Celui-ci conſeilla au prince de profiter de la conjoncture & de faire mourir Itlar, qui ſe trouvoit entre ſes mains: Itlar qui étoit à Péreiaslavle comme miniſtre de paix & qui ſe repoſoit ſur la foi publique. D'abord Vladimir ſentit, au moins confuſément, la noirceur de cet attentat: il repréſenta au conſeiller perfide qu'il s'étoit engagé envers Itlar par un ſerment ſacré, & que la vie de ſon propre fils étoit le gage de ſa parole. Slavata ne ſe rendit point: il répondit que les ſermens ne pouvoient être ſacrés avec des ennemis infidèles, qui, ayant tant de fois juré la paix avec la Ruſſie avoient toujours violé leurs promeſſes: mais qu'a-

vant de sacrifier Itlar, il falloit leur enlever le précieux ôtage qui se trouvoit entre leurs mains, & il s'offrit lui-même pour cette entreprise. 1095.

L'avis de Slavata fut vivement embrassé par les conseils de Vladimir; lui-même enfin donna son consentement à cet odieux projet: tant les hommes les plus sages avoient encore peu d'idées des véritables loix de la justice.

Slavata sort pendant la nuit avec quelques Turcs qui étoient au service de Vladimir. Ils se rendent au camp des Polovtsi, enlèvent aisément le jeune prince qui étoit mal gardé, profitent de la sécurité qui règnoit parmi les ennemis, en égorgent un grand nombre qui dormoient en paix sur la foi des sermens, & défont aisément les autres, que la surprise, le désordre & l'effroi empêchent de se défendre. Il n'y en eut que très-peu qui échappassent au carnage. Kitan lui-même fut au nombre des morts.

Cependant Itlar ignoroit le malheur de ses compatriotes. Les loix inviolables de l'hospitalité, & celles de l'amitié, la foi des sermens, le caractère sacré dont il étoit revêtu, tous les droits & les plus saints éloignoient de lui la crainte & le soupçon. Son faux ami l'invite à déjeûner dans une chambre préparée pour l'horrible dessein qu'on méditoit. Itlar s'y rend avec ses compagnons. A peine y

ſont-ils raſſemblés, qu'on les enferme,
1095. &, découvrant le toit de la maiſon, on les tue à coups de fléches. Les exécuteurs de cette vengeance cruelle n'avoient que la peine de choiſir leurs victimes. Itlar reçut dans le cœur la première fléche qui fut lancée.

Ces violations du droit des gens, qui ont été trop communes chez les peuples peu éclairés, étoient preſque toujours funeſtes à leurs auteurs. Elles animoient à la vengeance des ennemis juſtement irréconciliables, elles les provoquoient à de funeſtes repréſailles.

Auſſi Vladimir ſentant ce qu'il avoit à craindre de la part des Polovtſi, crut devoir les prévenir, & marcha contre eux avec Sviatopolk. Oleg avoit promis de ſe joindre à ces deux princes: mais leurs ennemis étoient ſes alliés; il avoit même retiré chez lui le fils du malheureux Itlar, & il refuſoit de le livrer: acte de juſtice & d'humanité dont on lui faiſoit un crime. Il manqua donc à ſa parole, qu'il n'avoit jamais eu deſſein de tenir. Les princes Ruſſes eurent tout l'avantage de cette entrepriſe, ramenèrent avec eux un grand nombre de priſonniers & revinrent chargés de butin, qui conſiſtoit en chevaux, en troupeaux & en chameaux.

Mais les Polovtſi vaincus & non ſoumis, rentrèrent dans la Ruſſie preſque ſur

les pas des vainqueurs, & ne firent la paix qu'après avoir brûlé la ville d'Iouref en Ukraine : encore cette paix fut-elle bientôt rompue. La Ruſſie fut infeſtée l'année ſuivante par trois de leurs armées. Il eſt vrai que celle qui étoit conduite par Tougorkan, dont Sviatopolk avoit épouſé la fille, fut défaite, & que Tougorkan lui-même reſta ſur la place. Mais c'étoit un bien foible allégement aux maux de l'État. Il étoit en même tems agité par les diſſentions des princes, qui ſaiſiſſoient toutes les occaſions d'uſurper les domaines les uns des autres. 1095.

Il étoit impoſſible que de tels attentats n'excitaſſent pas le trouble ; les perfidies d'Oleg augmentoient encore la fermentation des eſprits, &, pour que la Ruſſie éprouvât tous les maux enſemble, les grains furent dévorés par les ſauterelles qui, juſques là, avoient été inconnues dans ce pays, & qui y cauſèrent alors des ravages inexprimables.

Sviatopolk, & Vladimir, deſirant rétablir l'ordre & le repos, ſe propoſèrent de tenir un congrès à Kief. Ils mandèrent à Oleg de s'y rendre, afin que l'ordre pût être rétabli dans les différentes ſouverainetés, en préſence des évêques, des abbés, des fidèles ſerviteurs de leurs pères & des citoyens. 1096. Neſtor.

Cette circonſtance eſt remarquable. Elle prouve que le clergé & les grands

étoient alors appelés à la déciſion des
1096. affaires importantes, & avoient, dans ces ſortes d'États ou des parlemens, le droit de délibération. Les ſimples citoyens mêmes y étoient convoqués. On a donc tort de croire que le peuple Ruſſe ait anciennement langui dans la ſervitude. Il étoit libre. Les citoyens avoient même le droit de s'aſſembler, quand ils croyoient devoir diſcuter enſemble de grands intérêts. C'eſt à la ſuite d'une pareille aſſemblée qu'Iſiaslaf avoit été dépoſé en 1067. Et Neſtor donne à cette aſſemblée le nom de *Vitche*, que portoient celles de Novgorod, dont nous aurons pluſieurs fois occaſion de parler. Il en réſultoit ſouvent des excès : mais on ne voit pas qu'elles fuſſent regardées en elles-mêmes comme ſéditieuſes & criminelles. C'étoit un privilége du peuple, dont il pouvoit abuſer comme on abuſe de tout.

Nulle part les vieilles chroniques ne donnent lieu de préſumer que la Ruſſie fût ſoumiſe au deſpotiſme. Les députés de l'adminiſtrateur Oleg auprès de l'empereur Léon, annoncent qu'ils viennent traiter de la part du prince Oleg, des autres princes & des Boiars : d'où l'on doit inférer que les Boiars & les prince avoient part à l'adminiſtration. Jamais le ſouverain ne prend de titres faſtueux : s'il eſt déſigné par le titre de grand prin-

ce, les Boiars le ſont par celui de grands Boiars. Tous ceux qui étoient attachés au ſouverain, s'appeloient ſes *amis*. Ce nom *d'amis du prince*, ſignifie ſouvent une armée, & ſemble déſigner quelquefois le peuple entier. les ſoldats étoient appelés d'un nom qui répond à notre mot *enfans* (*otroki*), que nos généraux emploient encore quand ils veulent careſſer leurs ſoldats. Les domeſtiques n'étoient point traités d'eſclaves, on ne leur donnoit aucune qualification humiliante : ils étoient *ſerviteurs*. Ce fidèle officier, ſi tendrement attaché au malheureux Boris, qui ſe fit maſſacrer ſur le corps de ſon maître, étoit un homme conſidérable. On en peut juger par la médaille, & par la chaîne qu'il avoit reçue du prince ; ce qui répond à nos ordres de chevalerie. Cependant cet officier eſt appelé *enfant* dans Neſtor. C'eſt ainſi que chez les Romains le mot *puer*, étoit agréable & careſſant. 1096.

Mais il faut en même tems convenir qu'il n'y avoit point dans la forme du gouvernement une force capable de contenir les princes méchans ou ambitieux. On put s'en appercevoir par l'impuiſſance du congrès dont nous venons de parler.

Oleg avoit trop de reproches à ſe faire, pour oſer ſe rendre à la ſommation des princes, &, employant les expreſſions

les plus outrageantes, il répondit qu'il
1906. ne lui convenoit pas d'être jugé par des évêques, par des moines & par une vile canaille.

Il ne fit, par ces insultes, qu'irriter encore plus les princes, & que s'attirer la haine des citoyens. Le mépris ne se pardonne jamais.

Sviatopolk, Vladimir & plusieurs autres princes se réunirent contre lui. Renfermé dans Starodoub, après avoir fui de Tchernigof, il est obligé de se soumettre, & demande la paix. On lui ordonne d'aller trouver son frère David à Smolensk, & de venir avec lui au congrès qui se tiendroit à Kief. Le dessein des alliés étoit de lui ôter ses États, & de lui en donner d'autres où il fût moins redoutable.

Il se soumit à tout, & fit serment sur la croix de tenir sa parole, bien résolu d'y manquer. Il se rendit en effet à Smolensk; mais son frère étoit absent, & les habitans, qui connoissoient son dangereux caractère, refusèrent de lui ouvrir les portes. Après avoir erré quelque tems, il reçut de David une armée & marcha contre Mourom: Isiaslaf, fils de Vladimir, y règnoit par le vœu des habitans. Il s'étoit préparé à la défense, avoit une armée supérieure, & ne voulut écouter aucune proposition, il livra la bataille & y perdit la vie. Ses troupes prirent la

fuite, & Oleg entra librement dans la ville. 1096.

Mſtislaf, ayant appris le malheur de ſon frère & les nouvelles invaſions ou plutôt les brigandages d'Oleg, lui envoya des députés pour l'engager à la paix, lui promettant d'employer ſa médiation auprès de Vladimir ſon père. Mais Oleg étoit bien loin d'écouter les propoſitions de Mſtislaf, & ſon deſſein étoit de le chaſſer lui-même de Novgorod. Il renvoya les députés ſans leur faire aucune réponſe ſatisfaiſante.

Mſtislaf, qui pénétroit les intentions d'Oleg, aſſembla les principaux habitans de Novgorod, leur repréſenta que s'ils ne ſe préparoient à réſiſter à Oleg, ils perdroient infailliblement leur ancienne liberté, & que, pour lui, s'ils refuſoient de lui accorder les ſecours néceſſaires, il étoit bien déterminé à les abandonner & à ſe retirer auprès de ſon père. Tatiſtchef.

On voit par ce diſcours, que les princes étoient loin d'exercer un pouvoir abſolu dans la grande Novgorod, & qu'ils ne pouvoient même lever des troupes ſans le conſentement du peuple. La ſuite de l'hiſtoire nous fera connoître que Novgorod étoit une véritable république, & que les princes n'avoient guères d'autres droits que celui de la défendre.

Mſtislaf ayant reçu des forces ſuffiſantes, marcha contre Oleg, qui, con-

noiſſant le peu d'amour qu'avoient pour
1096. lui ſes nouveaux ſujets, évita, en ſe retirant de ville en ville, un combat dont il craignoit les ſuites. Défait après s'être déshonoré par une lâche fourberie dont il s'étoit promis la victoire, privé de toutes les villes qu'il avoit priſes, & toujours ſuivi de près dans ſa fuite, il étoit perdu ſans doute, ſi ſon vainqueur eût été moins généreux.

Neſtor. Miſtislaf, modéré même au ſein de la victoire, le fit prier d'accepter la paix & d'engager les princes à ne le pas priver de toute ſouveraineté dans la Ruſſie. Oleg, réduit aux dernières extrêmités, ne put ſe refuſer aux ouvertures de Miſtislaf.

Mais il ne ſuffiſoit pas, pour appaiſer les troubles, de règler les intérêts particuliers d'un prince; il falloit diſcuter tous les intérêts réciproques des divers ſouverains de la Ruſſie, examiner leurs prétentions; faire mutuellement des ſacrifices, & aſſurer à chacun la tranquille poſſeſſion de ce qui lui ſeroit adjugé. C'eſt ainſi que la concorde pouvoit renaître, & que les forces réunies de l'État pouvoient en impoſer aux ennemis du dehors. Il ſe tint en conſéquence un congrès à Loubitch, dans la principauté de Tchernigof; aſſemblée auguſte, toute compoſée de princes ſouverains, unis par les liens du ſang, dé-

ſunis par leurs intérêts. Ils firent de nouveaux partages, & jurèrent ſur la croix de conſerver entr'eux la paix & de ſe réunir tous contre le premier qui oſeroit la troubler. „ Que cette croix, „ dirent-ils, ſur laquelle nous avons „ juré, que nous tous qui avons fait le „ ſerment, que la Ruſſie entière s'éle- „ vent contre le parjure". 1096.

La tranquillité paroiſſoit ſolidement rétablie, mais il étoit décidé que les princes Ruſſes devoient, par leurs continuelles diſſentions, être les plus funeſtes ennemis de la Ruſſie. A peine avoient-ils fait le ſerment de s'aimer comme des frères, que ce ſerment fut violé de la manière la plus atroce. 1097.

Sviatopolk, après le congrès, retourne à Kief avec David, fils d'Iorg & petit fils de Vladimir le Grand. Parmi les princes qui s'étoient trouvés au congrès, étoit Vaſilko, fils de Roſtislaf Vladimirovitch, & arrière petit-fils d Iaroslaf le législateur. Trois hommes perſuadent à David que ce prince avoit formé des deſſeins contre ſes États & contre ceux de Sviatopolk, & qu'il en vouloit même à leur vie. Ils ajoutent que Vladimir étoit l'ame de ce complot.

Le fils d'Igor reçoit avidement cette accuſation. Sviatopolk refuſe d'abord d'y ajouter foi: mais il étoit foible, il ne fut pas difficile à David de l'intimider & de

l'amener à ſon ſentiment. Il lui perſuada
1097. même que ſon frère Iaropolk avoit été aſſaſſiné par l'ordre de Vaſilko.

Malheureuſement celui-ci, revenant du congrès, paſſa près de Kief. Sviatopolk le fit inviter avec tant d'inſtance à lui faire une viſite, que ce malheureux Prince ne put ſe refuſer à de ſi preſſantes ſollicitations. Un homme, qui lui appartenoit le rencontre, veut le faire retourner ſur ſes pas & l'aſſure qu'on va l'arrêter. „ Et comment, dit Vaſilko, formeroient-ils des deſſeins contre moi? je „ viens de recevoir leurs ſermens". Il continue ſa route. Sviatopolk vient au devant de lui, le reçoit avec les marques de la plus tendre affection, le conduit à ſon palais, & cherche quelqu'excuſe pour le quitter un inſtant. Reſté ſeul avec le fils d'Igor, Vaſilko veut entrer en converſation avec lui: Mais David, tourmenté par le crime qu'il médite, ne peut proférer un ſeul mot. Il ſe retire ſous prétexte d'aller chercher Sviatopolk. Auſſi tôt après des Satellites paroiſſent & chargent Vaſilko de chaînes.

Le prince de Kief, toujours incertain, ne ſavoit à quoi ſe réſoudre. Il conſulta ſes Boïars & les plus ſages des citoyens; tous cherchèrent à lui rendre ſuſpectes les inſinuations de David: les prêtres mêmes, rempliſſant alors la plus belle fonction de leur miniſtère, lui firent

entendre la voix de l'humanité. Tout lui parloit pour Vaſilko : mais le fils d'Igor, habile à réveiller dans le cœur du prince le ſentiment de la crainte, ſe fit livrer cet illuſtre priſonnier. 1097.

Il craignit qu'il ne lui échappât s'il le gardoit plus long-tems à Kief, & il le fit enlever dès la nuit même. Les miſérables que David avoit chargés de remplir ſes deſſeins, & dont pluſieurs étoient des domeſtiques de Sviatopolk, firent entrer leur victime dans une maiſon abandonnée, afin de pouvoir exécuter, ſans témoins, leur horrible commiſſion. Là ils renverſèrent Vaſilko ſur le plancher ; mais ce prince, qui avoit une force extraordinaire, ſe défendoit contre eux avec avantage. Alors ils prirent une forte planche, la lui poſèrent ſur la poitrine & un homme ſe plaça ſur chaque extrêmité de cette planche. Il eut encore la force de les renverſer. Mais quatre hommes vigoureux s'aſſirent ſur cette même planche, enſorte qu'il ne pouvoit faire aucun mouvement, ni preſque reſpirer. Un ſcélérat, armé d'un couteau qu'il venoit d'aiguiſer en ſa préſence, ne lui épargnant pas même les apprêts de ſon ſupplice, le ſaiſit par la chevelure & lui arracha les yeux. La douleur, la perte de ſon ſang, firent évanouir le prince : ſes bourreaux le jetèrent en cet état ſur une charrette & le tranſportèrent juſ- Neſtor.

qu'à Volodimer, dans la Volynie, capi-
1097. tale des États de David.

Ils s'aviſèrent en chemin de faire nétoyer ſa chemiſe. Le prince, ayant enfin repris ſes ſens, s'apperçut qu'on la lui avoit ôtée: il en témoigna quelque regret. „C'eſt, dit-il, avec cette chemi„ ſe enſanglantée que j'aurois voulu „ mourir & comparoître au tribunal de „ l'Éternel".

Vladimir, apprenant cet attentat, demanda du ſecours à David & à Oleg, fils de Sviatoslaf, & marcha contre Sviatopolk. Celui-ci vouloit prendre la fuite; mais les habitans de Kief ne lui permirent pas de ſortir de la ville & d'expoſer des innocens à périr pour un crime dont il étoit, au moins indirectement, le complice.

On trembloit de la vengeance de Vladimir. Sa belle-mère, la veuve de Vſévolod, ſe chargea de l'appaiſer, & alla le trouver dans ſon camp. Elle avoit été toujours aimée de ce prince, comme ſi elle eût été ſa propre mère. Elle ſe préſenta devant lui, les yeux baignés de larmes, employa cet aſcendant qu'il lui avoit laiſſé prendre ſur ſon eſprit dans ſa première jeuneſſe, s'abaiſſa juſqu'à la prière, & lui remontra que les quérelles des princes affoibliſſoient de plus en plus l'État & le livroient en proie à l'avidité des barbares. Il confondit ſes

larmes avec celles de cette princeſſe vénérable, & le tableau des malheurs qu'il alloit cauſer à ſa patrie fléchit aiſément ſa colère. Sviatopolk obtint la paix : mais les princes exigèrent que, pour preuve de ſon innocence, il les aidât lui-même à punir le cruel David & à le chaſſer de ſes États. 1097.

Le ſuccès de ce deſſein paroiſſoit immanquable, & David effrayé, entama quelques négociations avec ſon priſonnier. Neſtor, auteur de la chronique d'où ces faits ſont tirés, fut le négociateur & eut pluſieurs fois occaſion de s'entretenir avec le malheureux Vaſilko. Dans une de leurs conférences, ce prince, ayant fait retirer ſes domeſtiques, lui dit : „ j'ai „ appris que David veut me livrer aux „ Polonois : il ſait le mal que je leur ai „ fait, mais il n'eſt pas encore raſſaſié de „ mon ſang. Cependant quel eſt mon „ crime ? Jamais, non jamais je n'ai „ formé contre le prince aucun deſſein. „ Je voulois, ſi les Turcs ou les Polovtſi „ tentoient de porter les armes dans ma „ patrie, prier Vladimir & David de me „ confier leurs troupes. Je leur aurois „ dit : livrez-vous aux douceurs de la „ paix, reſtez dans vos maiſons, goûtez „ les plaiſirs de la table : c'eſt moi qui me „ charge des fatigues & des dangers de „ la guerre. Je pénétrerai dans les pays „ des barbares, je vengerai la Ruſſie.

„ D'autrefois je voulois marcher contre
1097. „ les Bulgares du Danube ; &, les armes
„ à la main, me fonder chez eux une
„ domination. Je me ſuis dit quelque-
„ fois : j'acquerrai de la gloire ou je dé-
„ vouerai ma tête à ma patrie. Mais je n'ai
„ voulu jamais attenter contre Sviato-
„ polk ni contre David. J'en atteſte Dieu
„ même, je le jure par ſon avénement.
„ Mais je me ſuis livré à l'orgueil, j'ai
„ oſé m'élever, & Dieu m'a humilié". Ce diſcours éloquent & naïf de Vaſilko, ſemble être un témoignage de ſon innocence.

Cependant le fils d'Igor, voyant que la vengeance des princes différoit à tomber ſur lui, conçut une nouvelle audace, & ne penſa plus qu'à recueillir les fruits qu'il s'étoit promis de ſon crime. Il ſe jeta ſur les États de Vaſilko. Mais Volodar, frère du prince infortuné, vint à ſa rencontre, & David ſurpris, fut contraint de ſe jeter dans une petite ville où il fut aſſiégé. Réduit bientôt aux dernières extrêmités, il convint de rendre à Vaſilko ſes États & la liberté, & rejeta ſur Sviatopolk le crime dont lui-même étoit le principal auteur.

Vaſilko fut libre, mais il n'étoit pas vengé. Il fait avec ſon frère la guerre à David ; des innocens périſſent & le coupable en eſt quitte pour livrer les miſérables qui avoient calomnié le prince.

Ce n'étoient pas ces vils ſcélérats qui méritoient le plus de porter la vengeance du crime. 1097.

On voit avec quelque plaiſir Sviatopolk, rempliſſant enfin ſa promeſſe, tourner ſes armes contre le fils d'Igor. Ce prince criminel, trahi par les Polonois dont il avoit acheté des ſecours qu'ils envoyèrent à ſon ennemi, fut chaſſé de ſa capitale. La néceſſité, l'eſpoir d'en recevoir des troupes, lui firent chercher un aſyle chez les Polonois, dont il avoit tant de ſujet de ſe plaindre. 1099.

Mais ce n'étoit pas le juſte deſir de punir le crime qui conduiſoit Sviatopolk; l'ambition ſeule avoit armé ſon bras. Il paroiſſoit, en dépouillant David, avoir vengé Vaſilko: mais, renonçant à la gloire de cet exploit généreux; il continue ſa marche contre Vaſilko lui-même & contre Volodar ſon frère, ſous prétexte que leurs apanages avoient appartenu à ſon père. Vaſilko, qui ne pouvoit combattre, alloit de rang en rang, &, tenant en main une croix; „ c'eſt ſur cette croix, s'écrioit-t-il, que Sviatopolk a „ juré de nous aimer, de nous protéger „ comme ſes frères. Le parjure m'a privé „ de la vue: il veut à préſent m'arracher „ la vie: mais Dieu eſt juge entre nous ". Le ſort aveugle des armes fut juſte cette fois, & le prince de Kief fut entièrement défait.

1099. Ce n'étoit pas assez que les princes Russes tournassent leurs armes les uns contre les autres : ils implorèrent le secours des étrangers pour mieux déchirer leur patrie. Sviatopolk obtint une armée de Koloman, Roi de Hongrie, contre Volodar & son malheureux frère. David, ce même David Igorévitch, qui avoit si cruellement traité Vasilko, unit ses intérêts à ceux de ce prince & de son frère, remet à ce dernier sa femme entre les mains, & court demander des troupes aux Polovtsi, à ces féroces dévastateurs de la Russie, contre lesquels il falloit se réunir. Il rencontre en chemin Boniak, l'un de leurs chefs, déjà connu par les villes Russes qu'il avoit réduites en cendres, par les ravages qu'il avoit faits dans la campagne, par les citoyens, les femmes & les enfans qu'il avoit enlevés & réduits en captivité. C'est à lui que s'adresse David, & il n'eut pas besoin d'avoir recours à la prière. Ce chef de barbares ne cherchoit que le pillage, & on lui indiquoit où il pouvoit piller. Boniak & David ne tardèrent pas à rencontrer l'armée Hongroise, &, quoiqu'elle fût, dit-on, composée de cent mille hommes & qu'ils en eussent au plus huit mille, d'autres disent moins de cinq cents, il la défirent entiérement. Le Roi de Hongrie put à peine se sauver avec une foible partie de son armée, & deux évêques Hon-

Nicon. Stcherbatof.

Hongrois, qui avoient combattu, furent trouvés parmi les morts. 1099.

La guerre continua encore entre les princes Ruſſes avec des ſuccès variés. Enfin, également épuiſés par leurs victoires & par leurs défaites, ils convinrent de tenir un congrès pour règler leurs différends. On s'aſſembla dans une tente, & un tapis étendu ſur la terre fut le ſiége où s'aſſirent les princes. David, fils d'Igor, fut appelé; &, après les complimens ordinaires, il s'aſſit avec les autres. Mais perſonne ne lui adreſſant la parole: „ pourquoi, dit-il enfin, m'avez-vous „ mandé? que me veut-on? parlez, je „ ſuis prêt à répondre. 1100.

Alors Vladimir prenant la parole: „ Tu „ nous a fait ſavoir, lui dit-il, que tu „ avois à te plaindre de pluſieurs griefs: „ te voilà aſſis ſur un même tapis avec „ tes frères. Parle. Qui de nous accu- „ ſes-tu?

David confus & déconcerté, craignant de s'attirer, en préſence des princes, les reproches de Sviatopolk, ne put répondre un ſeul mot. Alors les princes ſortirent de la tente & montèrent à cheval. C'eſt ainſi que l'on tenoit alors les aſſemblées quand il y avoit quelque ſujet de crainte, & cet uſage ſe conſerve encore en Pologne. Les princes ſe ſéparèrent pour conſulter les grands qui leur étoient attachés, & n'admirent point avec eux le fils d'Igor, qui Tatiſtchef.

ſe tint à l'écart. Après s'être concertés, ils
1100. lui firent dire qu'ayant été le premier auteur des diſſentions qui avoient troublé la Ruſſie, ayant tiré l'épée contre ſes frères & cauſé l'effuſion du ſang innocent, il ne méritoit pas de règner à Volodimer : que cependant ils ne vouloient ni lui ôter la liberté ni lui faire aucun mal : mais qu'on lui accordoit Bougesk & trois autres villes avec leurs dépendances ; que c'étoit à Sviatopolk qu'il devoit ce bienfait ; que d'ailleurs Vladimir lui faiſoit préſent de deux cents grivnes, & ques les fils de Sviatoslaf lui en donnoient autant.

Les intérêts des autres Princes furent diſcutés & règlés dans le même congrès.

On voit par le réſultat de cette diète, que ſi les princes pouvoient ſouvent troubler la patrie & commettre le crime avec impunité, ils avoient cependant à craindre un tribunal auguſte, & le jugement de leurs pairs.

L'arrêt prononcé contre David fut exécuté, &, quoique ſur la fin de la guerre, il fût rentré en poſſeſſion de Volodimer, il fut obligé de ſe retirer à Bougesk, qui venoit de lui être marqué pour ſa domination. Peu de tems après, Sviatopolk joignit aux quatre autres villes qu'on venoit de donner à David, celle de Dorogobouje, au nord-eſt de Smolensk, d'où l'on peut croire que le reſte de ſon apanage étoit dans

cette contrée. Ce fut là qu'il finit ſes jours.

La paix avec les Polovtſi, qui ſuivit de près celle que les princes Ruſſes venoient de conclure entre eux, devoit aſſurer le repos à leur vaſte domination. Mais ils n'étoient pas faits pour goûter les charmes de la tranquillité, ni pour en laiſſer jouir les peuples voiſins. Leur inquiétude & leur haine contre les Polonois furent, ſans doute, le ſeul motif de l'incurſion que les Ruſſes firent dans la Pologne. Le Roi Vladislaf Germain, y règnoit alors. Il les vainquit, les repouſſa hors de ſes États, & leur enleva le butin dont ils s'étoient déjà chargès (*). 1101. 1101.

Ils venoient d'attaquer un peuple auquel ils n'avoient aucun prétexte de faire la guerre : ils vont tomber ſur les terres des Polovtſi, avec leſquels ils avoient juré la paix. Ces ſortes d'infidélités ne ſe préſentent pas encore à nos yeux prévenus dans toute leur horreur : mais il viendra peut-être un tems où l'on regardera généralement comme des furieux les peuples & les Souverains qui ne ſe ſont point fait un crime de manquer à la foi qu'ils avoient donnée; qui ont 1103. Neſtor.

(*) 1102. La nuit du 29 Janvier & les deux nuits ſuivantes, l'autore boréale. Le 5 Février, éclipſe de lune.

joué avec la vie des hommes; qui;
1103. portant, ſans une juſte raiſon de défenſe naturelle, la déſolation chez leurs voiſins, l'ont enſuite attirée chez eux-mêmes; qui ont regardé comme des exploits glorieux les nombreux aſſaſſinats commis par les armées. Puiſſent nos neveux, plus fortunés & plus ſages que nous, rougir un jour de la férocité de leurs ancêtres!

Au reſte, la perfidie des Ruſſes fut heureuſe: ils furent vainqueurs & remporterent de riches dépouilles ſur un peuple qui n'avoit d'autre métier que d'en recueillir.

Mais dans, cette guerre, Vladimir ſouilla ſa gloire par un acte de cruauté. Un grand nombre de princes Polovtſi étoient reſtés ſur la place. L'un d'eux, nommé Veldiouſe, tomba vivant entre les mains des Ruſſes. Conduit à Sviatopolk, il lui offrit pour ſa rançon de l'or, de l'argent, des chevaux & des troupeaux, jurant de ne porter jamais les armes contre la Ruſſie. Sviatopolk le renvoya à Vladimir; qui, après l'avoir accablé de reproches, le fit maſſacrer. Vladimir étoit le prince le plus humain de ſon tems. Sa cruauté envers Itlar & Veldiouſe prouve qu'on penſoit alors que l'exercice des vertus devoit ceſſer avec les ennemis.

1106. Les Polovtſi, ayant voulu ſe venger,

ne firent qu'attirer ſur eux de nouveaux malheurs, & baigner de leur ſang les campagnes de la Ruſſie : & les Ruſſes, ſoit qu'ils ſe défendiſſent, ſoit qu'ils fuſſent attaqués, eurent toujours de grands avantages ; tant ils avoient de ſupériorité ſur ces barbares, quand eux-mêmes n'étoient pas affoiblis par les diviſions inteſtines (*). 1107. 1111. 1112. 1113.

Le vieux Sviatopolk, en terminant ſes jours, eut la conſolation de voir règner la paix dans ſa patrie, & l'union entre les princes de ſon ſang (**).

(*) 1107. Le 5 Février, on éprouva un tremblement de terre à Kief, pendant la nuit, peu avant le lever de l'aurore.

(**) 1113. Le 19 Mai, éclipſe de ſoleil.

1113.

VLADIMIR II VSÉVOLODOVITCH MONOMAQUE.

Dès que le Souverain eut fermé les yeux, le trouble s'éleva dans la ville de Kief. Les Juifs y faiſoient un grand commerce, ou plutôt tout le commerce étoit entre leurs mains. Les Chrétiens regardoient d'un œil jaloux les profits immenſes que faiſoit cette nation, & qu'ils ne pouvoient partager. Il eſt d'ailleurs vraiſemblable qu'ils avoient contracté avec ce peuple des dettes, dont chaque jour le principal s'accroiſſoit par des uſures exorbitantes. Ils gémiſſoient ſur la ruine de leur fortune, cauſée par ces actions, & ſe promettoient de retirer du négoce les mêmes avantages que les Juifs, ne ſentant point qu'ils n'avoient pas la même induſtrie. De ces vues d'intérêt naiſſoit une haine envenimée. Elle étoit reſtée inactive tant qu'elle avoit été contenue par la crainte du Souverain; mais elle ſe changea en fureur quand un interrègne eut lâché la bride à la licence. Les grands, qui ne voyoient ces déſordres qu'avec peine, n'y trouvèrent pas de meilleur remède que d'élire le fils de Vſévolod, ce Vladimir, qui s'étoit rendu ſi célèbre ſous le dernier règne, & qui eſt diſtin-

Tatiſtchef. Stcherb.

gué par le ſurnom de Monomaque, parce que ſa mère étoit fille de Conſtantin Monomaque, Empereur de Conſtantinople. L'influence qu'il avoit depuis long-tems dans les affaires les plus importantes, ſon caractère ferme & conciliant, & ſon habileté à rétablir le bon ordre dans les conjonctures les plus difficiles, faiſoient deſirer de le voir ſur le premier trône de Ruſſie. 1113.

Mais ce prince refuſa de ſe rendre aux deſirs de la meilleure partie de la nation. Il ne croyoit pas que ſes droits ſur Kief fuſſent aſſez inconteſtables, & il craignoit d'allumer des guerres ſanglantes dans ſa patrie. Sviatopolk avoit laiſſé des fils en âge de règner : mais, comme l'obſerve un hiſtorien judicieux, ce n'étoient pas leurs droits qu'il reſpectoit ; c'étoient ceux des fils de Sviatoslaf, qui étoit l'aîné de Vſévolod, ſon père. Tatiſtchef.

Le refus de Vladimir augmenta encore le tumulte. Le maſſacre des Juifs recommença avec une nouvelle fureur, & l'on n'épargna pas même les citoyens qui prenoient parti pour les divers prétendans à la couronne. Touchés de tant de maux, les grands preſſèrent de nouveau Vladimir de ſe rendre aux vœux preſque unanimes de la nation. Il ne crut pas devoir réſiſter davantage. Il fut reçu à Kief avec les témoignages

de la joie la plus vive, & ſa préſence
1113. rétablit la tranquillité. Les Juifs furent chaſſés & n'ont jamais depuis été tolérés en Ruſſie : mais, en les ſacrifiant à la haine du peuple & aux véritables intérêts de la nation, le prince eut ſoin de les garantir de toute inſulte. Aſſez ſage pour ſentir que des hommes qui uſurpoient toutes les branches du commerce, & qui ruinoient ſes ſujets par les uſures les plus criantes, étoient dangereux & méritoient d'être éloignés, il ne penſoit pas que des malheureux, qui n'avoient pas les mêmes opinions religieuſes que celles dans leſquelles il avoit été nourri, méritaſſent d'être exterminés par le fer & par le feu, ni que les hommes duſſent juger & venger la cauſe de la divinité. (*)

Vladimir affermit la puiſſance des grands princes ſur les princes apanagés, & il ſut pendant ſon règne les
1115. contenir dans la ſoumiſſion. Miſtislaf,
Nicon. l'un de ſes fils, fit des conquêtes dans la Tchoude, à préſent la Livonie : un

(*) On peut remarquer ici qu'en 1114 la ville de Ladoga fut bâtie en pierre : d'où l'on doit conjecturer que d'autres villes plus importantes l'étoient déjà. Ainſi M. de Voltaire a tort d'avancer que, même dans des ſiècles poſtérieurs, les Ruſſes n'avoient que des hutes de bois, enduites de mouſſe.

autre de ſes fils, Iaropolk, défit les Polovtſi, ſur les bords du Don, & prit trois de leurs villes ; ainſi cette nation ne menoit pas une vie purement errante. Il porta encore, trois ans après, les armes contre eux : mais, arrivé ſur leurs terres, il ne trouva ni ennemis ni habitans, & fut obligé de revenir, ſans avoir retiré aucun fruit de ſes fatigues. Chacun des enfans de Vladimir vouloit ſe diſtinguer par quelque exploit. Iouri ou Georges remporta une victoire complette ſur les Bulgares, & fit un grand nombre de priſonniers: André ne fut pas moins heureux contre la Pologne où il porta le ravage. 1119. 1120.

Les ſuccès d'André excitèrent l'ambition de Volodar, frère de ce Vaſilko, qui eut les yeux crevés du tems de Sviatopolk. Il eſpéroit pouvoir s'enrichir aux dépens de la Pologne ; mais, après des ſuccès variés, il fut enfin battu & fait priſonnier par le roi Boleſlas, qui ne le rendit que moyennant une forte rançon. 1122.

Comme Vladimir, par ſa ſageſſe & & par l'idée qu'on avoit de ſes talens & de ſa valeur, ſut maintenir l'union parmi les princes de ſon ſang, & en impoſer à ſes voiſins, ſon règne eſt peu fécond en évènemens. L'hiſtoire ſe tait, quand les peuples ſont heureux : elle ne

conſerve guères que le ſouvenir des dé-
1125. ſaſtres & des crimes (*). Vladimir mourut en 1125, âgé de ſoixante & onze ans, laiſſant huit fils dont chacun eut ſon partage. L'année qui précéda ſa mort fut marquée par un incendie qui arriva à Kief, & dura deux jours. Six cents égliſes qui y furent conſumées, prouvent quelle devoit être la grandeur de cette ville, le nombre de ſes édifices, & ſa population.

Chaque nation a dans ſon hiſtoire quelque fable qu'elle aime à conſacrer. Je crois devoir mettre de ce nombre ce que rapportent les hiſtoriens de la Ruſſie, qu'Alexis Comnène envoya à Vladimir la couronne & les autres marques de la dignité impériale. Ces divers hiſtoriens s'accordent mal entre eux, & les circonſtances dont ils accompagnent ce fait, contrarient l'hiſtoire connue
1125. d'Alexis Comnène. On cite la lettre de cet Empereur dans laquelle il donne à Vladimir le titre de Céſar : mais on ne dit pas que l'original de cette lettre ſoit conſervé dans les archives. On ajoute que le grand prince prit alors le titre de Tſar ; mais, ſi cela étoit vrai, ſes ſucceſſeurs euſſent été décorés du même titre ; & ils ne le prirent que pluſieurs ſiècles après. Enfin, s'il étoit vrai que

(*) 1124. 11 Août, éclipſe de Soleil.

Vladimir eût reçu d'Alexis les ornemens impériaux qu'avoit portés Conſtantin Monomaque, ſon ayeul, & qu'il eût été couronné à Kief par le patriarche d'Éphèſe & par les évêques de Mitylène, de Milet & d'Antioche; les auteurs des anciennes chroniques n'euſſent pas gardé le ſilence ſur un fait ſi glorieux pour un prince qu'ils ſe ſont plûs à célébrer : mais ils n'en diſent rien, & toute cette fable a été imaginée dans des ſiècles poſtérieurs. Le prince Stcherbatof a ſenti la plûpart de ces difficultés, & n'a pas cru devoir les diſſimuler. Il ſait trop bien que ſa partie n'a pas beſoin de fonder ſa gloire ſur des faits imaginaires ou douteux. 1025.

Des auteurs Ruſſes, fondés ſur le récit d'un hiſtorien Polonois, prétendent que Vladimir ne dut pas ſon ſurnom de Monomaque ou Duelliſte, à ſon ayeul maternel, mais à l'un de ſes propres exploits. Suivant eux, ce prince viſant ſur les Gènois le ſiége de Théodoſie, dans la Cherſonèſe, reçut un cartel du général ennemi, qui lui propoſa de vider la quérelle dans un combat ſingulier. Vladimir accepta le défi, renverſa de cheval ſon adverſaire, le conduiſit lié dans ſon camp, & lui enleva, pour marque de ſa victoire, ſon bonnet enrichi de diamans, ſa ceinture & la chaîne d'or qu'il portoit Strikovski.

au cou. Mais Neſtor, auteur contem-
1125. porain & qui vivoit à Kief, ne permet pas de croire que Vladimir ait fait la guerre dans la Cherſonèſe, & d'ailleurs Théodoſie ou Kafa n'a appartenu que long-tems après aux Gènois.

MSTISLAF VLADIMIROVITCH.

Neſtor. Nicon. Mſtiſlaf, à la mort de ſon père, prit poſſeſſion de la ſouveraineté de Kief. Il n'y avoit point de mutation de règne dont les Polovtſi n'eſpéraſſent profiter. Auſſi n'eurent-ils pas plutôt appris la mort du dernier Prince, qu'ils réſolurent de tomber ſur la Ruſſie. Leur intention étoit de piller & non pas de combattre. Mais Iaropolk, frère du nouveau Souverain, & qui avoit conſervé la principauté de Pereiaslavle, dont il jouiſſoit déjà du tems de ſon père, ne crut pas devoir attendre le ſecours de ſes frères: ſe confiant en ſes propres forces, il s'avança hardiment contre les ennemis. Son audace fut heureuſe, les barbares furent battus & diſſipés long-tems avant que la plûpart des contrées de la Ruſſie euſſent pu entendre parler de leur incurſion. Mais on ne tardera pas long-tems à les voir reparoître; car un Prince ne les avoit pas plutôt repouſſés, qu'un

autre Prince les rappeloit, & quand ils ne venoient pas d'eux mêmes ravager l'État, il leur étoit offert à dévaſter, par ceux mêmes qui devoient le gouverner & le défendre. Nous en allons voir un exemple. 1125.

Vſévolod, fils d'Oleg, ne reſpecta pas même Iaroslaf, ſon oncle, le chaſſa de Tchernigof, vola, maſſacra les ſujets de ce malheureux Prince. L'audace de Vſévolod faiſoit craindre de ſa part de nouveaux attentats. Plein d'une juſte indignation, Mſtislaf brûle de punir cet injuſte agreſſeur. 1127.

Vſévolod apprit le danger qui le menaçoit, &, joignant à ſa premiere injuſtice le mépris du bien commun de l'État, il demanda des ſecours aux Polovtſi, content de leur livrer ſa patrie à ravager, pourvu qu'il en pût partager avec eux les dépouilles. Ces barbares s'avancèrent dans la Ruſſie au nombre de ſept mille; mais voulant convenir plus particulièrement avec leur nouvel allié des conditions auxquelles ils vouloient vendre leur alliance, ils s'arrêtèrent & lui envoyèrent des députés qui furent enlevés à leur retour.

Les Polovtſi ne recevant aucune nouvelle du Prince auquel ils venoient unir leurs armes & ayant perdu leurs députés, ſoupçonnèrent quelque trahiſon & retournèrent ſur leurs pas.

Vſévolod, privé de ſes alliés & n'é-
1127. tant plus en état de ſe défendre contre les Princes qui venoient l'attaquer, eut recours aux négociations, qui ſouvent ne ſont pas plus juſtes que les haſards des combats.

Le prince de Kief, qui avoit juré de venger Iaroslaf, balançoit entre l'amour de la paix & la crainte du parjure. Il y avoit alors un moine nommé Grégory, Abbé du Monaſtere de Saint André, qui, par la pureté & la douceur de ſes mœurs, s'étoit attiré le reſpect & l'amour des Princes & de la nation. Conſulté par Mſtislaf, il lui dit que lui-même & tout le Clergé conſentoit à prendre ſur eux le danger du parjure, & qu'il valoit mieux violer un ſerment fait ſur la croix, que de répandre le ſang innocent.

Sans doute la guerre entrepriſe par Mſtislaf, pour punir un uſurpateur qui troubloit le repos de l'État, pour faire rendre au malheureux opprimé ſon héritage, étoit juſte & devoit être pourſuivie juſqu'à l'entière ſatisfaction de l'offenſé. Mais n'en aimons pas moins le caractère humain & pacifique du moine Grégory. Heureuſes les erreurs qui prennent leur ſource dans l'amour de l'humanité! Enfin, Mſtislaf accorda la paix à Vſévolod; mais il éprouva toute ſa vie le remords d'avoir enfreint ſon ſerment.

Ainſi la paix règnoit ſur toute la Ruſſie, qui en avoit rarement goûté les douceurs. Elle pouvoit ſe promettre de trouver dans le ſein du repos quelque conſolation aux maux que lui avoient cauſés tant de guerres, toujours funeſtes, lors même qu'elles avoient été ſuivies de la victoire. Elle n'avoit plus d'ennemis; la nature s'arma contre elle. Des ouragans furieux, des pluies ſurabondantes, de terribles inondations, briſèrent, renverſèrent, & enlevèrent les productions de la campagne & l'eſpérance des habitans de Novgorod. Bientôt cette ville & ſes vaſtes dépendances furent livrées à toutes les horreurs de la famine. Le peu de grains qu'on avoit ramaſſés ſe vendoit à un prix exorbitant, & les riches ſeuls, qui ſont ſi ſouvent la portion la moins utile de l'humanité, pouvoient acquérir à grands frais une ſubſiſtance inſuffiſante. Bientôt même on vit manquer entièment cette foible reſſource. Les animaux qui paient de leur chair les ſoins avares de ceux qui les ont nourris, expirèrent les premiers par le défaut de pâturages. On fut réduit à broyer les feuilles & les écorces des tilleuls; on en fit une ſorte de pain, que ces malheureux dévoroient avidement. On ſe nourrit de la chair dégoûtante de ces animaux vils, qui ne ſont point enlevés par la diſette, parce qu'ils ne ſe nourriſſent que du rebut des

1128.

Nicon.

autres animaux. Les rues étoient jon-
1128. chées de cadavres tombant en pourriture, & le nombre des vivans ne ſuffiſoit pas à enterrer les morts. Les vapeurs infectes, qui s'exhaloient de ces cadavres abandonnés, répandoient au loin leur poiſon contagieux; nouvelle cauſe de deſtruction, chère peut-être à des infortunés dont elle abrégeoit les ſouffrances. Heureux alors ceux qui purent fuir de leur patrie ou qui obtinrent que leurs enfans fuſſent acceptés comme eſclaves, par quelques étrangers!

Les ravages que cauſa la famine dans la grande Novgorod, tandis que rien ne témoigne que les autres portions de la Ruſſie aient conſidérablement ſouffert de ce fléau, prouvent qu'il n'y avoit pas aſſez de correſpondance & de liaiſon entre les différentes parties de ce vaſte corps.

L'étendue de la Ruſſie eſt telle, que la récolte n'y peut manquer par tout en une même année: &. le tranſport des marchandiſes par eau en été, & par le traînage en hiver, eſt ſi difficile, qu'on ne pourroit y éprouver nulle part de la diſette, ni une grande cherté des grains, ſans une faute grave du gouvernement.

Les années ſuivantes ſont marquées dans les annales par des victoires ſur la Tchoude, les Lithuaniens & les Polovtſi. Miſtislaf mourut au milieu de ces ſuccès,
1132. aprés une règne de ſix années.

1132.

IAROPOLK II. VLADIMIROVITCH.

A la mort de ce prince, le choix des habitans de Kief tomba ſur Iaropolk, ſon frère, & ils le firent inviter par une ambaſſade à venir règner ſur eux. Cette ſorte d'élection étoit apparemment néceſſaire, pour que le trône ne retournât pas à la branche aînée dont il étoit ſorti à l'avènement de Vladimir. Mſtislaf avoit des fils, & déjà il avoit diſpoſé de la principauté de Novgorod en faveur de l'aîné, nommé Vſévolod: mais il ſavoit que les uſages ne lui permettoient pas d'avoir aucun d'eux pour ſucceſſeur immédiat; il crut ne pouvoir rien faire de mieux pour ſes enfans, que de remettre leur ſort entre les mains de ſon frère, & de les lui recommander. Auſſi l'un des premiers actes du règne d'Iaropolk fut de donner des apanages à ſes neveux. Il chercha en même tems à contenter tous ſes frères, & à ne leur laiſſer aucun ſujet de ſe plaindre de leur partage. Il oſoit eſpérer que chacun d'eux, ſatisfait & tranquille dans ſa propre domination, ne troubleroit pas le repos des autres, & n'altèreroit point la paix de la Ruſſie: vaine eſpérance, que l'expérience du paſſé auroit dû l'empêcher de concevoir. Neſtor. Nicon.

La ſouveraineté de Novgorod avoit
1132. été preſque toujours unie à celle de Kief. Le nouveau grand prince, à l'exemple de ſes prédéceſſeurs, voulut en jouir, & donna en échange à ſon neveu Vſévolod la principauté de Péreiaslavle. Mais le même jour où celui-ci prit poſſeſſion de ſon nouvel apanage, il en fut chaſſé par Ioury, ſon oncle. Dès qu'Iaropolk fut inſtruit de cette violence, il marcha contre ſon frère, il ſe fit reſtituer, ſoit par l'inſinuation, ſoit par la crainte de ſes armes, la ville qu'il venoit d'uſurper, il jugea à propos de rendre à Vſévolod la principauté de Novgorod. De nouveaux déſordres exigèrent de nouveaux arrangemens qui furent encore ſuivis d'autres troubles & de nouvelles pacifications. C'eſt ainſi que ſe paſſa preſque tout le règne du ſecond Iaropolk; mais des aventures preſques romaneſques diſtinguent principalement ce règne de tous les autres.

Hiſt. de Pologne. Il y avoit à peu près deux ans qu'il étoit ſur le trône, lorſqu'une guerre de Ruſſes commença entre lui & les Polonois. Ceux-ci avoient appris que, dans une aſſemblée des princes Ruſſes, Iaropolk leur avoit propoſé de ſe réunir tous contre la Pologne. Ce bruit, bien ou mal fondé, cauſoit des alarmes à Boleslas III, affoibli par deux guerres ſanglantes qu'il venoit de ſoutenir contre la Hongrie &

contre la Bohême. Un ſénateur, nommé Pierre Vloſtovicz, fut d'avis de détourner ce danger en s'emparant de la perſonne du grand prince. Il avoit donné le conſeil, il ſe charge de l'exécution. 1132.

Il part & ſe rend à la cour d'Iaropolk avec un petit nombre d'hommes affidés. Il demande humblement un aſyle, & ſe plaint de la cruauté de Boleslas, qui, non content de l'avoir privé de tous ſes biens, en veut encore à ſes jours, & le force à chercher ſon ſalut loin de ſa patrie. Iaropolk le reçoit avec bonté; bientôt même il lui accorde ſa confiance. Le perfide Polonois lui peint avec force la haine de ſes compatriotes contre leur ſouverain, & lui perſuade que, s'ils pouvoient eſpérer d'être ſoutenus, ils ne ménageroient rien pour le renverſer du trône. Le crédule Iaropolk écoute avec joie des diſcours qui flattent ſes deſirs, & fait part au traître Vloſtovicz des deſſeins que lui-même avoit formés contre la Pologne. Ces confidences réciproques, ſi fauſſes d'un côté, de l'autre ſi indiſcrettes, l'attachent encore d'avantage au ruſé ſénateur. Il le met de tous ſes conſeils & de tous ſes plaiſirs. Un jour qu'ils étoient allés ſe divertir dans une maiſon de plaiſance, à quelque diſtance de Kief, Vloſtovicz, qui avoit pris ſes meſures pour être le plus fort, fait arrêter le prince vers la fin du repas, & le conduit à

Cracovie où il eſt mis en priſon. Il ne
1132. dut ſa délivrance qu'à une forte rançon, que les princes Ruſſes payèrent pour lui.

Il n'eut pas plutôt obtenu ſa liberté, qu'il ne s'occupa que de ſa vengeance. Un Hongrois qu'il avoit à ſon ſervice, homme adroit & délié, lui parut propre à la préparer. Il le fait partir pour Cracovie. Ce fourbe ſe donne à Boleslas, pour un exilé, & lui raconte que Bela, Roi de Hongrie, l'a chaſſé de ſa patrie pour le punir du zèle qu'il avoit témoigné pour le neveu de ce prince. Boleslas accueille ce Hongrois intrigant, qui parvient à la faveur par ſes inſinuations & ſes ſoupleſſes, & obtient la Staroſtie de Vislitſa & le Palatinat de Sandomir. Dès-lors il lui fut facile d'ouvrir l'entrée de la Pologne aux Ruſſes qui poſſédoient non-ſeulement Galitch ſur le Dnieſtre, mais encore la Volynie.

Bientôt après, le Roi de Pologne eſt obligé de ſe rendre à Bamberg, pour conclure la paix avec l'empereur Lotchaire. Le Staroſte de Vislitſa profite de l'abſence du prince, & répand le bruit que les Ruſſes s'avancent avec des forces redoutables. Il feint d'être effrayé du danger qui menace la Pologne, il ordonne aux Polonois de ſe renfermer dans des places fortes. Vislitſa, que la Nida enveloppe de ſes eaux, paroiſſoit la plus ſûre de toutes. Ce fut là que la plûpart

cherchèrent un asyle, & mirent à l'abri leur trésors. Iaropolk, bien informé de tout ce qui se passoit, apprend qu'il est tems d'agir, attaque la ville dont le Staroste lui ouvre toute les portes, & n'en sort qu'après avoir enlevé les immenses richesses qu'on y avoit déposées. 1132.

Cependant cette vengeance sembloit trop légère, & les princes Russes vouloient réunir toutes leurs forces pour attaquer ouvertement Boleslas. Mais Iaropolk, se défiant des évènemens incertains de la guerre, modéra leur ardeur, & se promit de meilleurs succès de la ruse que de la force.

Iaroslaf, fils naturel de Vladimir Monomaque, avoit eu en partage la principauté de Galitch, & venoit d'en être chassé, parce qu'on avoit découvert qu'il entretenoit des intelligences avec Boleslas, qui lui donna un asyle. Le grand prince engagea les habitans de Galitch à préparer le piége dans lequel il vouloit attirer Boleslas. En conséquence ils firent prier le Roi de Pologne de leur rendre Iaroslaf, à qui ils étoient toujours fidèles. Les députés firent comprendre au Roi, qu'il seroit à propos qu'il conduisît lui-même le prince dans ses États: que sa présence en imposeroit à ceux qui pourroient penser à faire quelque résistance; que d'ailleurs plusieurs autres princes Russes desiroient d'entrer

dans ſon alliance, que la crainte ſeule
1132. les arrêtoit, mais qu'ils ne manqueroient pas de ſe déclarer dès qu'ils le verroient à Galitch, & qu'ils reconnoîtroient avec quel zèle il protégeoit ſes amis.

L'avantage que Boleslas trouvoit à ſe faire un allié, qui, maître d'une porte de la Ruſſie, pouvoit la lui ouvrir, ſuffiſoit pour l'engager à remettre Iaroslaf ſur le trône. Un nouveau motif l'empêcha de balancer. Des nobles Hongrois, qui demeuroient près de Galitch, & qu'Iaropolk avoit gagnés, ſe réunirent pour demander à Boleslas le rétabliſſement du prince dépoſé, & lui promirent leurs ſecours.

1135. Le Roi de Pologne, comptant ſur toutes les forces qui devoient ſe joindre à lui, n'amena qu'une armée aſſez foible. En approchant de la ville, il trouva les Hongrois & les habitans de Galitche qui venoient au devant de lui. Ils s'ouvrirent & ſe rangèrent en haies ſur ſon paſſage. Mais, dès que la troupe du prince eut défilé entre eux, ils ſe réunirent & l'attaquèrent. Ce fut alors ſeulement qu'il reconnut ſon imprudence, &, lors qu'il donnoit ſes ordres pour la réparer, il apperçoit Iaropolk qui paroît à la tête d'une armée conſidérable. Boleslas, environné d'ennemis, comptoit trop ſur ſa propre valeur & ſur celle de ſes ſoldats, pour s'abandonner à la crainte. Il partagea ſon

armée en deux corps, donna le commandement de l'un à Vſébor, Voévode de Cracovie, ſe mit à la tête de l'autre, & ſe jeta ſur les Ruſſes avec l'impétuoſité que donne la fureur. Ils alloient tomber dans le piége qu'eux-mêmes avoient tendu, & leur perte étoit certaine, ſi Vſébor eût mieux ſuivi l'exemple de ſon prince; mais il prit lâchement la fuite avec l'aîle qu'il commandoit. Boleslas, abandonné de la moitié de ſon armée, inveſti de toutes parts, obligé de faire face de tous côtés à un ennemi, dont le ſuccès augmentoit le courage, ne combattit plus pour la victoire, mais pour chercher une mort honorable. Couvert de bleſſures, entraîné dans la chûte de ſon cheval qui venoit d'être tué ſous lui, il n'attendoit que la mort ou la captivité. Un ſimple ſoldat le relève, lui donne ſon cheval, & l'exhorte à ne pas ſacrifier des jours utiles à la patrie. Le prince s'ouvre un paſſage au milieu des ennemis; &, vaincu pour la première fois, il conçut de ſa défaite une douleur qui le conduiſit bientôt au tombeau. 1135.

Les chroniques Ruſſes n'ont fait aucune mention de ces évènemens, qui ont été tranſmis à la poſtérité par les hiſtoriens Polonois. On ne peut guères révoquer leur témoignage en doute, quand ils rapportent que leurs compatriotes ont été trompés & battus: mais il peut bien y

avoir quelque chose de fabuleux dans les
1135. circonstances. Les mêmes embûches me paroissent maladroitement répétées de part & d'autre. Il se présente aussi quelque doute sur l'un des héros de cette histoire.

Strikovski. Le premier des auteurs Polonois qui l'ait racontée, nomme le grand prince de Kief; mais des auteurs plus modernes, qui vraisemblablement ont copié des anciens, disent que l'ennemi de Boleslas se nommoit Vasilko. Il y avoit alors en effet un prince de ce nom, qui, ayant Polotsk en apanage, étoit plus voisin de la Pologne. Dans cette supposition, on ne devroit pas être étonné du silence des anciennes chroniques Russes sur un fait particulier à un prince apanagé.

Au reste, cet avantage remporté sur un État voisin, n'eut que peu d'influence sur le bonheur de la Russie, désolée par l'ambition de ses princes. Chacun d'eux, peu content de son domaine, cherchoit sans cesse tous les moyens de l'augmenter.

Stcherbatof. Mais sur-tout les fils d'Oleg, qui descendoient de Sviatoslaf, ne se voyoient qu'avec douleur exclus du trône de Kief par la postérité de Vsévolod, c'est-à-dire par une branche cadette. Ils firent contre Iaropolk un traité d'alliance avec le prince de Novgorod & son frère. On trompa les Novgorodiens sur l'objet qu'on se proposoit, & on les fit entrer en campagne. Mais, dès qu'ils eurent appris qu'on

qu'on les menoit contre le prince de Kief, ils refuſèrent d'aller plus loin, retournèrent ſur leurs pas, & entraînèrent leur prince avec eux. Cependant les déſordres continuèrent, les Polovtſi furent appelés, des villes furent réduites en cendres; le prince de Novgorod fit la paix en particulier & la rompit auſſi tôt. Ses ſujets, qui venoient de s'oppoſer à la guerre contre Iaropolk, ne demandent plus à préſent que cette guerre. Le prince de Kief veut ſe fortifier par les armes de la religion, il engage le Métropolite à jeter l'interdit ſur Novgorod. Les habitans viennent ſupplier ce prélat de leur rendre la jouiſſance des biens ſpirituels: il va chez eux dans l'eſpérance de rétablir la paix. On découvre qu'il n'a jeté l'interdit que par politique: on l'arrête; on s'aſſure de tous ceux de ſa ſuite, afin qu'ils ne puiſſent pas divulger les préparatifs dont ils avoient été témoins. Les Novgorodiens, dans la fureur qu'ils éprouvent, ne connoiſſent plus d'obſtacles: les rigueurs de l'hiver ne peuvent retarder leur entrepriſe; ils s'avancent vers Roſtof ſous les ordres de *Vſévolod* leur prince; un grand nombre eſt emporté par les maladies & par le froid, & ils n'arrivent enfin en préſence de l'ennemi que pour être battus & pour perdre la plus grande partie de leurs chefs. 1135. Nicon.

Vſévolod ramène à Novgorod les dé-

bris de ſon armée: mais il n'arrive dans
1135. ſa capitale que pour y perdre la liberté. On l'arrête, lui, ſa femme & ſes enfans; on le met ſous une garde de cent hommes. On lui reproche d'être retourné ſur ſes pas après s'être mis en marche avec les fils d'Oleg contre Iaropolk: mais c'étoient ſes ſujets eux-mêmes qui l'avoient entraîné en refuſant de le ſuivre. On l'accuſe de n'avoir pas combattu à Roſtof avec aſſez de courage, d'avoir été des premiers à fuir, d'avoir négligé de défendre le peuple, d'avoir préféré la chaſſe & les plaiſirs au devoir de rendre la juſtice. Si les premiers reproches paroiſſent inſpirés par la haine, on peut croire qu'il s'étoit attiré cette haine en méritant les dernières accuſations qu'on formoit contre lui. Il ne recouvra la liberté qu'à l'arrivée de Sviatoslaf, fils d'Oleg, qui fut inſtallé dans la principauté de Novgorod.

Ce qui peut étonner, c'eſt que Vſévolod, qui venoit de faire la guerre au prince de Kief, & qui n'avoit pas obtenu la paix, alla chercher un aſyle à Kief même, & qu'Iaropolk lui donna un apanage. C'eſt qu'on ne pouvoit imputer au prince de Novgorod les entrepriſes de la république.

Cependant le gain de la bataille de Roſtof ne terminoit pas les embarras du grand prince. Il avoit encore à ſoutenir

la guerre contre les fils d'Oleg unis aux Polovtſi. Vaincu dans une bataille qu'il leur livra, retiré dans Kief avec quelques débris de ſon armée, menacé d'en voir former le ſiége, il eut le bonheur de raſſembler encore aſſez de troupes pour en impoſer. Alors il offrit & obtint la paix. 1136.

Pendant que la capitale de la Ruſſie en goûtoit les douceurs, Novgorod étoit agité par les factions. Vſévolod, chaſſé de cette ville, avoit appris que des citoyens lui étoient encore fidèles. Il ſe tranporte à Pleskof, ville dépendante de la république, il eſt reçu avec des tranſports de joie. On ſait à Novgorod qu'il eſt à Pleskof. Ceux qui tenoient encore pour lui, propoſent de le rappeler; mais ils ſuccombent ſous le parti contraire. Chaſſés, obligés de ſe réfugier à Pleskof, ils apprennent qu'après une exacte recherche, tous leurs biens ont été mis au pillage. Novgorod eſt dans la plus violente fermentation: on n'y parle que de pourſuivre, que de perdre Vſévolod. On met un impôt ſur tous les habitans, on oblige les marchands mêmes à prendre les armes; on entre en campagne, mais on trouve les habitans de Pleskof en état d'oppoſer une réſiſtance ſi vigoureuſe, qu'on n'oſe pas même les attaquer. Les citoyens de Novgorod rejetèrent ſans doute la honte de cette fauſſe démarche ſur Sviatoslaf leur prin-

ce, car on le voit bientôt devenir l'ob-
1137. jet de leur haine. Cette circonſtance pou-
voit être favorable à Vſévolod; mais la
1138. mort ne lui permit pas d'en profiter. Peu
après, Sviatoslaf fut chaſſé de Novgorod,
arrêté & remis entre les mains d'Iaro-
polk. Il ne pouvoit pas garder en paix un
priſonnier de cette importance. Les au-
tres fils d'Oleg recommencent la guerre;
mais il les force à demander humblement
la paix, & meurt peu de tems après l'a-
voir conclue: prince ſage & juſte, affa-
ble avec tous ſes ſujets, aimant à entrer
dans tous leurs intérêts, & à les aider de
ſes conſeils. Ses peuples avoient un père
dans leur ſouverain.

VIATCHESLAF VLADIMIROVITCH.

Nicon. A la mort d'Iaropolk, ſon frère Viat-
cheslaf, ſixième fils de Vladimir Mono-
maque, fut placé ſur le trône de Kief par
les vœux unanimes de la nation. Mais à
peine y étoit-il monté, que Vſévolod,
fils d'Oleg, ſe préſenta devant les portes
de Kief, pour ſe faire céder le premier
trône de la Ruſſie. Le foible Viatches-
laf demanda ſeulement qu'on lui accor-
dât Vychgorod, & remit ſans réſiſtance
la principauté de Kief, dont il n'avoit
joui que douze jours.

1138.

VSÉVOLOD II OLGOVITCH.

A peine l'ambitieux Vſévolod étoit-il parvenu à la ſouveraineté de Kief, qu'il oſa former le projet de dépouiller les princes de la race de Vladimir, & de réunir toute la Ruſſie ſous ſa propre puiſſance & ſous celle de ſes frères. Cont. de Neſtor. Nicon.

Mais ſes premières entrepriſes ne furent pas heureuſes. Dans l'une, ſes troupes furent ſaiſies en chemin d'une terreur panique, & prirent la fuite en déſordre ſans avoir même apperçu l'ennemi. Dans l'autre, les négociations ne lui furent pas plus avantageuſes que les armes. Il fit des propoſitions qui ne furent pas même écoutées, envoya ſous les ordres de ſon frère Sviatoslaf une armée qui fut battue, & fut obligé de conclure au plutôt la paix avec un prince bien plus foible que lui. C'étoit André, fils de Vladimir, à qui il avoit voulu enlever la ville de Péreislavle, ſon apanage. 1139.

Nous avons vu le déſordre règner à Novgorod: nous avons vu chaſſer Sviatoslaf. Le peuple éleva à ſa place Roſtislaf, fils d'Iouri & petit-fils de Vladimir: mais, ſoit que ſes ſujets euſſent bientôt à ſe plaindre de lui, ſoit qu'ils ne fuſſent excités que par leur inconſtance ordinaire,

ils le chaſſent & font prier le grand prince
1139. de leur rendre ſon frère Sviatoslaf, qu'ils avoient indignement chaſſé lui-même l'année précédente. Ils ſentent combien on doit ſe défier de leur parole, & ils donnent leurs enfans en ôtages.

Mais ils poſſédent à peine le prince qu'ils avoient deſiré, que l'affection qu'ils lui avoient rendue ſe change en haine: il eſt détrôné d'un accord unanime de tous les citoyens.

Ils venoient de chaſſer le frère de Vſévolod, ils oſent lui demander ſon fils. Le prince ſacrifie avec joie les intérêts de ſon frère à ceux de ſon fils, & accepte la propoſition de ce peuple volage.

1140. Mais quelque idée qu'on pût avoir de ſon inconſtance, on auroit difficilement prévu qu'il eût changé de deſſein preſque auſſi tôt après le départ de ſes députés. A peine le fils du prince de Kief étoit-il en chemin, que les habitans de Novgorod envoient dire à Vſévolod qu'ils ne veulent être gouvernés ni par ſon fils, ni par ſon frère, ni par aucun prince de ſa race, mais par un deſcendant de Vladimir. A cette nouvelle, Vſévolod fait arrêter leurs députés, entre leſquels étoit leur Evêque.

Les Novgorodiens, craignant pour ceux de leurs citoyens qui ſont détenus à Kief, crurent pouvoir à la fois ſatisfaire leur inclination pour la maiſon de

Vladimir, & ne pas déplaire à Vſévolod. Sviatopolk, beau frère de ce prince, étoit fils de Mſtiſlaf Vladimirovitch. Ils penſèrent que le ſouverain de Kief verroit avec plaiſir ſon allié, l'époux de ſa ſœur, à la tête de la république. C'étoit mal connoître Vſévolod. Il fit mander ſon beau frère, ſous prétexte de vouloir le placer ſur le trône qui lui étoit offert: mais à peine ce prince trop peu défiant fut-il arrivé à Kief, qu'au lieu d'acquérir un trône, il perdit la liberté. Vſévolod eſpéroit, par cet acte de violence, réduire les Novgorodiens à la néceſſité de ſe prêter à toutes ſes vues, & de recevoir un prince de ſa main. 1140.

Cependant ce nouvel incident, ſans ſeconder ſes deſſeins, ne fit qu'augmenter les troubles de Novgorod. Pluſieurs partis s'élevèrent: les uns s'opiniâtroient à demander un prince de la maiſon de Vladimir: les autres, plus timides & moins inflexibles, conſentoient à recevoir un prince de la maiſon de Sviatoſlaf, & faignoient de le deſirer. Mais ceux mêmes qui tenoient à l'un de ces deux partis, n'étoient pas d'accord entre eux: car, quoiqu'ils ſe déclaraſſent pour la même maiſon, leurs vues ne ſe tournoient pas vers le même prince. C'étoit trop peu des maux que cauſoient ces factions: la famine en fit 1141.

éprouver de plus cruels encore. Le ter-
1141. ritoire de Novgorod ne ſuffiſoit pas à la ſubſiſtance de ſes habitans, & bientôt tous les tranſports furent interceptés: Vſévolod fit même arrêter & jeter dans des cachots tous les marchands de cette ville dont il put ſe rendre maître. Il ſembloit ne négliger aucun moyen de mériter la haine d'un peuple qu'il vouloit parvenir à gouverner.

Cependant le prince de Souzdal, cet Iouri, fils de Vladimir, dont le fils avoit règné à Novgorod & en avoit été chaſſé, loin d'avoir pourſuivi la vengeance de cet affront, s'étoit fait une étude d'obliger la république. Non-ſeulement les citoyens de ſon parti, mais ceux mêmes qui s'étoient déclarés le plus ouvertement pour la famille d'Oleg, avoient trouvé auprès de lui un aſyle dans les perſécutions auxquelles les différentes factions ſe trouvoient ſucceſſivement expoſées.

Sa généroſité affoiblit de jour en jour le parti des deſcendans de Sviatoſlaf: & les Novgorodiens, déſeſpérant de poſſéder Sviatopolk, que le prince de Kief retenoit dans la capivité, firent prier Ioury de venir les gouverner, ou, s'il ne pouvoit abandonner ſa principauté de Souzdal, de leur envoyer ſon fils Roſtiſlaf.

Dès que ce jeune prince fut arrivé,

ils le conduisirent au palais Archiépiscopal, & lui firent prêter serment de 1141.
conserver leurs priviléges & leurs libertés. Ce ne fut qu'après avoir solemnellement juré d'être fidèle aux conditions qu'on lui imposoit, que le prince fut élevé sur le trône.

Vsévolod, offensé de ce nouveau choix des Novgorodiens, rendit plus dure encore la captivité de ses prisonniers, & ne fit qu'augmenter, par ces injustes rigueurs, la haine de la république contre les fils d'Oleg.

Cependant, soit que Rostislaf observât mal ses sermens, soit qu'il lui fût impossible de gagner les cœurs de ses sujets, qui ne l'avoient élu que dans le désespoir d'obtenir le fils de Mstislaf, il put bientôt s'appercevoir du peu d'amour qu'avoient pour lui les citoyens. Enfin le prince de Kief prit des sentimens plus modérés ; il voyoit bien qu'il ne pourroit jamais forcer les habitans de Novgorod à choisir un prince de sa maison, & il craignit de les pousser, par de plus longs refus, aux dernières extrémités. Il se rendit à leurs vœux & leur accorda Sviatopolk, qui renvoya Rostislaf à son père.

La politique du grand prince consis- 1142.
toit principalement à affoiblir les souverains inférieurs, tantôt par des échanges, tantôt par des cessions qu'il leur pro-

poſoit, & pour leſquelles il offroit, ſans
1142. doute, des dédommagemens de moindre valeur. Nous avons vu que le foible Viatcheslaf, après lui avoir cédé ſans réſiſtance la principauté de Kief, s'étoit retiré à Tourof, ſon premier apanage. Il y vivoit en paix, lorſque Vſévolod lui fit propoſer de le lui céder : il ne fait rien refuſer, & craignant toujours l'effuſion du ſang, il ſe retire à Péreiaslavle, qu'avoit poſſédé le plus jeune de ſes frères, mort l'année précédente. Mais un ſouverain modéré trouve difficilement la paix, quand la crainte de ſes forces n'en impoſe point aux ambitieux : à peine Viatcheslaf étoit-il arrivé dans ſon nouvel établiſſement, où il croyoit n'avoir plus rien à craindre des prétentions du grand prince, qu'un autre fils d'Oleg, Igor, porte ſes vues ſur cette principauté, ravage la campagne, brûle les bourgs & les villages, détruit les moiſſons & tient deux mois la ville aſſiégée. Viatcheslaf eſt ſecouru par deux de ſes frères; l'un d'eux, le prince de Smolensk, croit ne pouvoir mieux arrêter l'avidité d'Igor qu'en attaquant les poſſeſſions de cet injuſte agreſſeur. Il y va porter le ravage, déſole le pays, prend des villes. Cette diverſion eut le ſuccès qu'on s'étoit promis : Igor fut contraint d'abandonner une entrepriſe qui lui coûtoit ſi cher, pour ſauver ſes propres États de la deſtruc-

tion. Mais Viatcheslaf, qui craignoit de se voir exposé à de nouvelles attaques, 1142. obtint du grand prince de reprendre son ancien apanage de Tourof.

Vsévolod qui cherchoit principalement à augmenter sa puissance par une politique insidieuse, ne négligeoit pas non plus de se fortifier par des alliances étrangères. Lorsque Vladislas II, Roi de Pologne, lui demanda du secours, il s'empressa de lui en accorder, dans l'espérance de pouvoir un jour profiter, pour ses propres avantages, des forces des Polonois. Voici par quelles circonstances Vladislas fut obligé d'implorer l'assistance des Russes.

Boleslas III avoit partagé en mourant ses États à ses quatre fils, suivant l'usage de son tems. L'aîné Vladislas II, excité par sa femme Christine, fille de l'Empereur Henri IV, forma le dessein de dépouiller ses frères de leurs apanages. D'abord il exigea d'eux de fortes contributions : mais ces princes aimèrent mieux les payer, que de rompre l'intelligence qui devoit règner entre des frères.

Ce n'étoit pas là ce que vouloit Vladislas : il avoit espéré que la résistance de ses frères lui donneroit un prétexte pour les attaquer. Leur soumission rompoit ses mesures. Cependant il ne renonça point à ses projets ambitieux. &, convoquant une assemblée des grands, il

leur repréſenta les inconvéniens du par-
1142. tage de la puiſſance, & combien le défaut d'unité dans le gouvernement ôtoit de force à ſes efforts. L'aſſemblée ne fut pas d'abord favorable aux vues de Vladislas; mais enſuite les différens membres, gagnés par des préſens ou peut-être intimidés, décidèrent unanimement qu'il falloit détruire la puiſſance des frères du ſouverain.

Il n'avoit pas attendu cette déciſion pour demander du ſecours à Vſévolod, & déjà les Ruſſes étoient répandus dans les ſouverainetés qu'on ſe propoſoit d'envahir. Les frères du Roi de Pologne, qui ne s'attendoient pas à cette entrepriſe, hors d'état de faire aucune réſiſtance, furent obligés de les recevoir. Leurs ſeules armes furent la ſoumiſſion & la prière; mais en vain ils ſupplioient Vladislas de ne leur point ôter des apanages qui leur avoient été donnés par leur père; leur ſoumiſſion ne leur attira que du mépris, & leurs prières furent traitées d'inſultes, & regardées comme des actes de rébellion.

Ainſi les Ruſſes rendirent Vladislas ſeul ſouverain de toute la Pologne. Mais Chriſtine, peu contente de cette uſurpation, voulut que ſon époux éloignât ſes frères du royaume. Dans cette extrêmité, ils furent obligés de ſe retirer à Poznane, ſeule ville qui leur reſtât de

leur domination. Mais Vladislas, toujours pouſſé par une femme ambitieuſe, qui croyoit n'avoir rien acquis quand il lui reſtoit encore quelque uſurpation à faire, alla les aſſiéger dans leur aſyle. Les troupes qu'il conduiſoit paroiſſoient redoutables par leur nombre : mais accoutumées à faire des incurſions, elles ne gardoient aucune diſcipline. Elles ſavoient dévaſter & ne ſavoient pas combattre ; &, au lieu d'aſſiéger la ville dans les formes, elles ſe contentoient de déſoler les environs, ſans craindre & ſans prévoir aucune entrepriſe de la part des aſſiégés. Les princes renfermés dans Poznane reconnurent bientôt à quels ennemis ils avoient à faire : ils firent une ſortie imprévue ſur les Ruſſes diſperſés pour le pillage, ou plongés dans l'ivreſſe & dans le ſommeil, & les défirent ſans eſſuyer aucune réſiſtance. Vladislas & les princes Ruſſes eurent bien de la peine à ſauver leur vie avec un petit nombre de ſoldats. Les Polonois, fatigués du gouvernement tyrannique de leur Roi, & n'ayant plus à craindre les ſecours qu'il avoit empruntés des étrangers, le renverſèrent du trône. 1142.

Ainſi ſe termina l'entrepriſe des princes Ruſſes ſur la Pologne ; entrepriſe dont la Ruſſie eût tiré peu d'avantage, quand même elle auroit eu du ſuccès. Pendant cette guerre, Vſévolod en eut 1145.

d'autres à ſoutenir contre les princes de
1145. ſa nation, & ſur-tout contre celui de Galitch. Mais elles ſe terminèrent ſans rien changer à la face de l'État.

1146. Il mourut en 1146. Il avoit de la valeur, & dut paſſer pour très-habile dans un tems où l'art de dreſſer des embûches, paſſoit pour le comble de la politique. Son penchant pour les plaiſirs, & l'amour des femmes, lui firent ſouvent négliger ſon devoir. Ses ſujets, en accompagnant ſa pompe funèbre, ne cachèrent qu'à peine la joie qu'ils reſſentoient de ſa mort.

Il avoit pris un bon moyen de ſe faire regretter, en déſignant pour ſon ſucceſſeur, ſon frère Igor, prince dur & rempli d'orgueil.

IGOR II, OLGOVITCH.

Igor, dès les premiers jours de ſon règne commença à mécontenter ſes nouveaux ſujets en refuſant de ſupprimer, ſuivant la promeſſe qu'il en avoit faite, quelques impôts que Vſévolod avoit mis ſur eux. L'abandon qu'il fit à ſes favoris du pouvoir ſuprême, & le ſoin de juger le peuple qu'il ne craignit pas de leur confier augmentèrent encore la haine qu'on avoit conçue contre lui. Ces imprudens commencèrent, par des actes de violence,

Cont. de Nef. Nicon. Tatiſtchef.

l'exercice ou plutôt l'abus de leur pouvoir, & ſe comportèrent moins en juges qu'en brigands. 1146.

Les Kievliens prévirent tous les maux qu'ils auroient à ſouffrir ſous un gouvernement auſſi tyrannique : ils firent prier Iſiaslaf, fils de Mſtislaf, de les délivrer d'un joug inſupportable & de venir les gouverner. Vſévolod, en montant ſur le trône, avoit promis à ce prince de le nommer pour ſon ſucceſſeur; mais il avoit oublié ſa parole, dès qu'il s'étoit vu affermi dans ſa domination.

Iſiaslaf ne tarda point à ſe rendre aux vœux des habitans de Kief. Igor ne voulut pas deſcendre du trône ſans le diſputer, &, ſecouru par un de ſes frères, il marcha contre ſon rival. Mais à peine étoit-il ſorti de la ville, que les Kievliens, qu'il avoit armés, déclarèrent qu'ils ne vouloient pas combattre. Ce refus fit naître la défiance parmi les troupes du frère d'Igor. Le trouble, la révolte, ſe mirent dans l'armée : il falloit à la fois réprimer la ſédition des uns, & raffermir le courage des autres. Les chefs ne trouvoient plus ni ſoumiſſion ni confiance; & les ſoldats des deux frères, ne reconnoiſſant pour ennemis que ceux qui marchoient avec eux ſous les mêmes drapeaux, étoient prêts à tourner leurs armes les uns contre les autres. Au milieu de ces troubles, Igor, craignant d'être livré

à ſon rival, prit la fuite, n'ayant porté
1146. que ſix ſemaines le titre de prince de Kief.

ISIASLAF II, MSTISLAVITCH.

La nouvelle de la fuite d'Igor répan-
Cont. de Nef. Nicon. Stcherbatof. dit la joie dans la capitale. Les principaux citoyens & les chefs du clergé s'empreſſèrent de ſortir au devant d'Iſiaslaf. Il n'entendit à ſon entrée que des cris de joie; il ne vit que des marques de tendreſſe & de zèle. Cependant, perſuadé qu'un rival vaincu peut être encore redoutable, & ſachant que le peuple ſe tourne volontiers du parti des princes infortunés, il voulut s'aſſurer d'Igor, & envoya des troupes à ſa pourſuite. On le trouva caché dans un marais, & il fut amené au nouveau ſouverain, qui le fit jeter dans un cachot.

Le tranquille & doux Viatcheslaf, qui s'étoit laiſſé dépouiller ſi paiſiblement par Vſévolod pour éviter de prendre les armes, ſentit enfin les aiguillons de l'ambition, quand il crut avoir trouvé l'occaſion de la ſatisfaire : ou plutôt, excité par les conſeils de ſes Boiars, qui lui répétoient que le trône lui appartenoit par le droit de l'âge, peut-être ne fit-il la guerre que par foibleſſe. Iſiaslaf, à pei-

ne monté ſur le trône, y devoit être encore mal affermi; c'étoit le moment de l'en renverſer. Ainſi penſoient les amis de Viatcheslaf, & les premiers ſuccès de ce prince durent lui faire eſpérer qu'il n'auroit point à ſe repentir d'avoir ſuivi leurs conſeils. Non-ſeulement il reprit ſans réſiſtance tout ce que lui avoit enlevé Vſévolod; mais il s'empara même de toute la Volynie, & plaça un de ſes parens dans la principauté de Volodimer. De ſi rapides conquêtes ſembloient lui promettre celle de la première principauté de la Ruſſie: mais ſes revers furent auſſi prompts que ſes ſuccès; &, après avoir perdu tout ce qu'il venoit de conquérir, il ſe vit encore privé de la principauté de Tourof, où le prince de Kief plaça l'un de ſes fils. 1146.

Ce ſouverain victorieux étoit dévoré d'inquiétudes au milieu de ſes ſuccès. Les chaînes dont Igor étoit chargé, la garde nombreuſe qui veilloit autour de lui, l'horreur de ſon cachot, & les murailles fortifiées du monaſtère où il étoit renfermé, ne pouvoient raſſurer ſon vainqueur. Il craignoit toujours la vengeance de Sviatoslaf, frère de ce malheureux prince, & croyoit ne pouvoir être tranquille, qu'après l'avoir abattu. Sviatoslaf avoit en partage Novgorod-Séverski: une armée conſidérable, ſous les ordres de pluſieurs princes, y vint porter le ra-

vage. Le frère d'Igor, ne ſe croyant pas
1145. en état de réſiſter à des forces auſſi ſupé-
rieures, demanda la paix. On la lui of-
Nicon. frit; mais à condition qu'il promettroit d'abandonner ſon frère, & de n'entreprendre jamais de le rétablir, ni même de le délivrer. Indigné d'une telle propoſition, Sviatoslaf s'écrie qu'il perdra plutôt la vie que d'y ſouſcrire. Ce refus généreux méritoit d'être ſuivi d'un plus heureux ſuccès. Mais le frère d'Igor, après avoir vu ſon palais réduit en cendres, ſes bourgs livrés aux flammes, ſes campagnes dévaſtées, & avoir défendu l'une après l'autre chacune de ſes villes, fut enfin obligé de s'enfoncer dans les forêts. Il chercha un aſyle chez les Viatitches. S'il eût été pris, il étoit condamné d'avance à perdre la tête. Quel étoit ſon crime? d'être redoutable, parce qu'il avoit été grièvement offenſé.

1147. Cependant, Igor apprit, au fond de ſa priſon, les malheurs de ſon frère & la perte de toutes ſes eſpérances. Le chagrin le conduiſit aux portes du tombeau. Dans cette extrêmité, il fit demander à ſon tyran le prince de Kief, la permiſſion de prendre l'habit religieux. Iſiaslaf envoya un évêque lui faire la couronne monacale. Le malheureux prince, rétabli de ſa maladie, mais réduit à l'état de moine, fut tiré de ſa priſon, & transféré dans un monaſtère de Kief.

Mais, Sviatoslaf ne tarda point à reparoître, & n'eut pas plutôt repris l'une 1147.
des villes qu'il avoit perdues, que ce premier ſuccès lui procura des amis : car on n'en a pas dans des circonſtances déſeſpérées. Ioury, fils de Vladimir, entra ſurtout avec chaleur dans ſon alliance, bien moins ſans doute pour rétablir les affaires d'un prince malheureux, que pour ſe mettre en état de profiter également, ou de ſes infortunes, ou de ſa proſpérité, & pour ſe frayer à lui-même un chemin vers le principal trône de la Ruſſie. Sviatoslaf & Ioury, commandant chacun une armée ſéparée, prirent pluſieurs villes ſur Iſiaslaf.

Ils ſont joints par quelques troupes de Polovtſi : ils forcent par la crainte les princes de Tchernigof à abandonner la cauſe du ſouverain de Kief, & à paroître n'avoir point changé de parti, pour mieux ſervir celui qu'ils viennent d'embraſſer. Iſiaslaf apprend cette perfidie : il envoie des ordres dans les différentes parties de ſa domination, afin qu'on ſe tienne par tout exactement ſur ſes gardes, & demande en même tems à ſon frère Vladimir, qu'il avoit chargé en ſon abſence de l'adminiſtration de Kief, des ſecours d'hommes & de chevaux.

Les habitans de Kief déclarent qu'ils ſont prêts à ſecourir le prince. Dans ce moment de zèle, un d'entre eux s'écrie qu'en

vain ils combattront pour leur ſouve-
1147. rain, tant qu'on laiſſera vivre Igor. A ces mots, l'ancienne haine du peuple contre Igor ſe réveille; elle va juſqu'à la fureur: tous répétent d'une commune voix qu'il faut qu'Igor périſſe. En vain le Métropolite veut faire valoir l'aſcendant que donne ſur le peuple un miniſtère révéré; en vain le prince Vladimir & les citoyens les plus reſpectables ſe jettent au milieu de cette populace effrénée, & tâchent de la retenir par la force de la perſuaſion & par celle de l'autorité; en vain les députés même d'Iſiaslaf annnocent qu'un tel attentat attirera ſur le peuple la colère du ſouverain: ces furieux, incapables de rien entendre, ne reconnoiſſent plus la voix de leurs chefs, ni celle du premier miniſtre des autels. Ils courent au monaſtère où le malheureux Igor, deſcendu du trône, couloit ſes jours dans la pénitence, dans la paix & dans l'obſcurité. Vladimir monte à cheval, & part avec précipitation pour prévenir le crime. L'affluence du peuple qui remplit les rues arrête ſa courſe; il eſt forcé de prendre un autre chemin, perd du tems, & les meurtriers le préviennent. Igor étoit aux autels où l'on célébroit la meſſe; ils oublient qu'il fut leur ſouverain, le prennent par les cheveux, & le traînent juſqu'au portail. Alors arrive Vladimir: il entend les cris du prince infortuné, il

le voit roulé dans la pouſſière ſous les mains qui le frappent : ſaiſi d'horreur à ce ſpectacle, il oublie ſon propre danger, ſaute de cheval, écarte le peuple d'abord étonné, & couvre Igor de ſon manteau. Il lutte ſeul contre des furieux qui lui diſputent leur victime : la rage du peuple s'accroit encore par les obſtacles qu'on lui oppoſe. En attaquant, en défendant Igor, en ſe l'arrachant tour à tour, on parvient juſqu'au palais de la mère du prince règnant. Un nouveau protecteur de l'infortuné ſe préſente : c'eſt un prince nommé Mikhaïl : réuni à Vladimir, il pouſſe Igor dans la cour du palais. Les aſſaſſins, qui ſe voient privés de leur victime, ſe jettent ſur ſes défenſeurs. Vladimir leur échappe : ils tombent ſur Mikhaïl, oſent le frapper, lui arrachent ſa chaîne d'or, & la croix & la médaile qui y étoient attachées. Il parvient à ſe tirer de leurs mains, entre dans le palais, ferme les portes : le peuple les briſe, voit Igor ſur le veſtibule, le ſaiſit, le renverſe, le traîne, le maſſacre. Leur fureur n'eſt point encore appaiſée par ſa mort : ils le tirent par les pieds, le traînent dans les rues, le dépouillent, font à ſon cadavre mille outrages, & l'abandonnent enfin dans un marché. 1147.

Vladimir alla lui-même enlever le corps du malheureux prince, & le fit inhumer le lendemain. Le peuple aſſiſta à

ſes funérailles : ce même peuple qui l'a-
1147. voit maſſacré dans ſa fureur, verſa des torrens de larmes & pouſſa des cris lamentables à ſon enterrement ; & un orage, mêlé de tonnerre, étant ſurvenu pendant cette triſte cérémonie, les meurtriers regardèrent cet évènement naturel comme une preuve de la colère céleſte.

Iſiaslaf fut d'autant plus touché de ce meurtre, qu'il pouvoit lui attirer la haine irréconciliable des princes de la famille d'Igor, & des guerres interminables.

1148. Quoique Sviatoslaf ne négligeât point la vengeance de ſon frère, & qu'il conſervât toujours des alliés fidèles dans les princes de Tchernigof ; quoique ceux-ci joigniſſent ſouvent au courage l'adreſſe & l'art de ſurprendre l'ennemi ; quoique le ſouverain de Souldal continuât de leur envoyer des ſecours, & que les Polovtſi augmentaſſent encore les forces des ennemis d'Iſiaslaf, ce prince conſerva toujours ſur eux l'avantage, & ils furent enfin obligés de demander la paix. Elle ſembla près de devenir générale, & le prince de Kief cherchant à gagner le frère du malheureux Igor, lui fit épouſer ſa nièce. Mais cette alliance ne fit oublier à Sviatoslaf ni le frère qu'il avoit chéri, ni les maux que lui-même avoit ſoufferts.

Le prince de Souzdal étoit bien éloigné de prévoir cette paix. Il n'avoit jamais fourni que de foibles ſecours aux en-

nemis d'Iſiaslaf. Content de l'affoiblir par leur moyen, il ne vouloit pas qu'eux-mêmes acquiſſent trop de puiſſance, ni qu'ils euſſent des avantages aſſez déciſifs pour terminer la guerre. Toujours attentif à ſe frayer un chemin vers le premier trône de la Ruſſie; il voyoit avec joie les princes s'affoiblir mutuellement & ne cherchoit qu'à nourrir entre eux la diviſion. Mais il oſa reſter encore l'ennemi d'Iſiaslaf, quand celui-ci eut ſoumis tous ſes adverſaires, & ſe crut aſſez fort pour le priver du fruit de tant de victoires. 1148.

Le prince de Kief voulut le prévenir & tranſporter dans les États de ſon ennemi le théatre de la guerre. Secondé de ſes frères, allié de Novgorod, il ſe voit à la tête d'une armée formidable. Ses premiers efforts ſont des victoires; il prend des villes: il fait un grand nombre de priſonniers. Mais comme il avoit commencé d'agir avant la fin de l'hiver, ſes exploits furent arrêtés par la fonte des neiges, & ſes ſuccès n'eurent rien de déciſif. Ni les hommes ni les chevaux ne pouvoient faire de mouvement ſur la terre amollie, dans laquelle ils s'enfonçoient & dont ils ne ſe retiroient qu'avec peine. Ainſi, la campagne finit avant le tems où elle auroit dû commencer, c'eſt-à-dire au printems. Les princes alliés & les troupes ſe ſéparèrent; & toute cette gran-

de entrepriſe ſe borna, comme il arri-
1148. voit le plus ſouvent, à une excurſion de barbares. On ne fit qu'irriter d'avantage le prince de Souzdal ſans l'affoiblir; &, bientôt après, il eut encore à ſe plaindre d'une nouvelle offenſe.

Dans la dernière guerre, il avoit envoyé ſon fils Roſtislaf au ſecours de ſes alliés. Mais le prince de Kief avoit ſu le gagner & l'attirer à ſon parti. Il l'avoit comblé de careſſes & lui avoit donné pluſieurs villes. Bientôt, ſur quelques ſoupçons qu'on lui inſpire, il ôte à Roſtislaf les apanages qu'il lui avoit accordés, lui fait enlever ſes armes & tout ce qu'il poſſéde, fait charger de fers ou tranſporter dans divers exils ſes boïars, ſes officiers, ſes domeſtiques, le fait arrêter lui-même & le renvoie à ſon père dans une ſimple barque, comme il eût pu bannir un criminel obſcur.

Cet affront augmente encore la haine
1149. d'Ioury, dont il auroit fallu ménager l'ambition. Il raſſemble toutes ſes troupes, eſt joint par Sviatoslaf, frère d'Igor, & par un autre Sviatoslaf fils de Vſévolod : il envoie demander des ſecours aux Polovtſi, & s'avance avec toutes ces forces réunies contre le prince de Kief.

On conſeilloit à celui-ci de rechercher la paix : il rejette avec hauteur cet avis utile, marche contre le prince de Souzdal; la bataille ſe donne près de Pereiaslavle,

Iſiaſlaf

Iſiaslaf attaqua. Le jour touchoit à ſa fin, & ce n'étoit pas le tems d'engager une action ; mais il prit pour une marque de crainte, pour une diſpoſition à prendre la fuite, quelques mouvemens que firent les ennemis. La défenſe fut auſſi vive que l'attaque, & bientôt l'armée du grand prince fut miſe en déroute. L'action fut ſanglante quoique de peu de durée. Iſiaslaf repaſſa le Dnepre, vaincu, ſans eſpérance, privé de toutes ſes troupes, qui venoient d'être ou diſperſées ou taillées en pièces. Il rentra dans Kief, non plus pour y exercer la puiſſance ſuprême, mais pour y reprendre ce qu'il avoit de plus précieux. Il alla avec ſa femme & ſes enfans chercher un aſyle à Volodimer, qu'il venoit de donner à ſon frère en apanage. 1149.

GEORGES *ou* IOURY I, VLADIMIROVITCH, DOLGOROUKI, *ou Longue-main.*

Vaincu, renverſé du trône, Iſiaslaf ne s'abandona pas lui-même dans l'adverſité. Beau-père du Roi de Hongrie, beau-frère du Roi de Pologne, il eſpéra recevoir de ces alliés des ſecours qu'il ne pouvoit trouver dans ſes propres forces: Cont. pe Neſ. Nicon. Kn. Stcherbi.

ſon eſpérance ne fut pas trompée. Mais
1149. en vain les Hongrois & le Polonois vinrent embraſſer ſa défenſe; en vain s'avança-t-il avec eux juſqu'auprès de Tchernigof: ils ſe retirèrent lorſqu'ils virent Ioury ſe préſenter en bon ordre, fortifié de l'alliance de Viatcheslaf, qui ſe faiſoit un devoir d'affermir ſon frère ſur un trône que lui-même n'avoit pu conſerver. Iſiaslaf fut obligé de ſuivre en frémiſſant ſes timides amis dans leur retraite.

On le pourſuit, on veut lui ôter toute reſſource. Son frère Vladimir étoit dans la ville de Loutchesk, que nos géographes nomment Luck; on va l'y attaquer. Il fait ſortir un corps aſſez conſidérable d'infanterie à la rencontre des ennemis qui viennent l'aſſiéger. On étoit à la portée du trait. André, fils d'Ioury, s'élance ſur cette troupe, accompagné ſeulement de deux hommes, dont l'un périt bientôt à ſes côtés: il perce de ſa lance tout ce qui lui réſiſte: elle ſe rompt, mais il a répandu tant d'effroi, que cet accident n'eſt pas remarqué; il ne voit plus devant lui que des fuyards. Il ſe précipite, il eſt à la portée des pierres qu'on lui lance du haut des murs. Cependant les ennemis s'apperçoivent enfin que l'armée eſt loin encore, qu'un ſeul homme les met en fuite: ils ſe retournent, rougiſſent de leur frayeur, & veulent venger leur

honte dans le ſang de celui qui l'a cauſée.
Tous ſe jettent avec fureur ſur un homme 1149.
ſeul & preſque déſarmé; ſon cheval eſt
bleſſé de deux fléches; lui-même eſt près
de recevoir le coup mortel; mais il perce
de ſon épée l'ennemi qui le menace, ren-
verſe tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage,
& regagne l'armée des ſiens: là ſon che-
val s'arrête & meurt. André le fit enter-
rer ſur le bord de la Stir, voulant témoi-
gner même à un animal, la reconnoiſſan-
ce que ſes ſervices avoient méritée.

La ville de Loutchesk étoit près de ſe
rendre, lorſqu'Iſiaslaf envoya demander
la paix. Les alliés d'Ioury, ſon frère, ſes
amis, ſes boïards, tous lui conſeilloient
de pourſuivre ſes avantages, & de con-
ſommer la perte d'un ennemi ſuppliant
qu'il tenoit abattu. André ſeul, le coura-
geux André, qui prodiguoit volontiers
ſon ſang, mais qui reſpectoit celui des
autres, appuya la demande d'Iſiaslaf, &
fit conſentir ſon père à la paix. On con-
vint que chacun reſteroit en poſſeſſion
de ce qu'il avoit au moment de la paci-
fication.

Ce traité ſembloit aſſurer à Ioury la 1150.
poſſeſſion tranquille de la première prin-
cipauté de la Ruſſie: il crut avoir trouvé
un moyen plus ſûr encore de la conſerver.
Il connoiſſoit l'amour des peuples pour le
pacifique Viatcheslaf: il appelle ce prin-
ce au trône de Kief, perſuadé qu'il n'en

auroit pas moins lui-même toute l'auto-
1419. rité, & ſe flattant de diſſipper, par cette fauſſe modération, la défiance que ſon caractère ambitieux inſpiroit aux princes
Nicon. ſes parens. Cependant cet arrangement politique ne fut pas goûté de ſes fils, qui craignoient de ſe voir privés de la plus belle portion de l'héritage de leur père. Ils lui firent, mais en vain, des repréſentations accompagnées de prières. Voyant que cette démarche étoit inutile, ils parvinrent à gagner les principaux Boïars, qui déclarèrent à Ioury que ce n'étoit ni à Viatcheslaf, ni à Iſiaslaf, mais à lui ſeul qu'ils vouloient ſe ſoumettre.

Ainſi, Ioury règna ſeul à Kief, paroiſſant n'avoir accepté le trône, que pour ſe rendre aux vœux des citoyens.

Mais les Boïars ne lui avoient marqué de l'attachement que par crainte; ou peut-être y avoit-il à Kief deux partis contraires; ou plutôt, en refuſant de recevoir Viatcheslaf, on avoit voulu éviter de confondre ce prince qu'on chériſſoit, dans le traitement injurieux qu'on préparoit à Ioury. Quoi qu'il en ſoit, il ſe fait une convention ſecrette de rappeller Iſiaslaf. On lui en donne avis, &, comme on n'a pas beſoin de forces quand on a pour ſoi le cœur des peuples, il n'amene avec lui qu'une très-foible armée. Ioury, qui comptoit peu ſur l'amour des Kievliens, reconnut ſa défaite même avant être atta-

qué, & se retira sans essayer de se défendre. 1150.

Mais, en cédant aux circonstances, il ne compte pas abandonner Kief sans retour, & ses ressources lui promettent de n'être pas long-tems privé de cet objet de son ambition. Vladimirko, prince de Galitch, s'unit à lui: Isiaslaf marche à la rencontre de ces redoutables alliés. Déjà les deux armées n'étoient séparées que par une étroite rivière: elles commençoient à se lancer des traits, lorsque celle d'Isiaslaf, voyant la bonne contenance des troupes de Vladimirko, ne pensa plus qu'à la retraite. Ni les représentations, ni la valeur du prince, ne purent retenir les troupes effrayées: tout prit la fuite en désordre. Les ennemis ne trouvant plus d'obstacle à leur passage, traversèrent la rivière, & tombèrent sur les fuyards, en tuèrent & firent prisonniers un grand nombre. Isiaslaf, vaincu sans combat, rentra le soir à Kief & l'abandonna le lendemain dès le lever du soleil.

Les habitans, malgré leur attachement pour le Prince fugitif, furent obligés de recevoir le vainqueur. Ioury sentoit les obligations qu'il avoit à Vladimirko: il le combla des présens & lui donna une marque encore plus sensible de sa reconnoissance, en lui confiant son fils Mstislaf. Vladimirko prit toutes les villes qui

appartenoient au Prince détrôné; mais
1150. ſon bonheur l'abandonna devant Loutchesk : & pendant que le nouveau ſouverain de Kief faiſoit porter la déſolation dans les États de ſes ennemis, lui même voyoit dévaſter les ſiens par les Polovtſi, dont il avoit imploré le ſecours. Arrivés trop tard, & ne trouvant plus d'ennemis à combattre, il tournèrent leurs armes contre le Prince qu'ils étoient venus défendre, & portèrent le ravage dans le territoire de Péreiaslavle ; ce ne fut qu'en leur oppoſant des forces redoutables, ſous les ordres du valeureux André, qu'on put les déterminer à la paix.

Iſiaslaf comptoit toujours ſur l'amour de ſes anciens ſujets & conſervoit l'eſpérance de règner encore ſur eux. Il voulut être plus particulièrement inſtruit de leurs ſentimens & de l'état de la ville. Pour acquérir ces connoiſſances importantes, il feignit de deſirer un accommodement & envoya des députés à ſon rival. Leur commiſſion ſecrètte étoit de ſonder les diſpoſitions des citoyens & de tout obſerver ; mais ils parurent n'être venus que pour faire les plus humbles propoſitions de paix. Ils offroient même, au nom de leur prince, de ſe contenter d'un foible apanage, qu'ils indiquoient. Mais Ioury ne prétendoit pas que ſon ennemi conſervât dans la Ruſſie aucun domaine. Il répondit même, dit un hiſtorien,

qu'il donneroit à Iſiaslaf le même apanage que celui-ci avoit donné au malheureux Igor. Les habitans de Kief, qui croyoient que les députés négocioient ſincèrement, furent indignés de la dureté d'Ioury & le haïrent d'avantage. Mais ſes plus dangereux ennemis furent ceux qui, diſſimulant leur haine, engageoient ſans ceſſe dans de nouvelles parties de plaiſir ce prince ami des voluptés; cherchoient, en flattant ſes goûts, à le plonger chaque jour d'avantage dans la débauche, & entretenoient en même tems des correſpondances règlées avec les ennemis de cet ambitieux amolli. 1199. Tatiſtchef. 1113.

Tandis qu'Ioury ſe laiſſoit énerver au milieu de ſes ſujets perfides, Iſiaslaf continuoit de lutter courageuſement contre la fortune qui ſembloit le tenir abattu. Pluſieurs citoyens de Kief l'avoient ſuivi dans l'adverſité; il connoiſſoit les ſentimens de ceux qui étoient reſtés dans la ville, & une armée Hongroiſe, compoſée de dix mille hommes, vint à ſon ſecours, conduite par le Voevode de Tranſylvanie. Ce fut avec ces forces qu'Iſiaslaf marcha vers Kief, toujours pourſuivi par le prince de Galitch, le brave Vladimirko, mais ayant toujours ſur lui l'avantage de quelques marches. Cependant Ioury, tranquille dans ſa capitale, ne penſoit pas même que ſon rival fût en état de faire des projets & de ſonger à rétablir Tatiſtchef.

sa fortune: lorsqu'un jour il vit arriver son
1150. fils Boris, qui, saisi d'effroi à l'approche de l'armée ennemie, venoit d'abandonner Bielgorod. Il n'étoit plus tems de rassembler des troupes, de songer à se défendre. Le frère même d'Ioury, le paisible Viatcheslaf, avoit uni ses forces avec celles d'Isiaslaf & de ses alliés, & fortifioit les droits de ce prince, de tous ceux qu'il avoit lui-même. Ioury, dans sa fuite précipitée, abandonna des richesses considérables au vainqueur. Ce fut avec une joie extrême que les Kievliens virent ensemble dans leurs murs Viatcheslaf & Isiaslaf, princes également chéris à des titres différens: le premier aimé pour sa douceur & pour son équité; le second à qui la même équité, la même douceur gagnoient le cœur des peuples, & qui, par son courage, se faisoit respecter de leurs ennemis. Le politique Isiaslaf sentit combien il s'affermiroit sur le trône, en s'y asseyant à côté de son oncle Viatcheslaf. Il le lui offrit tout entier: mais ce prince, toujours peu ambitieux, & qui, depuis douze ans, privé de la puissance suprême, avoit pris une longue habitude de la médiocrité, n'accepta la domination qu'en adoptant son neuveu, lui confia tout le pouvoir, & se contenta de partager avec lui le titre de prince de Kief. Isiaslaf, à qui cette union donnoit une juste confiance, renvoya les

troupes étrangères qui l'avoient aidé à remonter sur le trône. 1150.

ISIASLAF,

Rétabli.

Vladimirko avoit toujours suivi d'assez près Isiaslaf : mais le fruit qu'il retira de sa marche fatiguante fut d'être un des premiers à savoir le rétablissement de ce prince & la fuite d'Ioury. Dans le premier mouvement de sa colère, il fit au prince André les plus vifs reproches de la mauvaise conduite de son père, qui, tandis que son allié soutenoit pour lui la fatigue des camps, se livroit tout entier aux femmes & aux plaisirs de la table, sans s'occuper du soin de ses États, ni des moyens de les conserver. Il reprit le chemin de Galitch ; mais il rançonna les villes qui se trouvèrent sur sa route. Les habitans qui n'avoient pas d'argent étoient forcés de lui donner les joyaux de leurs femmes, qui ne consistoient alors qu'en boucles d'oreilles & en colliers d'or. Les chroniques ne disent pas que les villes qu'il faisoit ainsi contribuer, appartinssent à des princes ennemis : & peut-être le souverain de Galitch étoit-il un guerrier brave, mais

Conf. Nestor. Nicon.

sauvage, qui se faisoit dédommager des
1151. frais de la guerre, par les premiers qui pouvoient les lui payer. Je ne voudrois pas calomnier la mémoire de Vladimirko: mais pourquoi n'auroit-il pas fait ce que se permirent, long-tems après lui, les fameux connétables du Guesclin, & de Bourbon, contre des princes qui devoient être sacrés pour eux? Les loix de la guerre
1151. ont été long-tems celles du brigandage.

L'inquiète ambition d'Ioury ne permit point à son rival de s'endormir sur le trône, ni à lui-même de connoître le repos. Mais en vain il fut secondé par des Princes de la nation, & par les Polovtsi; en vain il employa les manœuvres les plus habiles pour ce tems là; en vain son fils André donna-t-il de nouvelles preuves d'une valeur qui tenoit du prodige: les faits d'armes d'André augmentèrent sa gloire, sans être utiles à son père: celui-ci, malgré les plus sages mesures & les stratagèmes le mieux ourdis, fut battu dans plusieurs batailles ruineuses & vit périr pour sa cause plusieurs princes ses alliés, & les Polovtsi furent défaits & mis en fuite. Après tant de traverses, renfermé dans Péreiaslavle, assiégé, privé de tout espoir de secours, le prince de Souzdal fut heureux de pouvoir obtenir la paix. Mais le jour même où il fit serment d'en observer les conditions; où, baisant la croix, il prenoit ce signe révé-

ré à témoin de ſes promeſſes ; il envoyoit ſolliciter le prince de Galitch à faire de nouveaux préparatifs contre Kief, & mendioit les funeſtes ſecours des Polovtſi. 1151.

Cette infidélité fut découverte & eut cependant quelque ſuccès. Une armée de douze mille Hongrois qui venoit au ſecours d'Iſiaslaf, fut avertie que Vladimirko tenoit la campagne. Mais elle ne s'en livra pas moins à une folle ſécurité, ſe plongea dans l'ivreſſe, fut ſurpriſe & taillée en pièces. Le vainqueur profita de ſa victoire pour ravager le domaine du prince de Kief. Tatiſtchef.

Cette défaite fut bien vengée l'année ſuivante par Étienne, Roi de Hongrie, qui, joint à Iſiaslaf, battit Vladimirko (*). Le prince vaincu put à peine ſe retirer à Pérémychle, ville abandonnée de ſes habitans qui s'étoient rendus à ſon armée. L'aſyle mal aſſuré de cette ville dénuée de défenſeurs, ne ſembloit pas devoir le ſouſtraire à la captivité ; mais il parvint à corrompre un évêque qui avoit la confiance du Roi de Hongrie ; il acheta même la bienveillance de ce prince par de riches préſens, & obtint la paix, malgré tout ce que put faire 1152.

(1) Suivant Tatiſtchef, l'armée de Vladimirko étoit de 50000 hommes, dont 20000 Bulgares & Serbes ſoudoyés, & les armées combinées d'Eſtienne & d'Iſiaslaf étoient égales ou peu inférieures.

Iſiaslaf pour s'y oppoſer. Le ſouverain
1152. de Galitch eût difficilement obtenu des conditions plus avantageuſes s'il avoit remporté la victoire, toutes les villes qu'il avoit perdues lui furent reſtituées, & il ne lui en coûta que le vain ſerment de reſter fidèle à l'alliance du prince de Kief. Sa mort, qui arriva peu après, l'empêcha ſeule de ſe parjurer. Déjà Iſiaslaf, inſtruit de ſes perfides deſſeins, alloit armer pour le prévenir. Mais Iaroslaf, fils de Vladimirko, déſarma le grand prince, en lui faiſant déclarer qu'il deſiroit trouver en lui un ſecond père. Cependant, ſoit qu'il fût taché d'une perfidie héréditaire; ſoit que ſes Boïars abuſaſſent de ſa jeuneſſe pour le faire manquer à ſa
1153. parole: il ne rendit pas les priſes que ſon père avoit faites. Iſiaslaf fut obligé de lui faire la guerre. Il ſe donna une bataille, dans laquelle chacune des deux armées eut une aîle victorieuſe, & l'autre diſperſée. Les deux partis, également vainqueurs & vaincus, reſtent ſur le champ de bataille. Mais pendant la nuit, Iſiaslaf, ſaiſi d'une vaine terreur, ſe retire ou prend la fuite. Il emmene les Boïars ennemis qui ſont tombés entre ſes mains; mais il a la cruauté de faire maſſacrer les priſonniers obſcurs, pour n'en être pas embarraſſé dans ſa retraite. C'eſt un prince reſpecté, chéri, qui ſe ſouille de ce crime: tant, dans les ſiècles d'igno-

rance & de barbarie, il eſt rare que les caractères même les plus heureux, ſoient exempts de toute férocité! Le grand prince vint réparer la honte de ſa défaite par ſon fils Mſtislaf, qui détruiſit preſqu'entièrement l'armée des Galitchanes. 1153.

Les entrepriſes continuelles d'Ioury & les incurſions des Polovtſi, ſes alliés, obligèrent Iſiaslaf d'avoir toujours les armes à la main, juſqu'à ſa mort qui arriva en 1154. Il n'étoit âgé que de cinquante-huit ans. Il eut la conſolation d'emporter au tombeau les regrets & l'amour de ſes peuples. 1154.

ROSTISLAF, MSTISLAVITCH.

Kief ne reſtoit pas privé de ſouverain, puiſque Viatcheslaf vivoit, puiſqu'il portoit le titre de grand prince. Mais il ſe contentoit du titre, ou du moins il ne faiſoit que donner de ſages conſeils, & vouloit qu'un autre prince plus ferme, plus actif & plus guerrier, fût chargé de l'exécution. Il avoit auprès de lui Mſtislaf, fils du dernier prince; mais l'un n'eut pas même l'idée de s'aſſeoir ſur le trône, ni l'autre celle de l'y placer: tant étoit regardé comme ſacré l'uſage qui adjugeoit la ſucceſſion, non pas au fils du ſouverain, mais à ſon frère ou au plus âgé des Cont. de Nef. Nicon. Stcherbatof.

princes. Ainſi Roſtislaf, frère d'Iſiaslaf &
1154. prince de Smolensk, fut appelé par ſon oncle. Mais il ſembla ne prendre en main les rênes de l'État que pour connoître les ſollicitudes de la puiſſance ſuprême.

De deux frères, princes de Tchernigof, il ne reſtoit qu'Iſiaslaf; on le rendit ſuſpect au nouveau ſouverain de Kief, qui, le regardant comme ſon ennemi, ne voulut pas lui laiſſer le tems de raſſembler ſes forces, & de ſe faire des alliés. D'ailleurs il s'attendoit à être bientôt attaqué par Ioury & il craignoit que le prince de Tchernigof ne ſaisît ce moment pour le combattre avec avantage. Il ſe mit en campagne avec une troupe aſſez foible de de Kievliens & des Turcs. Mais, le lendemain de ſon départ, il reçut la nouvelle de la mort de Viatcheslaf, qu'il avoit laiſſé la veille en parfaite ſanté. Cette mort le rendoit ſeul ſouverain de Kief; mais au lieu d'augmenter ſa puiſſance, elle y portoit un coup funeſte. Viatcheslaf ne prêtoit que ſon nom; mais c'étoit un nom cher au peuple. Privé d'un appui ſi frêle en apparence, Roſtislaf chancela ſur le trône & fut bientôt renverſé.

Il n'eut pas plutôt appris la mort de ſon oncle, qu'il retourna lui rendre les derniers honneurs. Quand il ſe fut acquitté de ces triſtes devoirs, il prit conſeil des grands ſur la conduite qu'il devoit tenir avec le prince de Tchernigof.

Les plus ſages de ſes Boïars deſiroient qu'on s'appliquât à maintenir la paix, & ſoutenoient qu'il n'y avoit point de raiſon de la rompre, puiſqu'on n'avoit aucune preuve des mauvaiſes intentions qu'on prêtoit au prince de Tchernigof. Mais Roſtislaf, qui n'avoit ſans doute aſſemblé le conſeil que pour y voir applaudir ſes projets, ſe déclara pour la guerre, perſuadé que le moyen le plus ſûr de s'affermir ſur le trône étoit d'en impoſer par des victoires. Il ſe croyoit d'autant plus aſſuré d'abattre ſon ennemi, qu'il comptoit le trouver ſans défenſe. Ce fut avec cette ſécurité qu'il ſe remit en campagne: mais quelle fut ſa ſurpriſe à la vue des forces propondérantes d'Iſiaslaf, ſecondé par les Polovtſi! Alors il ſe repentit d'avoir rejeté l'avis de ſes Boïars, & ne penſa plus qu'à rechercher la paix: ſes premiers offres furent de ſacrifier ſes alliés. Ceux-ci, informés de cette perfidie, l'abandonnèrent, &, livré à ſes propres forces, il ne lui reſta plus d'eſpérance de traiter avec avantage. Il crut même, ſans doute, ne pouvoir aſſurer ſa liberté que par la fuite, & ne rentra dans Kief que pour y prendre ſon épouſe: bien plus occupé du ſoin d'éviter les fers, que de celui de conſerver le trône. Il fut heureux, lorſque Ioury eut peu après pris poſſeſſion de Kief, de pouvoir traiter avec lui & de conſerver la principauté de Smolensk. 1154.

1154.

ISIASLAF III, DAVIDOVITCH.

Il eſt douteux qu'Iſiaslaf ait eu l'ambition de poſſéder la ſouveraineté de Kief. Peut-être n'avoit-il pas eu même le deſſein d'attaquer Roſtislaf; mais lorſqu'il l'eut vaincu, les Kievliens, abandonnés de leur prince, & s'attendant à être attaqués par le vainqueur & avoir leurs domaines ravagés par ſes alliés les Polovtſi, l'invitèrent eux-mêmes à venir règner ſur eux. Il entra dans la ville, ſurpris de s'en trouver le maître; & pour ſatisfaire les Polovtſi, il livra Péreiaslavle à leur diſcrétion. Là ces barbares aſſouvirent leurs deux paſſions dominantes, celle de piller & celle de détruire.

Cependant le prince de Tchernigof n'eut pas lieu de ſe féliciter long-tems de ſon bonheur inattendu. Ioury n'avoit pas plutôt appris la mort d'Iſiaslaf Mſtislavitch, qu'ardent à profiter de l'occaſion, il avoit pris les armes & s'étoit mis en marche pour aller attaquer la principauté de Kief. Il avoit en paſſant inſtallé à Novgorod l'un de ſes fils, que le peuple lui avoit demandé pour ſouverain. Iſiaslaf, à ſon approche, lui envoya faire des excuſes, repréſentant qu'il n'avoit point recherché la ſouveraineté de

Kief, & qu'il ne l'avoit reçu qu'à la prière du peuple. Comme il étoit plus utile à ſon concurrent de recevoir ſes excuſes, que d'avoir à le combatre, il ne fut point traité comme un ennemi, & il conſentit à retourner modeſtement dans ſa principauté de Tchernigof, dont Ioury s'étoit déjà rendu maître, & qui lui fut reſtituée. 1154.

IOURY VLADIMIROVITCH DOLGOROUKI.

Pour la ſeconde fois.

Ainſi Ioury, à l'âge de ſoixante-trois ans, obtint l'objet de ſes deſirs : mais, le prix qu'il reçut de ſon ambition ne valoit pas le ſang qu'il avoit fait répandre. Malheureux ! qui déchira, qui ruina ſa patrie, pour avoir le plaiſir de la gouverner ſur le bord de ſon tombeau, & de poſſéder un trône tellement affoibli, que ſes ſucceſſeurs craignirent ou dédaignèrent de s'y aſſeoir.

Quoique nous l'ayons vu ſouvent allié des Polovtſi, il ne faut pas croire qu'ils en aient eu pour lui plus de ménagement. Ils tombèrent ſur l'apanage qu'il venoit de donner à l'un de ſes fils, nommé Vaſſilei ; ne trouvèrent aucune oppoſition, pillèrent, maſſacrèrent, mirent le feu

par tout & ſe chargèrent de butin. Per-
1154. ſuadés qu'ils ne trouveroient pas plus d'obſtacle à leur retour, qu'ils n'en avoient rencontré dans leur incurſion, ils ſe livrèrent à la plus imprudente ſécurité. Les Ruſſes unis aux Berendiens, tombèrent ſur eux pendant qu'ils étoient plongés dans le plus profond ſommeil: il n'y eut point de combat, les attaquans n'eurent que la peine de tuer & de pourſuivre les fuyards.

1155. Mais cette défaite des Polovtſi, loin de les intimider, ne fit que les exciter d'avantage à retomber l'année ſuivante ſur la Ruſſie: ils avoient à ſe venger, & à réparer une mauvaiſe année dans laquelle ils n'avoient pas recueilli de butin. Ioury marcha contre eux en perſonne: mais, quand les deux armées ſe trouvèrent en préſence, elles marquèrent également peu d'envie de combattre. Ioury vainqueur, chaſſeroit pour quelque tems les brigands hors de la Ruſſie: mais, s'il étoit vaincu, pluſieurs princes ſeroient prêts à acheter contre lui-même le ſecours des brigands victorieux. Les Polovtſi, de leur côté, ayant éprouvé pluſieurs fois la valeur des Ruſſes, trouvoient trop incertain le prix de leurs fatigues, lorſqu'il dépendoit du ſuccès d'une bataille. Ioury leur offrit des préſens, & ils préférèrent ce profit qui paroiſſoit plus aſſuré. Quel aveuglement

de croire qu'on les déſarmeroit, en les payant de leur audace! A peine Ioury ſe fut-il retiré, qu'ils ravagèrent les environs de Péreiaslavle, & emportèrent à la fois dans leur pays, les tributs du prince & le produit de leur brigandage. 1155.

Ioury avoit acheté le trône de Kief par bien des travaux & bien des guerres: il le poſſéda ſans être plus tranquille, & combattit toujours, ſoit pour le conſerver, ſoit pour ſe faire rendre hommage par les autres ſouverains de la Ruſſie, ſoit pour repouſſer les attaques fréquentes des brigands.

Le Prince de Kief ne ſavoit profiter de la paix que pour entreprendre de nouvelles guerres. Au milieu de ſes travaux, il apprend que les Novgorodiens ſe ſont révoltés, & ont chaſſé Miſtislaf, ſon fils, qu'ils avoient reconu pour leur prince. Il ſe préparoit à le venger & à ſoumettre Novgorod, lorſque la mort vint mettre fin à une vie paſſée toute entière dans cette agitation qui fait le juſte ſupplice des ambitieux. 1156. 1157.

Ioury aimoit les femmes, la table & tous les plaiſirs. Plus occupé de ſes voluptés, que de l'adminiſtration de l'État & des travaux de la guerre, il ſe repoſoit de tout ſur ſes grands & ſes favoris. Son ambition lui fit entreprendre un grand nombre de guerres: mais il les ſoutint moins par lui-même que par les talens Nicon. Tatiſtchef.

& la valeur de ſes fils & des princes ſes
1157 alliés. Renverſé trois fois du trône de Kief, il dut attribuer ce malheur à ſon indolence. Des favoris, qu'il avoit amenés avec lui de ſa principauté de Souzdal, & un ramas d'aventuriers cherchoient fortune à leur ſuite, fouloient à leur gré les citoyens de la capitale, les pilloient, les outrageoient, leur enlevoient leurs femmes & leurs filles, & les leur rendoient après avoir aſſouvi leurs appétits brutaux: auſſi la haine que les Kievliens avoient conçue contre Ioury, trop long-tems contenue par la crainte, éclata dès le jour même de ſa mort. Ses palais, celui de ſon fils Vaſilko, furent mis au pillage, & tous les citoyens de Souzdal, qui ſe trouvèrent à Kief ou dans le domaine, furent impitoyablement maſſacrés. Traités long-tems par eux comme des ennemis, les Ruſſes de Kief ne les reconurent plus pour leurs concitoyens, ne virent en eux que de féroces oppreſſeurs, & cherchèrent à venger dans leur ſang tous les maux qu'ils en avoient ſoufferts.

Cependant Ioury eut ſans doute de grandes qualités, & les Ruſſes le mettent au nombre de leurs plus grands princes. Les villes qu'il bâtit ſont des monumens qui perpétuent ſa gloire. Il y appela des Bulgares, des Hongrois, & d'autres peuples voiſins, qui vinrent s'y établir &

augmentèrent la population & les reſſources de la Ruſſie. On compte parmi ces villes Iourief-Poskoi, Preslavle ſur le lac Klechnin, Koſtroma, Iaroslavle, & Volodimer ſur la Kliazma, qui devint bientôt & reſta long-tems la capitale de l'empire. Enfin ce fut lui qui jeta les fondemens de Moskou. Si l'on en croit quelques hiſtoriens, l'adminiſtrateur Oleg s'avançant vers Kief, dont il vouloit s'emparer, aima la ſituation de cette contrée où la Moskva réunit ſes eaux à celles de l'Iaouza & de la Néglinna. Il y bâtit une petite ville, à laquelle il donna le nom de la principale rivière qui l'arroſoit. A ſuppoſer que cette ville ait exiſté, ruinée du moins par le tems, elle avoit fait place à un ſimple hameau, qui, dans le tems dont nous parlons, appartenoit à un riche particulier, nommé Stepan Ivanovitch Koutchko. Cet homme, fier de ſa fortune & de l'étendue de ſes domaines, s'égaloit en quelque ſorte aux princes de Ruſſie. Ioury, allant avoir ſon fils André, qui s'étoit établi à Volodimer, paſſa ſur les terres de cet orgueilleux ſujet. Loin de rendre à ſon prince le reſpect qui lui étoit dû, ce riche inſolent oſa le braver, & ne craignit pas de lui adreſſer des paroles outrageantes. Le ſouverain offenſé le condamna à mort, & confiſqua ſes biens : mais charmé de l'aſpect de ce domaine, il fit entourer d'un

1157

1156.

rempart de bois la partie qui ſe trouve
1156 au confluent de la Neglinna & de la Moskva, & peupla cette ville naiſſante des hommes qui ſe trouvoient déjà dans les fermes de Koutchko, & de colons qu'il tira de Volodimer.

Un ſchiſme affligea la Ruſſie ſous le règne de ce prince. Depuis qu'elle avoit embraſſé le chriſtianiſme, ſes Métropolites avoient été ſacrés par le Patriarche de Conſtantinople. Il eſt vrai qu'Iaroslaf étant en guerre avec l'empereur Grec, avoit fait élire & ſacrer par ſes évêques, Hilarion, un de ſes ſujets : mais dès que la paix fut conclue, ce Métropolite envoya faire ſes ſoumiſſions au patriarche, qui voulut bien confirmer ſon élection.

On eut encore des Grecs pour Métropolites, juſqu'à l'année 1147, où par ordre d'Iſiaslaf, les évêques de Tchernigof, de Bel-gorod, de Pereiaslavle, d'Iourief, de Volodimer & de Smolensk, élurent & ſacrèrent un Moine Ruſſe, nommé Clément, qui fut le quatorzième métropolite. Comme il n'y avoit point alors de patriarche à Conſtantinople, & qu'il paroiſſoit néceſſaire de donner un chef à l'égliſe Ruſſe, on auroit dû ſans doute excuſer ce que cette élection avoit de contraire à l'uſage. Cependant Niphon, évêque de Novgorod, ne voulut point communiquer avec Clément, regardant ſon élection & ſon ſacre comme égale-

ment irréguliers. Cette oppoſition de l'é-
vêque de Novgorod aux volontés du ſou- 1156
verain, & ſon opiniâtreté, lui attirèrent la diſgrace du prince, & le firent priver de ſon évêché.

Cependant le ſiége patriarchal de Conſtantinople fut rempli par un nommé Lucas, qui ſacra métropolite de Kief, un certain Conſtantin. Celui-ci n'eſt pas plutôt arrivé en Ruſſie, qu'il aſſemble un concile, dépoſſéde Clément, comme ayant été promu d'une manière illégale, & dépoſe tous les prélats à qui ce Clément avoit impoſé les mains. Mais, quatre ans après, voyant que cette affaire eccléſiaſtique répandoit la diſſention parmi les princes, que les uns vouloient lui conſerver ſa place, d'autres rétablir Clément, & d'autres enfin, demander au patriarche un nouveau métropolite, il ſe démit de ſon pontificat, ſe retira à Tchernigof, &, par ce rare déſintéreſſement, rendit la paix à l'égliſe Ruſſe.

1156.

ANDRÉ I, IOURIÉVITCH BOGOLIOUBSKI.

Il établit le ſiége de la domination à Volodimer.

Cont. de Neſ. Nicon.

Lorſqu'Ioury mourut, Iſiaslaf, prince de Tchernigof, venoit lui faire la guerre & étoit déjà près de Kief. Excité par l'occaſion, & même invité par les citoyens, il y entra & en prit poſſeſſion quatre jours après la mort du dernier prince. Mais ſon ambition fut plutôt trompée que ſatisfaite : ce trône, ſur lequel il montoit, n'étoit déjà plus le premier trône de la Ruſſie.

Kief, ſitué dans un climat favoriſé de la nature, où malgré la rigueur des hivers, on voit l'été récompenſer, ou même prévenir les travaux des agriculteurs, eſt arroſé par le Boriſthène, dont le Ruſſe audacieux bravoit autrefois les cataractes, pour deſcendre à Conſtantinople : ces avantages engagèrent les grands princes à choiſir cette ville pour leur réſidence : mais des inconvéniens qu'ils avoient ou mépriſés ou peu connus, devoient entrainer la ruine de cette capitale. De tout tems le midi de la Ruſſie, cette contrée que la nature voulut en vain rendre délicieuſe, fut habité par des

des peuples barbares qui jouiſſoient de ſes charmes ſans les ſentir. Ces peuples li- 1157.
vrés au brigandage, Petchenègues, Khozars, Turcs, Polovtſi & autres faiſoient peu d'excurſions dont Kief ou les régions d'alentour ne fuſſent les premiers théatres, & les dévaſtoient à peu près également, ſoit qu'ils y entraſſent comme ennemis, ou qu'ils y fuſſent appelés comme amis. Elles étoient encore expoſées aux armes des Hongrois, des Lithuaniens, des Polonois. D'ailleurs, Kief étoit le centre de l'ambition de tous les princes apanagés, dès qu'ils poſſédoient aſſez de forces pour être ambitieux : c'étoit contre elle qu'ils réuniſſoient tous leurs efforts, qu'ils portoient tous leurs coups : c'étoit contre elle qu'ils provoquoient, qu'ils imploroient les armes des étrangers : c'étoit elle qu'ils vouloient poſſéder & qu'ils ſembloient vouloir détruire : elle étoit la cauſe, le but, & la victime de leurs guerres interminables, qui attiroient dans la patrie des barbares avides de butin, & non moins ardens à la deſtruction qu'au pillage ; comme ſi le premier vœu de l'homme féroce étoit d'anéantir tout ce qu'il ne peut poſſéder.

Ces malheurs, qui croiſſoient chaque jour, & qui chaque jour affoibliſſoient la domination de Kief, en avoient rendu le ſéjour odieux au prince André. Il n'étoit pas moins ami de la tranquillité que

rempli de valeur, & avoit pluſieurs fois
1157. inutilement demandé à ſon père la permiſſion de quitter ce pays malheureux, où venoient crever tous les orages formés par la politique & l'ambition. Las enfin des délais d'Ioury, plus las encore du ſpectacle des plaiſirs groſſiers & des ſales débauches dans leſquels ce prince ſe plongeoit, il fit en ſecret ſes préparatifs; &, craignant de ſe rendre ſuſpect en ſe retirant à Souzdal, capitale du patrimoine de ſon père, il ſe fit conſtruire un palais à Volodimer, ſur la Kliazma.

Là, ſous la dépendance du grand prince, il gouvernoit également les habitans de Souzdal, & ceux de Volodimer; &, pendant que la diſcorde continuoit d'embraſer le midi, il leur faiſoit goûter les douceurs de la paix. A la mort d'Ioury, ils le choiſirent d'un libre accord pour leur ſouverain indépendant & abſolu. Alors la ſouveraineté de Souzdal s'étendoit ſur Volodimer, Roſtof & Moskou, & d'un côté touchant à Kief, elle n'étoit terminée de l'autre que par les grands Bulgares : cette vaſte étendue de pays étoit couverte d'un peuple nombreux. La domination de Kief, dès lors moins puiſſante & moins vaſte, continua de s'affoiblir par les fréquens changemens de règne, par les guerres inteſtines, par les incurſions des Polovtſi, & la ville ceſſa d'être regardée comme la capitale de l'État.

Les forces du grand prince de Volodimer s'accroiſſoient de plus en plus dans la paix, & devenoient d'autant plus redoutables, qu'il en faiſoit moins légèrement uſage. Ce ne fut pas à faire plier ſous le joug les princes de ſon ſang qu'il crut devoir d'abord les employer; mais à réprimer les entrepriſes de voiſins inquiets, qui menaçoient d'opprimer ſa patrie. Ces voiſins étoient les Grands Bulgares, anciens habitans du pays ſitué entre le Don & l'Iaïk. Les peuples d'origine Slavone ſe plaiſent à croire que les Bulgares étoient Slaves: mais il eſt plus vraiſemblable qu'ils avoient une même origine que les *Kotragors* ou *Koutourgars*, avec leſquels ils ſont ſouvent confondus; ainſi ils étoient plutôt de race Hunique que Slavone, & leur langue devoit avoir plus de rapport à celle des Huns ou des Hongrois, qu'à celle des Slaves. Auſſi les Huns ne paroiſſent pas voir exercé d'hoſtilités contre les Bulgares. 1157.

Ce qui a fait regarder ceux-ci comme des Slaves, c'eſt qu'en s'établiſſant ſur les bords du Danube, dans la Méſie, qu'on appelle à préſent la Bulgarie, ils y portèrent la langue slavonne. Mais on peut croire que, lorſqu'au ſixième ſiècle il ſe répandirent le long du Danube, il y avoit parmi eux des peuples d'origine Slavonne: peut-être même la plus grande partie des émigrans étoient-ils des Sla-

ves, qui, conduits par des Bulgares, paſ-
1157. ſèrent dour être de la même nation que leurs chefs, & perdirent, dans ces nouvelles contrées, le nom qui leur étoit propre, pour prendre celui de leurs conducteurs. On ſent alors pourquoi les Bulgares du Danube parlent la langue ſlavone; c'eſt qu'en effet ils ſont la plûpart Slaves d'origine.

Les habitans de la petite Bulgarie, qui vivent depuis pluſieurs ſiècles ſous la dépendance des Mahométans, ſont fidèles à la religion chrétienne du rit grec: ceux de la grande Bulgarie, qui étoient indépendans, profeſſoient le Mahométiſme, au moins dès le tems de Vladimir le grand, au dixième ſiècle.

Leurs principales villes étoient Briakimof, dont la ſituation même eſt inconnue, & Bolgari, à dix-huit lieues de Kazan. On voit encore, dans les ruines de cette dernière ville, des veſtiges de bâtimens de pierre, des reſtes de tours, des tombeaux dégradés, des inſcriptions ſépulcrales, dont une en langue arménienne eſt du ſixième ſiècle: mais le plus grand nombre eſt en langue arabe, & la plus ancienne de ces dernières eſt du treizième ſiècle.

Les grands Bulgares ne devoient pas être regardés comme entièrement plongés dans la barbarie, puiſqu'ils paroiſſoient encore plus adonnés au commerce

qu'au métier des armes. Le Volga & la mer Caſpienne leur ouvroient le chemin 1157.
de la Perſe, de la Boukharie & de l'Inde: le voiſinage du Don & de la mer Noire leur facilitoit le commerce avec la Grèce & l'Italie. Ils cultivoient la terre, ils avoient des manufactures. Pluſieurs objets de commerce portent encore à préſent leur nom chez les Turcs & chez les Boukhares.

Les Ruſſes avoient de tout tems conçu pour eux une haine implacable: ſoit que cette haine fût fondée ſur le ſouvenir d'anciennes offenſes, ſoit qu'elle dût être naturelle à deux nations voiſines dont les intérêts croiſoient ſouvent, & qui devoient ſe redouter ſans ceſſe. Les Bulgares, en s'étendant de plus en plus, ſe trouvoient voiſins de la principauté de Souzdal & de celle de Roſtof, & ſembloient menacer les États du grand prince. André ſentit qu'il falloit abaiſſer leur puiſſance ou trembler pour la ſienne, & porta la guerre dans leur pays, avec 1164.
ſon frère Iaroslaf, & ſon fils Iliaslaf. La ſupériorité de ſes forces, le bon ordre de ſon armée, le courage de ſes ſoldats, lui procurèrent conſtamment la victoire. Dans une bataille, le prince ennemi put àpeine ſe ſauver très-mal accompagné, laiſſant ſur la place le plus grand nombre de ſes ſoldats. Trois villes furent réduites en cendres, & Briakimof, la ca-

pitale, devint la conquête des Ruſſes.
1164. Alors, dans le pays même des vaincus,
Ritchkof- furent élevées des villes, qui les tenoient
topog. en reſpect, ainſi que les Mordva, les
orem- Tchéremiſſes, les Tchouvaches, leurs
bourg ſujets ou leurs alliés.

Nicon Ainſi s'accroiſſoit la domination de
Kn Stch. Volodimer, & cependant la malheureuſe Kief préſentoit une ſcène de trouble & de déſaſtres. Nous avons vu qu'elle étoit gouvernée par Iſiaslaf, fils de David. Il fut appelé par quelques habitans de Galitch, mécontens de leur prince Iaroslaf, homme d'une ſévère équité, & eut le malheur d'écouter les offres de ces rébelles. Ils ſurent lui faire avoir les plus grandes facilités dans l'entrepriſe qu'ils lui propoſoient contre leur ſouverain, & piquèrent ſon ambition pour l'engager dans une guerre injuſte qu'il couvrit de vains prétextes. Le grand nombre de combattans qu'il réunit ſous ſes ordres ſembloit lui promettre un heureux ſuccès; vingt mille Polovtſi étoient venus ſe ranger ſous ſes étendards; il joignoit aux troupes de Kief celles de ſa principauté héréditaire de Tchernigof: des Turcs, des Bérendiens donnoient au moins à ſon armée une apparence plus redoutable. Mais ces derniers furent gagnés par ſon ennemi. Cependant le parti du prince de Kief ne paroiſſoit pas encore abattu par cette défection; & l'on

s'appercevoit à peine que ſon armée fût diminuée : mais elle fut défaite & ruinée 1159.
dans une ſanglante bataille. De nouveaux ſecours qui arrivèrent au vaincu ne purent lui rendre le courage : il fuit plutôt qu'il ne ſe retira ; &, ſans oſer même rentrer dans Kief, il envoya dire à ſon épouſe de quitter au plutôt cette ville.

La principauté de Kief fut offerte à Mſtislaf, le principal allié du vainqueur : mais obéiſſant à la coutume, il la remit à ſon oncle Roſtislaf Mſtislavitch, prince de Smolensk, qui l'avoit déjà poſſédée avec Viatcheslaf. On le vit cependant bientôt après, peu ſatisfait ſans doute de l'adminiſtration de ſon oncle, lui ôter cette ſouveraineté qu'il ſembloit ne lui avoir donnée que comme une ſorte de bénéfice, & s'en remettre lui-même en poſſeſſion.

Mais Kief n'offre qu'un tableau mouvant, dont les changemens rapides fatiguent l'œil, qui voulant inutilement les ſuivre, ſe trouble, eſt ébloui & confond tous les objets. Une année n'eſt pas encore écoulée, & l'on revoit, ſans qu'on ſache comment, le même Roſtislaf en- 1160.
core une fois ſouverain de Kief. Il y eſt aſſiégé par Iſiaslaf Davidovitch, qui ſemble ne vouloir pas renoncer à l'honneur de briller de tems en tems ſur cette ſcène inconſtante & bizarre. Les habitans ſe

défendent jusqu'à la dernière extrêmité;
1160. leur courage étoit animé par leur amour pour Rostislaf: mais il est enfin obligé d'abandonner une ville dans laquelle ses ennemis entrent de toutes parts, tenant en main les torches & le fer. Il se retire à Belgorod, & dans l'instant où il lui arrive de puissans secours, il se voit assiégé par le nouveau prince de Kief: mais celui-ci, contraint de fuir à son tour, & vivement poursuivi, donne une bataille, la perd; &, tout couvert de blessures, il périt dans la déroute. C'étoit encore Mstislaf qui étoit venu avec d'autres princes secourir son oncle: il le replace sur le trône glissant dont il étoit tant de fois tombé, & retourne lui-même dans ses États, dont la capitale étoit Volodimer dans la Volynie.

Il y avoit des Polovtsi dans l'armée d'Isiaslaf lorsqu'il entreprit ce siége de Belgorod où nous venons de lui voir per-
1162. dre la vie. Ennuyés ensuite de n'être pas appelés de nouveau par l'imprudence des princes, ils firent de leur propre mouvement, dans la Russie, une incursion qui leur fut dabord avantageuse, & qui finit par leur être fatale; mais les pertes qu'ils y firent ne les empêchèrent pas de reparoître peu de tems après. C'étoit à qui rechercheroit ces redoutables ennemis; le prince de Kief, pour se pro-

curer une alliance imposante, ne rougit pas de demander en mariage pour son fils Rurik, la fille de Belkoun, leur prince. 1162.

Malgré leur alliance avec le souverain de Kief, ils n'en infestoient pas moins les bords du Dnepre, & dépouilloient les Russes qui alloient négocier dans la Grèce. Ce même Rostislaf, qui avoit admis une de leurs princesses dans sa famille, assembla une diète d'un grand nombre de princes pour concerter les moyens d'arrêter ces brigandages, & même pour y remédier sans délai: ces princes avoient amené avec eux des troupes; mais elles n'agirent pas, & l'on se sépara lorsque les marchands furent revenus de Constantinople. Cependant une partie des princes accompagna Rostislaf à Novgorod. L'objet de ce voyage étoit sans doute de s'assurer d'avantage de la fidélité des habitans envers son fils, & ils n'hésitèrent pas de la confirmer par de nouveaux sermens; foibles liens, qu'ils avoient trop contracté l'habitude de rompre. Rostislaf tomba malade lorsqu'il retournoit à Kief: &, se sentant en danger, il eut la foiblesse de demander la tonsure monacale: mais un moine, nommé Siméon, eut le bon sens de s'élever contre cet acte de superstition, que nous verrons bientôt se convertir en usage général & devenir un devoir. „ C'est „ Dieu lui-même, dit-il à Rostislaf, qui 1166.

„ vous a fait prince ; c'eſt lui qui a vou-
1166. „ lu vous établir pour rendre la juſtice
Nicon. „ à vos ſujets, les gouverner, les con-
„ duire ; pour mener une vie utile &
„ agiſſante ; & non pour vous renfer-
„ mer dans la ſolitude d'un cloître. Sera-
„ ce donc en vous une vertu de réſiſter
„ aux deſſeins de Dieu ſur vous, de vous
„ ſouſtraire aux devoirs qu'il vous im-
„ poſe, & de manquer à ce que vous de-
„ vez aux hommes qu'il vous a confiés"?
Ainſi le prince, ſans s'avilir en changeant ſa couronne contre la robe de Baſile, emporta au tombeau les regrets de ſon peuple, dont il avoit eu toujours la tendreſſe & l'eſtime.

Par cette mort, Mſtislaf Iſiaslavitch, ſouverain de Volodimer en Volynie, fut appelé au trône de Kief, comme le plus âgé des princes de ſon ſang.

Les mêmes princes qui venoient de l'élire & de reconnoître unanimement ſes droits, ſe repentant d'une diſpoſition contraire à leurs intérêts, forment auſſi tôt le projet de partager entre eux cette domination qu'ils avoient eu l'équité de lui adjuger. Ainſi Mſtislaf s'approcha de Kief, moins en ſouverain légitime qui vient prendre poſſeſſion d'un trône qui lui appartient, qu'en conquérant qui cherche des États à main armée. Ceux qui avoient entrepris de lui diſputer ſon héritage, avoient examiné trop légèrement

leurs forces : ils firent peu de réſiſtance, & ce fut moins par néceſſité, que pour mettre plutôt fin à la guerre, qu'il accorda par le traité de paix quelques portions du domaine de Kief, à ces mêmes princes qui ſe l'étoient ſi indiſcrètement partagé entr'eux. 1174.

Mais il faut abandonner ici les contrées méridionales de la Ruſſie, pour nous tranſporter quelque tems vers le Nord, d'où la ſuite des évènemens nous ramènera d'elle-même au midi.

Novgorod, long-tems agitée par ſa propre inconſtance & par les mutations de ſouverains, vit ſon domaine attaqué par une puiſſance voiſine. Erik, Roi de Suède, qui a été mis au rang des ſaints, avoit conquis la Finlande. Il eſt vraiſemblable qu'il joignoit l'ambition à la piété; mais ſes hiſtoriens prétendent qu'il n'entreprit cette conquête que pour éclairer les malheureux Finois, enſevelis alors dans les ténèbres de l'idolâtrie. Ce prince, qui règnoit ſur une nation féroce, fut maſſacré. Charles VII lui ſuccéda, & ce fut ſous ſon règne que les Suédois, maîtres de la Finlande, & confinant aux limites de la Ruſſie, firent ſur cinquante grandes barques une deſcente à Ladoga. Les habitans furent obligés de ſe ruiner eux-mêmes pour nuire à leurs ennemis, & mirent par tout le feu aux environs de leur ville. Peu en état de faire une Stcherbatof.

longue réſiſtance, ils envoyèrent demander du ſecours à Novgorod, & l'obtinrent; les Suédois furent chaſſés, pourſuivis, perdirent quarante-trois de leurs barques, & les ſept autres ne purent échapper qu'avec beaucoup de peine. 1164.

Mais cet avantage paſſager ne pouvoit raſſurer entièrement les citoyens de Novgorod. Le ſort inconſtant des armes venoit de les favoriſer contre les Suédois: mais le voiſinage de ce peuple pouvoit tôt ou tard leur devenir funeſte, & les quérelles interminables des princes Ruſſes ne permettoient pas à la république d'attendre d'eux de puiſſans ſecours. Le commerce conſidérable que depuis longtems elle faiſoit ſur la mer Baltique avec ſes propres vaiſſeaux, lui avoit déjà procuré des liaiſons avec les villes anſéatiques: elle ſe fit comprendre dans l'alliance que ces villes formoient alors entr'elles. Le beſoin que ces cités commerçantes avoient de divers objets qui ne pouvoient ſe tirer que de la Ruſſie, leur rendoit intéreſſante une liaiſon avec Novgorod, & celle-ci trouvoit dans ſon alliance avec les villes Allemandes des avantages bien plus ſolides que dans celle des Souverains diviſés de la Ruſſie.

Mais elle venoit à peine de rendre ſa domination plus reſpectable & ſon commerce plus floriſſant & plus étendu par une victoire & par une alliance égale-

ment utiles, qu'elle éprouva les maux qui accompagnent les diſſentions inté- 1164.
rieures.

Les Novgorodiens s'étoient engagés par les ſermens les plus ſacrés, faits entre les mains du prince de Smolensk, à ne jamais reconnoître d'autre ſouverain que Sviatoſlaf ſon fils, tant que le ciel voudroit le leur conſerver. Cependant ce même Sviatoſlaf, à qui ſes ſujets venoient de témoigner tant d'attachement, 1167.
quitte bruſquement Novgorod, & ſe retire à Veliki-Louki, d'où il fait dire aux Novgorodiens qu'il ne veut plus les gouverner. On ne ſait pas quel étoit le ſujet de ſon mécontentement: un ſeul hiſtorien raconte que les habitans s'étoient Tatiſtchef.
aſſemblés en tumulte, avoient pris la réſolution d'arrêter le prince & qu'il en avoit été averti. Quoi qu'il en ſoit, la menace qu'il leur fit faire de ne plus gouverner étoit puérile, & n'eut pas l'effet qu'il en attendoit. Loin de vouloir le rappeler en ſuppliant, les citoyens s'aſſemblent & jurent ſur l'image de la Vierge de ne jamais le connoître pour leur prince. Ils ne s'en tiennent pas à ces proteſtations, ils s'avancent vers Louki, réſolus de le chaſſer de tout le domaine. Hors d'état de faire face à cet orage, il ſe retira juſques ſur les bords du Volga; & la république envoya demander au ſouverain de Kief, le prince Roman, ſon fils.

Cependant Sviatoslaf, ſecouru par le
1167. grand Prince de Volodimer, va mettre le feu à Novoi-Torg ou Torjok, ville dépendante de Novgorod. Les habitans ſe réfugient dans la capitale, le prince irrité, ne trouvant plus d'ennemis, porte ſa vengeance ſur les choſes inanimées, détruit les bourgs & les villages & ravage les campagnes, tandis que ſes frères exercent les mêmes fureurs contre Louki. C'eſt ainſi que trop ſouvent on a vu les ſouverains, pour remettre ſous leur puiſſance les ſujets qu'ils avoient aliénés par leurs injuſtices, aigrir encore par de nouveaux attentats la haine qu'ils avoient inſpirée, la rendre chaque jour plus légitime, & triompher enfin quand ils avoient pu mettre à la chaîne ceux dont ils devoient être les défenſeurs, & dont ils n'étoient que les oppreſſeurs & les bourreaux.

Après ces barbares expéditions, les différens corps d'armée ſe réuniſſent, pour porter enſemble leurs efforts contre la ville de Novgorod: mais on n'y eſt pas plus effrayé de cette entrepriſe qu'on ne l'avoit été des menaces. Tous les partiſans du prince, & le *Poſadnik* lui-même, (c'eſt le titre que portoit le premier magiſtrat, qui étoit en même tems guerrier) ſont immolés à la fureur du peuple: on prévient l'arrivée de Sviatoslaf, une armée va au devant lui. Il l'apprend, il héſite,

il ſent enfin ſa foibleſſe, qu'il eût dû reconnoître plutôt : la crainte ſuccéde à ſa 1167.
première confiance, il n'oſe même riſquer un combat, & ſe retire ; emportant le reproche d'avoir exercé d'inutiles cruautés, & de s'être comporté moins en prince qu'en brigand.

La joie que ſa retraite excite à Novgorod, eſt bientôt augmentée par l'arrivée de Roman, fils du ſouverain de Kief. Il répond aux applaudiſſemens, aux vives acclamations des citoyens, par des avantages qu'il remporte ſur les alliés de leur ennemi.

On ſe tromperoit ſans doute, ſi l'on attribuoit à de purs ſentimens de généroſité les ſecours que le prince de Volodimer avoit donnés à Sviatoslaf. Il voyoit d'un œil d'envie s'augmenter de jour en jour la puiſſance & la conſidération du ſouverain de Kief. L'honneur que faiſoit au jeune Roman le choix de Novgorod, ajoutoit à l'éclat dont le prince ſon pere étoit revêtu, & étoit à la fois un témoignage & un accroiſſement de ſa puiſſance. André craignit de n'être plus le premier prince de la Ruſſie, & crut devoir tout tenter pour affoiblir un pouvoir qu'il redoutoit. Les ſecours donnés à Sviatoslaf ne furent que les premières preuves d'une haine qui devoit ſe manifeſter par des coups plus terribles. Il raſſembla toutes les forces de ſes divers États, onze Prin. 1168.

ces apanagés lui amenèrent eux-mêmes
1168. leurs troupes, & voulurent partager son entrepriſe. Il ne conduiſit pas lui-même cette brillante armée, il en remit le commandement à Mſtislaf ſon fils: ſoit qu'il crût ſa préſence plus néceſſaire dans ſa capitale qu'à la tête des combattans; ſoit qu'aſſis ſur le trône, il eût perdu, comme on l'en accuſe, ce bouillant courage dont il avoit donné des preuves éclatantes avant d'y monter.

Le prince de Kief ne fut averti du danger qui le menaçoit, que lorſque ſes ennemis s'avançoient déjà vers ſa capitale: tant les divers Etats de la Ruſſie avoient alors peu de correſpondance entre eux. A la nouvelle du danger qui approche, trop preſſé par le tems pour aſſembler des troupes & les mettre en campagne, il ſe renferme dans la ville, ſe prépare à la défendre, & s'y voit bientôt bloqué. Il commande de fréquentes ſorties; mais ces divers combats engagés, ſoutenus avec un égal courage, ne ſont point déciſifs. Enfin les aſſiégeans ſemblent réunir tous leurs efforts contre la partie de la ville la mieux fortifiée: les aſſiégés y courent & viennent défendre en foule ce qu'un petit nombre d'entre eux pourroit défendre aſſez. Ils abandonnent imprudemment les endroits les plus foibles, qui ſont auſſi tôt après attaqués & emportés: déjà les ennemis ſont répandus dans toute la ville, &

par tout y font couler le ſang : le malheureux Prince trouve à peine le moyen de 1168.
fuir avec ſon frère Iaroslaf. Sa femme, un de ſes fils, tombent dans les fers : Kief eſt livrée pendant trois jours au pillage, & ſoumiſe à des cruautés plus atroces de la part des Ruſſes, que ſi elle étoit tombée entre les mains des barbares. Enfin le Prince vainqueur y rétablit une ſorte d'ordre & en remet la ſouveraineté à Gleb ſon oncle. Le déſaſtre que venoit d'éprouver cette ville, rendit inconteſtablement Volodimer la capitale de la Ruſſie. Mais abandonnons Kief, qui, dans ſa décadence, n'a pas même le triſte avantage de fournir à l'hiſtoire, des malheurs intéreſſans, & qui va changer neuf fois de ſouverains en quatre années. Retournons à Novgorod.

Les habitans des bords de la Dvina 1169.
étoient depuis long-tems tributaires de cette république : mais, voyant ſa puiſſance affoiblie par les derniers troubles, ils refuſèrent le tribut & ſe mirent ſous la protection d'André. Il leur envoya ſept mille hommes qui furent battus.

La honte de cette défaite ne fit que l'animer à la vengeance. Il tourna toutes ſes forces contre Novgorod. Son armée, ſous la conduite de ſon fils Miſtislaf, pouvoit être regardée comme l'élite de la Ruſſie ; &, ſi l'on en croit les chroniques, on y comptoit juſqu'à ſoixante-onze Prin-

ces : mais ces Princes étoient des barba-
1169. res, qui mirent tout à feu & à ſang ſur leur paſſage. Ce qu'on doit ſeulement remarquer, c'eſt qu'apparemment ils avoient tous quelques apanages, & conduiſoient leurs vaſſaux à la guerre.

Roman, qui règnoit encore à Novgorod, étoit hors d'état de réſiſter en pleine campagne à des forces auſſi ſupérieures aux ſiennes. Il fut obligé de ſe tenir renfermé dans la ville, & donna tous ſes ſoins à la mettre en état de défenſe. Elle fut bloquée, & l'eſpérance abandonnoit déjà les citoyens, qui n'étoient plus animés que par leur courage & par le devoir. Cependant ils ſoutinrent vigoureuſement l'aſſaut, firent des prodiges de valeur & repouſſèrent les aſſiégeans. Excités par ce premier avantage, ils tentèrent quelques ſorties & elles furent également heureuſes. L'armée des alliés, effrayée à ſon tour & d'ailleurs mal pourvue de ſubſiſtances, ne fit pas même une retraite, mais prit la fuite en déſordre après trois jours de ſiége, pourſuivie par les ennemis, par la faim & par la rigueur du froid. On amena un ſi grand nombre de priſonniers à Novgorod, qu'on les vendoit au plus vil prix : car tel étoit alors le cruel droit de la guerre, qu'un priſonnier n'étoit plus qu'un eſclave, qu'on vendoit au marché comme une bête de ſomme. Avec moins de réflexions & de principes dans leur mé-

chanceté, les Ruſſes étoient alors à peu près auſſi féroces que le furent ces autres barbares qu'on admire ſous le nom du Romains. 1169.

Les Novgorodiens furent tellement étonnés de leur victoire, qu'ils la regardèrent comme miraculeuſe, & l'attribuèrent aux prières de leur évêque & au ſecours de la vierge qu'il avoit invoquée.

Mais les ravages qu'avoient ſoufferts les campagnes firent bientôt éprouver à cette ville les horreurs de la famine; les peuples qui ſouffrent accuſent toujours leurs ſouverains. Les Novgorodiens rejetèrent ſur Roman la cauſe de leurs malheurs, le chaſſèrent; &, croyant ne pouvoir rechercher une meilleure protection que celle d'André, l'auteur même de tous leurs maux, ils lui firent demander & obtinrent ſon neveu Rurik Roſtislavitch. Bientôt peu ſatisfaits de ce nouveau Prince, ils le chaſſent encore, & le grand-prince, loin de leur témoigner aucun reſſentiment de cet affront, leur donne ſon fils loury. 1170.

Il paroît par toute la conduite d'André, que ſon deſſein étoit d'affoiblir les plus puiſſantes ſouverainetés de la Ruſſie, d'en détacher les dépendances, de leur enlever leurs ſoutiens, & enfin de les ſubjuguer. Dès lors les petits princes apanagés ſe ſeroient trouvés ſoumis; ils auroient d'eux-mêmes préſenté la tête au joug, &

toutes les parties de l'État n'auroient plus
1170. formé qu'un corps ſous une même domination. Ce projet étoit beau, il étoit utile, mais trop vaſte pour la vie d'un ſeul homme, & celle d'André fut bientôt tranchée.

On peut ſe reſſouvenir de ce Koutchko qu'Ioury fit punir de mort. Ce prince conduiſit avec lui à Volodimer les enfans de cet infortuné, & engagea ſon fils André à en épouſer la fille. André témoigna en toute occaſion beaucoup de bontés à ſes beaux frères, & ſur-tout à Joakim. Mais l'un d'eux commit un crime de mort, & le grand nombre de ſcélérats qu'il y avoit alors, même dans les plus hauts rangs, faiſant ſentir la néceſſité d'une juſtice ſévère, André le condamna au ſupplice, & l'arrêt fut exécuté. Joakhim auroit dû ſe contenter de gémir en ſecret ſur la triſte fin d'un frère criminel: il auroit dû ne pas oublier les liens qui l'attachoient au prince, &, s'il penſoit que ſon père eût injuſtement péri, il ſavoit qu'André étoit innocent de ſa mort. Mais, ne s'occupant que des ſentimens qui lui rendoient ſon prince odieux, il ne penſa qu'à venger à la fois & ſon père & ſon frère. Il gagna ſon gendre, & deux autres courtiſans qui promirent d'aſſaſſiner leur maître. Ces hommes, qui poſſédoient les premières charges de la cour, n'étoient pas moins coupables que le frère de Joa-

khim, & craignoient d'éprouver un jour le même ſort. Chaque inſtant de la vie d'un prince juſte ſembloit les menacer de leur fin : ils entraînèrent dans leur complot vingt autres miſérables, à qui leur conſcience inſpiroit les mêmes craintes. André étoit alors à Bogolioubof, ville qu'il avoit bâtie, & d'où lui fut donné le ſurnom de *Bogolioubski*. Le gendre de Joakhim, en qualité de *Cloutchnik*, ou grand maître de la maiſon du prince, avoit ſes entrées auprès de ſa perſonne, & prit la précaution d'enlever une épée qui étoit attachée auprès du lit. Les conjurés ſe rendent la nuit au palais, tuent le petit nombre de gardes qui s'y trouvoient, & montent à la chambre où le prince dormoit, ayant près de lui un domeſtique. Ils briſent la porte, André ſe réveille au bruit, veut ſaiſir ſon épée & ne la trouve pas. Tout déſarmé qu'il eſt, il ſe jette ſur ſes aſſaſſins, & précipite ſous ſes pieds le premier qu'il ſaiſit. Les monſtres font par erreur un acte de juſtice : ils croient que c'eſt le prince qui a été renverſé, veulent le frapper, & tuent un de leurs complices. Mais bientôt détrompés, tous à la fois tournent contre André leurs épées & leurs lances, & le couvrent de bleſſures. Enfin le croyant mort, ils le portent dans la cour, & ſe retirent. Alors le malheureux André, raſſemblant le reſte de ſes forces, ſe trai- 1170.

ne ſous l'eſcalier. Les ſcélérats, qui n'é-
1170. toient pas encore fort éloignés, entendent les gémiſſemens que lui arrache la douleur, &, ſentant le danger qu'il y avoit pour eux à laiſſer leur crime imparfait, ils retournent ſur leurs pas, ſe procurent de la lumière, cherchent le prince à la trace de ſon ſang, le trouvent & le maſſacrent. Les habitans de Rogolioubof, au lieu de penſer à le venger, pillent ſon palais, & les maiſons des magiſtrats qu'il a nommés, & des receveurs des impôts. Le clergé même ne lui marque pas plus d'amour. Un ſerviteur fidèle d'André enleva, au bout de deux jours, le corps de ſon maître qui étoit reſté nud, au pied d'un veſtibule, expoſé aux chiens & aux corbeaux: il le dépoſa ſous le portail de l'égliſe, & voulut ſe la faire ouvrir: mais les prêtres lui dirent aſſez rudement qu'il n'avoit qu'à le laiſſer ſur la place. Le cadavre y reſta encore pluſieurs jours, couvert de quelque méchans haillons. Cependant les hiſtoriens comblent André d'éloges: mais cette haine univerſelle ne contrarie-t elle pas leurs louanges? Faut-il l'attribuer ſeulement à la ſévérité de ſa juſtice? Sa piété qui lui fit élever à grands frais, doter, orner, enrichir des égliſes & des monaſteres, ne fut-elle pas onéreuſe à ſes peuples? Les grandes armées qu'il raſſembla, les alliés qu'il appela pour affoiblir Kief & Nov-

gorod, ces efforts de l'ambition, ne rendirent-ils pas néceſſaires de nouveaux tributs? Ses ſujets n'en furent-ils pas accablés? Du vivant de ſon père il porta le courage juſqu'à l'excès de la témérité; mais depuis qu'il fut monté ſur le trône, on ne lui voit qu'une fois porter les armes. Cette inaction ne peut-elle pas être attribuée à de l'indolence? Ces conjectures ſont confirmées par une chronique, qui rapporte qu'André étoit fort négligent, ennemi des affaires, plus occupé de la chaſſe & de ſes plaiſirs, que des ſoins du gouvernement. Elle ajoute que ſa négligence cauſa de grands déſordres parmi les troupes, & que ſon orgueil étoit devenu inſupportable. 1170. Chr. de Novgorod citée par Tatiſtchef.

Ne faut-il pas attribuer à cette même indolence le grand nombre de ſcélérats qui ſe trouvoient juſques dans ſa Cour, & dont il devint la victime? Il voulut réprimer le crime par un acte de juſtice ſévère, mais peu utile, parce qu'elle n'étoit que momentanée: car on n'opère un bien ſolide que par une fermeté conſtante.

Les aſſaſſins, qui peut-être avoient l'épouſe même du prince pour complice, ſe retirèrent ſur leurs terres, raſſemblèrent toutes leurs forces, & firent dire aux grands de Volodimer, que, ſi l'on vouloit les attaquer, ils étoient déterminés à ſe défendre. Les grands répondi-

rent qu'ils n'avoient aucun deſſein de
1170. troubler leur tranquillité.

Ces marques de tant d'indifférence & de tant de haine pour André nous feront-elles effacer les traits que nous avons rapportés à ſon avantage? Non, ſans doute: nous croyons que des vertus lui ont mérité des éloges; nous croyons qu'à une époque de ſa vie, ou peut-être dans le même tems, des défauts, des vices lui ont mérité de la haine. Il n'appartient qu'aux poëtes & aux romanciers de créer des caractères toujours ſoutenus, & compoſés d'un petit nombre de qualités, qui toutes ſont d'accord entre elles, & ne ſe démentent jamais. L'homme de l'hiſtoire, l'homme de la nature a des vertus, des vices, des défauts, des talens & des foibleſſes: le mêlange différent de ces qualités fait le grand homme, l'homme vertueux, le ſcélérat, ou l'homme ordinaire.

Suites de la mort d'André.

Nous avons vu que le premier trône de la Ruſſie étoit autrefois héréditaire; mais dans un ordre qui ne s'accorde point avec les uſages des autres nations. Quelquefois auſſi il devint élective, quoiqu'on eût pu ſuivre l'ordre de la ſucceſſion accou-

coutumé : ainſi, quoiqu'André eût laiſſé des frères & des fils, les citoyens de Roſtof, de Souzdal & de Pereslavle, n'eurent pas plutôt appris ſa mort, qu'ils s'aſſemblèrent à Volodimer pour lui élire un ſucceſſeur. 1170. 1175. Cont. de Nef. Nicon.

Ils s'étoient eux-mêmes ôté le pouvoir de faire une telle élection, par les ſermens qu'ils avoient prêtés à Mikhail & à Vſévolod, frères de leur dernier prince : mais c'étoient de ces ſermens arrachés par la crainte, déſavoués par le cœur, qui paſſent pour ſacrés tant qu'on ne peut les enfreindre ſans danger, & qui ceſſent de lier quand l'occaſion s'offre de les rompre. Les deux princes n'avoient point l'amour du peuple, & il n'eſt que deux gages de la fidélité des nations, ou la force, ou l'amour.

D'ailleurs, les citoyens pouvoient avoir un motif preſſant de manquer à leurs promeſſes : leur ſûreté. Ils ſe voyoient menacés d'être attaqués par le prince de Riazan : & ils pouvoient être battus, chargés de fers, arrachés à leurs familles, à leurs toits héréditaires, avant de recevoir aucun ſecours de Mikhail & de Vſévolod, qu'il falloit aller chercher tous deux dans la Ruſſie méridionale.

Le choix que firent les États diſſipoit le danger dont on étoit menacé. Ce prince de Riazan, dont ont craignoit les armes, avoit pour beaux-frères Miſtislaf & Iaro-

polk. Ce fut eux qu'on élut : on gagnoit
1175. par ce choix l'amitié du prince de Riazan, & l'on ſuivoit, à quelques égards, l'eſprit de la loi, en conſervant la ſucceſſion à la branche aînée : car les princes élus étoient fils du frère aîné d'André.

Mais les deux jeunes princes ne voulurent pas profiter de tous les avantages que leur offroit leur élection. Soit qu'ils reſpectaſſent les droits de leurs oncles, ou qu'ils craigniſſent leur vengeance, ils convinrent de partager avec eux la domination. Ainſi, le peuple qui venoit d'exclure Sviatoslaf & Mikhail, & qui n'avoit pas craint de violer ſes ſermens pour éviter de leur être ſoumis, ſe vit expoſé à leur haine & à leur vengeance. C'eſt au dernier de ces princes que fut attribuée la ſouveraineté de Volodimer.

Ce partage fut ſcellé par un ſerment ſolemnel, prêté par les quatre contractans entre les mains de l'évêque de Tchernigof : tous quatre ſe rendirent enſemble à Moskou, & c'eſt là qu'ils commencèrent à violer la foi qu'ils s'étoient jurée. Iaropolk en fut le premier infracteur. Les habitans de Roſtof lui firent témoigner leur regret de ce qu'il avoit appellé Mikhail, & le prièrent de venir ſeul les gouverner. Sur cette invitation, il s'échappa ſecrètement, ſe rendit à Pereslavle ; & Mikhail ne fut pas plutôt informé de ce départ frauduleux, qu'il crut ne pouvoir

trop se hâter lui-même de pourvoir à ses affaires, & prit le chemin de Volodimer. 1175. Il y entra avec aussi peu d'obstacle, que s'il y eût été appellé. La ville étoit restée presque vide; ceux qui auroient été en état de la défendre étoient allés rendre hommage à Iaropolk.

Ce n'étoit pas Mikhaïl que les habitans de Volodimer avoient desiré pour leur prince : mais il sut gagner leurs cœurs dès qu'il vécut parmi eux. Iaropolk, qui vint pour le chasser, & qui s'attendoit à être secondé par tous les citoyens, s'apperçut qu'il n'avoit pas un seul partisan dans la ville, & fut obligé d'en former le siége. Tous les environs furent livrés aux flammes. Les provisions furent bientôt épuisées, & les habitans, livrés aux horreurs de la faim, animés du même courage, mais privés de forces pour se défendre, se jetèrent aux genoux de leur prince, & le supplièrent de se retirer & de ne pas partager plus long-tems leurs peines. Lorsqu'ils surent qu'il étoit échappé à l'ennemi, ils se rendirent, après avoir enduré pour lui sept semaines de fatigues & de douleurs. Iaropolk établit sa résidence à Volodimer, & Mstislaf son frère à Rostof.

La haine avoit toujours divisé ces deux villes. Les citoyens de Rostof disoient que Volodimer étoit leur ferme, & que les habitans étoient leurs bucherons, leurs

tailleurs de pierres, leurs eſclaves. Les
1175. jeunes princes profitèrent de ces diviſions pour opprimer cette dernière ville. Livrés à de vils favoris & à des boïars avides, ils abandonnoient le gouvernement & le peuple aux caprices de ces tyrans ſubalternes. Les richeſſes des égliſes, celles des particuliers étoient miſes au pillage : les citoyens mêmes étoient enlevés, arrachés à leurs maiſons, à leurs familles & vendus comme eſclaves. Les tréſors dont le pieux André avoit enrichi l'égliſe de la vierge qu'il avoit bâtie & dont il avoit revêtu la voûte de plaques d'or, furent la proie des brigands titrés, qui bravoient également les larmes & l'horreur de la nation.

Mais en vain la tyrannie rit de la haine qu'elle excite, & ſe plaît à la provoquer : elle en devient tôt ou tard la victime. Les malheureux habitans de Volodimer rappelèrent Mikhaïl qui s'étoit retiré à Tchernigof, implorèrent ſon ſecours & jurèrent de mourir pour lui.

Il part : les deux frères, prévenus de ſa marche, ſe mettent en campagne pour lui couper le chemin & lui fermer l'entrée de Moskou : mais ils s'égarent, & Mikaïl pouvoit eſpérer déjà d'entrer ſans réſiſtance dans Volodimer : il n'en étoit plus qu'à la diſtance d'une de nos lieues, lorſqu'il voit Mſtislaf défiler en bon ordre de derrière les montagnes. Mikhaïl étoit

malade, &, ne pouvant ſoutenir la fatigue du cheval, il ſe faiſoit porter ſur un brancard. Ses troupes étoient peu nombreuſes : il n'avoit plus aſſez de tems pour faire de bonnes diſpoſitions : l'habileté, la préſence d'eſprit, la promptitude de l'exécution, ne pouvoient plus réparer l'imprudence qu'il avoit eu de s'avancer ſans faire reconnoître les lieux. L'impétuoſité, l'eſpèce de fureur avec laquelle il fut attaqué, achevoit de lui ôter tout eſpoir; lorſqu'une terreur panique s'empara des troupes de Mſtislaf. Elles prirent la fuite, dans l'inſtant où elles étoient victorieuſes. 1175.

Mikhaïl, maître du champ de bataille & du chemin de Volodimer, n'eut plus que la peine de s'y rendre avec ſon frère Vſévolod, qu'il l'avoit accompagné. Mſtiſlaf fuit à Novgorod, & Iaropolk à Riazan, tandis que leur mère & leurs épouſes reſtoient entre les mains des vainqueurs.

1175.

MIKHAÏL I, GEORGIÉVITCH.

Cont. de Nes. Nicon. Les habitans apprirent avec joie que la victoire leur rendoit un Prince qu'ils aimoient. Le clergé, accompagné d'une foule de peuple, sortit au devant de lui. C'étoient des enfans qui venoient se jeter entre les bras d'un père dont ils avoient pleuré l'absence. Les habitans de Souzdal furent obligés de feindre les mêmes sentimens. Privés de leur prince qui fuyoit loin d'eux, ils craignoient la vengeance de Mikhaïl, & n'avoient d'autre moyen de la détourner que de l'inviter à les recevoir sous sa domination. Ils excusèrent comme ils purent leur conduite passée, rejetèrent leur faute sur les Boïars; &, comme le prince avoit intérêt de ne leur point laisser des défiances qui eussent pu les exciter à de nouveaux soulèvemens, il parut les croire sur leur parole. Montrer qu'on n'ignore pas le crime des factieux désarmés, c'est les engager à reprendre les armes. Mikhaïl n'eut pas lieu de se repentir de sa politique, puisque les Souzdaliens se comportèrent avec lui, comme s'ils l'avoient toujours aimé. Son règne fut court: il ne jouit guères qu'un an de la souverai-

& laiſſa en mourant un fils nommé Gleb, qui, ſuivant l'uſage, ne fut pas ſon ſucceſſeur. 1177.

VSÉVOLOD III, GEORGIÉVITCH.

Il ne reſtoit aucun prince deſcendant d'Ioury, plus âgé que Vſévolod, le dernier de ſes fils. A ce titre il devoit obtenir la première principauté de la Ruſſie: mais il avoit encore acquis un titre plus flatteur, l'amour des citoyens, qui l'élurent d'un accord unanime. Il étoit alors à Pereslavle, que ſon frère lui avoit donné pour apanage. Cont. de Nef. Nicon. Kn. Stcherb.

Mikhaïl avoit commencé à faire des recherches contre les aſſaſſins de ſon frère André: pluſieurs avoient été punis de différens genres de mort: mais un grand nombre avoient échappé à la peine qu'ils méritoient, entr'autres les fils de Koutchko, qui, plus coupables que leurs complices, mais auſſi plus puiſſans, avoient ſans doute impoſé trop de crainte pour être traités en criminels. Moins timide, ou peut-être mieux ſecondé, Vſévolod ne craignit point le crédit de ces criminels audacieux, qui n'étoient apparemment redoutables que parce qu'ils affectoient de l'être, & qui perdirent toute leur force dès qu'on ceſſa de les craindre.

Ils furent arrêtés, & leur crime étoit si
1177. notoire, qu'il n'y avoit plus qu'à prononcer leur arrêt. Ils furent noyés dans de grandes corbeilles d'osier, &, suivant une chronique qui n'est pas l'ouvrage d'un auteur contemporain, la veuve même d'André ne put se soustraire à la vengeance de son beau frère : elle fut suspendue à une porte & tuée à coups de fléches. S'il faut la croire coupable, il est consolant de la voir punie: mais il est plus doux encore de ne croire ni son crime, ni son supplice. Faut-il que le sort des personnages illustres qui vivent dans l'histoire, soit plus malheureux que celui des accusés dans les tribunaux de judicature, & que des historiens téméraires & des lecteurs non moins légers les condamnent sur de simples présomptions? n'a-t-on pas déjà trop de crimes véritables à transmettre à la postérité? & qu'y a-t-il à gagner pour l'humanité d'exagérer le nombre des criminels?

Chron. citée par Stcherb.

Mais aussi ne faut-il point hésiter à compter parmi les coupables & à vouer à la haine des lecteurs, les princes ambitieux qui se plaisent à troubler les empires. Tel étoit ce Mstislaf que nous avons vu vaincu & chassé par son oncle Mikhaïl. Occupé dans sa retraite de Novgorod à ourdir des intrigues, il étoit parvenu, du vivant même de ce prince, à se faire appeler par les habitans de Rostof : il y arrive lorsque Mikhaïl avoit à

Nicon.

peine fermé les yeux. Les habitans, qui l'avoient appelé pour règner ſur eux, ne lui permettent pas de règner tranquillement. Toujours envenimés contre ceux de Volodimer, toujours obſtinés à vouloir les tenir ſous le joug, ils forcent leur prince à marcher contre cette ville, & ne lui laiſſent le tems ni de prendre quelque repos, ni d'attendre du renfort. Il ſemble qu'ils ne l'ont mis à leur tête que pour le ſoumettre à leurs caprices, & lui-même n'oſe faire valoir cette puiſſance ſouveraine, qu'il ne doit qu'à l'infidélité, & qu'une autre infidélité peut lui faire perdre. 1177.

Vſévolod apprend en même tems que Roſtof vient de lui être enlevé, & que l'uſurpateur s'avance contre lui; il s'arme & envoie faire des propoſitions de paix. Il offre de lui laiſſer la poſſeſſion de ce qu'il avoit uſurpé. Mais ceux de Roſtof, qui vouloient abſolument que Volodimer leur fût ſoumiſe, détournèrent leur prince de ſe prêter à un accommodement qu'il trouvoit préférable au haſard d'un combat, & il pourſuivit, par foibleſſe, une entrepriſe dont il ſentoit le danger. Mais ſes ſujets, dont l'opiniâtreté l'avoit contraint à faire la guerre, ne montrèrent que de la lâcheté quand il fallut la ſoutenir. A peine oppoſèrent-ils quelque réſiſtance aux premières attaques des ennemis, & bientôt, cédant à

la terreur, ils entraînèrent leur prince
1177. dans leur fuite précipitée. Le commencement du règne de Vſévolod fut ſignalé par cette victoire, qu'il remporta huit jours après la mort de ſon frère. Ceux qui avoient contribué le plus, par leurs importunités & par leurs conſeils, à précipiter dans cette guerre le fils de Roſtislaf, ou périrent dans le combat ou tombèrent en captivité, & le vainqueur abandonna leurs biens au pillage.

Le prince vaincu ne fut pas pourſuivi: mais, troublé par la crainte, il ne tenta pas même de conſerver la ſouveraineté de Roſtof, & alla ſe préſenter aux portes de Novgorod où règnoit ſon fils. Les citoyens, voyant paroître Mſtislaf en mauvais équipage, le trouvèrent trop digne de pitié pour reſpecter ſon infortune. Ils lui fermèrent leurs portes, chaſſèrent ſon fils, qui, depuis la défaite de ſon père, ne méritoit plus de les gouverner, & choiſirent pour ſouverain Iaroslaf, fils du prince victorieux.

Privé de cet aſyle, Mſtislaf ſe réfugie à Riazan, auprès de Gleb, l'époux de ſa ſœur. Celui-ci veut d'abord interpoſer ſa médiation entre ſon beau-frère & le grand prince de Volodimer, & les réconcilier: mais bientôt, atteint lui-même de la fureur contagieuſe de Mſtislaf, il embraſſe avec chaleur une cauſe injuſte, prend les armes & tombe ſur Moskou,

qui, ne s'attendant point à cette attaque ſi bruſque, fut priſe & brûlée. 1177.

Le prince de Riazan, devenu le jouet des paſſions de Miſtislaf, avoit auſſi peu conſulté la prudence que l'équité. Il pouvoit bien avoir d'abord quelques ſuccès dus à la ſurpriſe : mais c'étoient des fleurs qui couvroient le piége vers lequel il s'avançoit. Le grand prince, qui avoit ſous les armes des troupes prêtes à marcher au premier ordre, n'eut pas plutôt appris l'outrage qu'on venoit de lui faire, qu'il courut à la vengeance : déjà il avoit paſſé la ville de Pereslavle, lorſque les citoyens de Novgorod le firent ſupplier de ne rien entreprendre qu'ils n'euſſent joint leurs forces aux ſiennes. Mais, pendant que les Novgorodiens raſſembloient & lui amenoient leurs troupes, Gleb, qui, comme les autres Princes, ſacrifioit la patrie à ſes paſſions, mendioit & recevoit les ſecours des Polovtſi.

Enfin, l'on ſe met en marche de part & d'autre, & Vſévolod étoit près d'entrer ſur les terres de ſon ennemi, lorſqu'il apprend que Gleb, ayant pris un autre chemin avec les Polovtſi, eſt entré dans Volodimer, & s'y comporte en brigand : il retourne ſur ſes pas, il arrive ſur les bords de le Kalakcha : mais, quoiqu'on fût au fort de l'hiver, le tems étoit ſi doux, que les glaces ne permettoient pas de haſarder le paſſage. Les deux ar-

mées ennemies occupoient les deux rives,
1177. ſans pouvoir rien entreprendre. Le ſouverain de Volodimer, qui n'en venoit pas volontiers à tenter le ſort des armes ſans avoir aſſayé les voies de la négociation, employa ce tems de repos à chercher les moyens de ramener la paix. Mais les féroces alliés de Gleb, n'auroient pas vu d'un œil tranquille un accommodement qui les auroit privés des fruits de leur brigandage. Une forte gelée permit enfin aux troupes de traverſer la rivière. Le prince de Riazan paſſe & attaque le premier: Vſévolod le reçoit avec fermeté, &, par une manœuvre adroite, il ordonne à ſon neveu de tourner l'armée ennemie, & d'attaquer le bagage. Gleb voit qu'il va être enveloppé, connoît le danger dont il eſt menacé, ſe l'exagere peut-être, & ne ſait plus ni combattre ni commander. Ses troupes partagent ſon effroi, ceſſent d'attaquer, ne ſe défendent plus qu'en tremblant, cédent, ſe débandent & fuient. Vſévolod les pourſuit, & tue un grand nombre des ſujets & des alliés de Gleb. Ce prince lui même eſt fait priſonnier, avec Roman, ſon fils, & avec Mſtislaf, la cauſe de tous ces troubles.

Le grand prince emmène avec lui à Volodimer ces illuſtres captifs. S'il eût exercé ſur eux les plus affreuſes barbaries; s'il leur eût fait ſouffrir dans de cruels tourmens une mort ignominieuſe,

il n'auroit contrarié ni le droit de la guerre reçu dans ces tems déplorables, ni les 1177.
uſages de ces ſiècles, où l'on étoit aſſez éloigné de la nature pour être féroce, & où l'on n'étoit pas aſſez éclairé pour être humain. Mais, ſupérieur à ſon ſiècle & à ſon pays, & ne voyant dans ſes captifs que des princes & des parens infortunés, il les traita comme s'il n'en avoit jamais reçu d'offenſe, & ne voulut pas même les tenir en priſon. Cette conduite, déſagréable au peuple, ne déplut pas moins aux grands, qui ne différoient du peuple que par les honneurs & la fortune. On s'aſſemble en tumulte; par tout retentiſſent les cris de la fureur, on fait au prince un crime de ſa clémence: la populace croit avoir acquis au prix de ſon ſang le droit d'ordonner la peine des priſonniers: elle veut qu'ils aient les yeux crevés, ou qu'ils ſoient au moins jetés dans des cachots. Vſévolod ne trouve d'autre moyen d'appaiſer ce trouble, & de ſauver la vie des princes, que de les mettre en priſon.

Iaropolk, frère de Mſtislaf, étoit libre encore & pouvoit ſuſciter de nouveaux déſordres. Il étoit dans la principauté de Riazan; Vſévolod ordonne aux habitans de l'arrêter. Ils ne pouvoient réſiſter au vainqueur, & d'ailleurs ils haïſſoient dans les fils de Roſtislaf, les auteurs d'une guerre funeſte: ainſi, le malheureux Iaro-

polk, qui erroit ſans trouver d'aſyle, fut
1177. arrêté & renfermé dans la même priſon que les autres princes.

C'étoit une nouvelle victime offerte à la rage du peuple. Il ſe ſoulève de nouveau. Vſévolod fait en vain tous ſes efforts pour l'appaiſer: en vain il emploie ce que l'autorité a de plus impoſant, & ce qu'ont de plus touchant les exhortations & les prières dans la bouche d'un ſouverain: rien n'eſt écouté. Une troupe de furieux court à la priſon, en briſe les portes. Les principaux Boïars avoient pris part à ce ſoulèvement, &, ſans doute, quelques-uns d'entr'eux, plus humains que les autres, feignirent de les ſurpaſſer tous en fureur, ſe précipitèrent les premiers dans la priſon, ſe jetèrent ſur les deux fils de Roſtislaf, leur enſanglantèrent les paupières, & les remirent en cet état au peuple, qui, ſe croyant aſſez vengé, les conduiſit hors de la ville. On répandit enſuite le bruit que ces deux princes, ſe trouvant peu de tems après à Smolensk, dans l'égliſe de S. Gleb, y avoient recouvré miraculeuſement la vue.

Gleb qui étoit reſté en priſon, y mourut, & l'on renvoya enſuite à Riazan Roman, ſon fils, ſe contentant de lui faire prêter un ſerment, qui ne le retint pas mieux que le triſte exemple de ſon père.

L'abattement des ennemis de Vſévolod lui promettoit une ſolide paix : mais ſa gloire offenſée le forcera bientôt à une nouvelle guerre, dont les premières étincelles s'allumèrent hors de ſa domination. 1177.
Les peuples de la Tchoude, quelquefois humiliés, reſſerrés, mais non pas abattus, réparoient leurs pertes en ſilence, & cherchoient à ſe venger dès qu'ils ſe croyoient redoutables. Ils s'étoient emparés d'Iourief & de Medvejia-Golova, deux villes élevées pour les contenir. Ils vinrent porter le ravage dans le territoire de Pleskof. C'étoit une dépendance de Novgorod, qui envoya une armée pour les repouſſer. Elle fut victorieuſe : mais elle acheta chèrement la victoire. Plus ſenſibles à leurs pertes, qu'aux avantages dont elles avoient été le prix, les citoyens attribuèrent leurs malheurs à leur prince, fils de Vſévolod : ils le chaſſèrent & appelèrent ce même Miſtislaf, qui naguères avoit été l'objet de leur mépris. Soigneux de s'attacher toute la famille de ce Prince, ils donnent Torjok en apanage à ſon frère Iaropolk, & Volok-Lamskoi, à Iaroslaf ſon fils. Stcherbatof. 1178. Nicon.

Vſévolod, doublement offenſé de l'injure faite à ſon fils & des honneurs rendus à ſes ennemis, ne reſpire que la vengeance : Volok-Lamskoi eſt réduite en cendre, ſon prince eſt priſonnier du vainqueur.

Mſtislaf ne pouvoit en ce moment ſe-
1178. courir la république. Il la vengeoit de l'incurſion des Tchoudes, portoit la guerre dans leur pays, les battoit, les repouſſoit juſqu'aux rivages de la mer.

1179. Ces premiers ſuccès donnoient à la république les eſpérances les plus flatteuſes; il meurt: les citoyens, conſervant leur inclination pour les ennemis de Vſévolod, & ſe plaiſant à braver ſa haine, éliſent Iaropolk, frère de leur dernier prince. Vſévolod ne garde plus de meſures: il fait arrêter tous les marchands de Novgorod qui ſe trouvent dans ſes États, il confiſque leurs marchandiſes. La république, qui floriſſoit par le commerce, eſt plus ſenſible à cette perte qu'au ravage des terres de ſa dépendance. Iaropolk eſt chaſſé: car on voit que les princes ſont toujours coupables, dès que la république éprouve quelques revers. Les diſſentions inteſtines ſe joignent au maux du dehors. Les mutations de princes dans ces tems de troubles, deviennent trop fréquentes pour arrêter notre attention.

Cependant il ſembloit ne s'élever des ennemis contre le prince de Volodimer, que pour lui procurer de nouveaux ſuccès. Il ſeroit fatigant d'indiquer ici toutes les guerres qu'il eut à ſoutenir; on ſe mettoit en campagne, on pilloit, on brûloit; on dévaſtoit: quelquefois une bataille mettoit fin à la guerre, & quelque-

fois auſſi elle ſe terminoit ſans combat, ſans même que les ennemis ſe fuſſent ren- 1197.
contrés. Mais ſi les quérelles ſembloient ſouvent faciles à s'appaiſer, ſouvent elles ſe ranimoient plus facilement encore.

Le bonheur conſtant de Vſévolod, la perte de Torjok qui venoit de ſe rendre à ce prince, forcée par la famine, & ſurtout la ruine de leur commerce, abat le courage des Novgorodiens, dompte leur obſtination & les remplit de terreur. Le tems eſt paſſé où ils provoquoient à plaiſir la haine du grand prince : ils recherchent humblement ſon amitié; ils ne craignent pas, pour lui plaire, d'offenſer le ſouverain de Kief, dont ils chaſſent le fils qui les gouvernoit; ils ne veulent qu'un prince 1181.
agréable à Vſévolod, & reçoivent de ſa main un Iaroslaf, ſon allié.

On vit alors ce qui étoit bien rare & ce qui n'étoit jamais durable : toutes les dominations de la Ruſſie liées par une paix mutuelle. Elle fut troublée par des ennemis de dehors. Les Bulgares vinrent 1184.
porter le ravage dans la principauté de Volodimer & dans celle de Riazan. Ce ne fut point une guerre; car on fut ſi ſurpris de leur ſubite incurſion, qu'on ne fit aucun mouvement pour leur réſiſter, &, ſans doute, on n'en eût pas le tems. Ils pillèrent ſans oppoſition, & s'en retournèrent chargés de butin, avec la même tranquillité que s'il n'euſſent fait qu'en-

treprendre un voyage chez un peuple
1184. ami. Le grand prince, qui n'avoit pu ni les combattre ni les pourſuivre, voulut au moins ſe venger & les punir. Pluſieurs princes partagèrent ſon deſſein : les apprêts étoient formidables, & l'on ſe flattoit de prendre & de détruire la capitale des Bulgares. Les Ruſſes conçurent encore de nouvelles eſpérances, quand ils rencontrèrent en chemin une armée de Polovtſi, qui ſe joignit à eux contre l'ennemi commun. Déjà l'on étoit ſous les murs de la ville : déjà l'on venoit d'emporter les fortifications dont les Bulgares avoient couvert les anciens murs : déjà l'on pourſuivoit les ennemis juſqu'aux portes, qui, peut-être, alloient recevoir à la fois les vaincus & les vainqueurs. Mais le neveu de Vſévolod, le jeune Iſiaslaf, qui commandoit cette attaque & qui avoit fait des prodiges de valeur, reçoit une bleſſure mortelle : il tombe ; les Ruſſes le voient, & leur impétuoſité fait place à l'immobilité d'une douleur ſtupide. A ce premier ſaiſiſſement eût peut être ſuccédé la fureur : mais l'occaſion eſt perdue, les Bulgares ont eu le tems de rentrer dans leurs murailles, & les Ruſſes peuvent à peine reporter au camp le prince reſpirant encore.

On n'a perdu qu'un héros, & tous les courages ſont abattus, ſon oncle le pleure, quand il devroit le venger. Enfin,

ſoit que la douleur ne laiſſât plus à Vſévolod aſſez de liberté d'eſprit pour rien entreprendre; ſoit qu'il déſeſpérât de ſe rendre maître de la ville; il convint de quelques articles préliminaires qui devoient conduire à la paix, & ſe retira. Les Ruſſes emportèrent, pour tout avantage, la gloire d'avoir défait un parti de Bulgares, qui étoient venu attaquer les vaiſſeaux. 1184.

Il ſemble qu'alors une juſte indignation animât le courage des principaux ſouverains de la Ruſſie contre les barbares qui leur avoient cauſé tant de maux: mais preſque toutes ces entrepriſes, conçues pour venger la patrie, ne firent que la plonger dans de nouveaux malheurs, & l'affoiblir d'avantage. Vſévolod étoit à peine revenu de ſa campagne contre les Bulgares, lorſque Sviatoslaf, autrefois prince de Tchernigof & devenu ſouverain de Kief, réſolut de porter ſes armes chez les Polovtſi, & de leur rendre en partie les maux qu'ils avoient faits. Ce glorieux deſſein méritoit d'être ſecondé; il le fut. Un grand nombre de Princes amènent eux-mêmes leurs armées; on part. L'un d'eux, ſe croyant fort éloigné de l'ennemi, ou peut-être emporté d'une ardeur téméraire, avoit dévancé les autres avec un corps de troupes peu conſidérable: il n'avoit que deux mille hommes, tant Bérendiens que ſujets de 1185.

la principauté de Péreiaslavle. Il rencon-
1185. tre l'armée des Polovtſi, nombreuſe, mais en déſordre; &, compenſant par une bonne ordonnance l'infériorité du nombre, il remporte une victoire complette, & ramène avec lui ſept mille priſonniers, parmi leſquels on comptoit ſept princes. Il y en avoit cent dix-ſept dans l'armée ennemie.

Cette victoire, ſi facile à la fois & ſi brillante, inſpire bientôt après au prince de Novgorod-Severski, l'eſpérance & le deſir de s'illuſtrer contre le même peuple: & mépriſant d'avance ſes ennemis, il ſe contente du ſecours de deux petits princes ſes alliés. Son audace fut d'abord heureuſe: il vainquit, il repouſſa les barbares, ravagea leurs champs, détruiſit leurs bourgades. Ces malheureux, au déſeſpoir, retombent ſur les Ruſſes, veulent défendre leurs biens ou périr: ils ſont encore repouſſés. Le vainqueur continue tranquillement le ravage, & avide de nouveaux ſuccès, incapable de prévoir aucun revers, il pénétre plus avant dans le pays, ne ſait point s'arrêter, & s'enfonce dans des ſtépes arides, où il éprouve une chaleur brûlante & les tourmens de la ſoif. Près de ſuccomber à ce ſupplice qu'ils augmentent encore en cherchant vainement des ſources vives qui ſeules pourroient les ſoulager, les Ruſſes voient arriver une armée de Polovtſi, que les

fuyards avoient avertis de leur défaite & qui venoient les venger. Trop habiles pour engager une action avec des ennemis qui vont se détruire d'eux mêmes, les Polovtsi se contentent de harceler les Russes, de les fatiguer par de fausses attaques fréquemment renouvellées, de leur tirer de tous côtés des fléches. Les chevaux, affoiblis par la soif & la lassitude expirent ou restent étendus sur la terre, & le courage seul donne encore quelque force aux soldats. Ainsi, tourmentés par les ennemis & par la nature, les Russes parviennent au bord d'une rivière, dans le même instant où de nouveaux renforts arrivoient aux Polovtsi : les eaux desirées, qui devoient leur rendre la vie, ne sont plus pour eux qu'une barrière funeste qui les empêche de fuir la mort. Enveloppés à l'instant, ils tombent sous les coups des ennemis ou dans la captivité, & il ne resta pas un seul soldat pour porter en Russie la nouvelle de ce désastre. On n'en fut informé que par des marchands qui l'avoient appris des vainqueurs. 1185.

Le prince de Kief voulut venger la Russie, & ne fit qu'une campagne fatigante & inutile. Les ennemis s'étoient retirés au delà du Don : il falloit, pour les joindre, traverser des déserts. Quand ils eurent appris que les Russes s'étoient retirés, ils les suivirent de près, portèrent

au loin le ravage, pénétrèrent jusqu'à
1185. Pereiaslavle, se gorgèrent de butin, firent beaucoup de prisonniers, & entrèrent dans les villes qui n'étoient pas fortifiées. On voulut leur résister, on leur livra plusieurs batailles, & ces tentatives ne firent qu'aggraver les maux de l'État : les barbares furent toujours vainqueurs (*).

Le prince de Volodimer augmentoit chaque jour en puissance & prenoit un plus fort ascendant sur les autres souverains de la Russie. Kief continuoit en même tems à s'affoiblir : son Prince Sviatoslaf mourut, & Vsévolod, au mépris des droits de divers concurrens, eut assez de crédit pour lui donner un successeur à son choix : il plaça sur le trône Rurik Rostislavitch son beau-frère, malgré les efforts & la jalousie des prétendans.
1195.

Mais cette créature de Vsévolod paroissoit ne règner que pour distribuer des portions de sa souveraineté à ceux qui voudroient en exiger : il ne put sur-tout résister à son protecteur, qui lui demanda divers apanages dépendans de la principauté de Kief. Il donnoit pour prétexte, qu'étant l'aîné des descendans de Vladimir Monomaque, il avoit plus de droit sur des apanages détachés de cette domi-

(1) En 1186. Le premier Mai, éclipse de soleil. On vit les étoiles comme pendant la nuit.

nation, que pluſieurs princes à qui Rurik en avoit déjà donné : mais le véritable motif de ſa demande étoit que Rurik, trop foible pour réſiſter à ſes ennemis, avoit beſoin de la protection de Vſévolod, qui étoit aſſez peu généreux pour vouloir la lui vendre. Ainſi, faiſant acheter à ſon protégé des forces précaires & momentanées, il le rendoit plus foible encore. 1195.

Cependant, Rurik étoit dans un grand embarras. Il ne pouvoit, ſans ſe perdre, déſobliger Vſévolod, & en même tems il n'étoit plus maître des villes que ce prince lui demandoit. Déjà il en avoit diſpoſé en faveur de ſon gendre Roman (*), prince de Volodimer en Volynie, & lui en avoit aſſuré la poſſeſſion par un ſerment ſolemnel de ne lui jamais retirer ces apanages, ſous quelque prétexte que ce fût. D'un autre côté, Vſévolod obſtiné à obtenir préciſément ce qu'il demandoit, ne vouloit ſe contenter d'aucun équivalent, & rejetoit toutes les offres qu'on lui pouvoit faire.

Rurik, déſeſpérant de vaincre l'opiniâtreté de ſon protecteur, ſe flatta de trouver plus de facilité dans ſon gendre. Mais celui-ci, non moins inébranlable, ne

(*) Il étoit arrière petit-fils de Miſtislaf, fils de Vladimir Monomaque.

voulut entendre parler d'aucun échange,
1195. & rappeloit à ſon beau-père ſes ſermens. Le malheureux prince de Kief craignoit en même tems & les forces de Vſévolod & le parjure qu'il falloit commettre pour le ſatisfaire. Le métropolite vint à ſon ſecours, le délia du ſerment & lui conſeilla de ſe ſoumettre à la néceſſité. Ainſi les villes furent remiſes au grand prince, qui auſſi tôt en donna une à ſon gendre Roſtislaf, fils de ce même Rurik, qui venoit de les lui céder. Il mit des gouverneurs dans les autres.

Ce préſent, fait au fils de Rurik, fit croire à Roman qu'il y avoit de la connivence entre le prince de Kief & celui de Volodimer. On lui offre des dédommagemens, mais il ne veut entrer dans aucune négociation; il cherche des ennemis à ſon beau-père, il ſe lie avec les princes de Tchernigof, de cette race d'Oleg toujours ennemie des deſcendans du Monomaque. Lorſque des princes contractoient entr'eux des alliances mutuelles, c'étoit alors l'uſage de ſe jurer ſur la croix une amitié inaltérable, & de ſe donner réciproquement des lettres qui confirmoient ce ſerment. Quand enſuite la diſcorde ſe mettoit entr'eux, celui qui ſe croyoit offenſé renvoyoit les lettres à l'offenſeur, & ſi ce dernier les déchiroit, toute alliance étoit rompue, & la guerre étoit déclarée. Cette formalité fut rem-

plie

plie entre le gendre & le beau père. Vſévolod prit parti pour ce dernier, & la guerre paroiſſoit inévitable. Mais Roman, qui avoit fait parade de tant de fermeté, ayant été imprudemment perdre une partie de ſes troupes, & recevoir une bleſſure dangereuſe en Bologne, ne trouva pas la conjoncture favorable pour faire la guerre en Ruſſie : il demanda la paix, & ſe contenta de ce qu'on voulut bien lui donner. 1195.

Voici les raiſons qui avoient attiré Roman dans la Pologne. Le jeune Lesko avoit été élu pour ſuccèder à ſon père Caſimir II. Micislaf, frère de Caſimir, vouloit renverſer ſon neveu du trône, & s'y aſſeoir à ſa place. Les régens, le Palatin & l'évêque de Cracovie, qui ſe préparoient à lui faire la guerre, demandèrent le ſecours de Roman. Micislaf fut battu, mais Roman, qui commandoit l'aîle gauche, fut bleſſé. Il n'avoit ſecouru Lesko, que pour en obtenir lui-même des ſecours, quand il l'auroit affermi ſur le trône : ſes eſpérances furent trompées : la Pologne n'étoit pas en état d'envoyer des troupes au dehors. Cependant Roman ne ſe repentit pas de l'avoir ſervie.

La principauté de Galitch avoit déjà paſſé quelquefois ſous la domination de la Pologne. Caſimir II y avoit rétabli un fils de ſa ſœur, qui en avoit été chaſſé. Ce jeune prince fut empoiſonné par ſes

ſujets : il eut pour ſucceſſeur le fils du roi
1195. de Hongrie, qui fut bientôt après détrôné par un prince Ruſſe, nommé Vladimir. Celui-ci mourut en 1198, & les Polonois avoient bien envie de reprendre cette ſouveraineté. Déjà une armée étoit prête ſous les ordres du palatin de Cracovie, & Lesko lui même devoit s'y trouver. Mais de plus mûres réflexions détruiſirent ce projet : il étoit à craindre que les Ruſſes ne fiſſent une diverſion dangereuſe, en fortifiant le parti de Micislaf, qui n'étoit pas entièrement abattu. Il parut plus prudent de procurer ce bel apanage à un prince Ruſſe, & l'on choiſit Roman, à qui les liaiſons précédentes devoient faire donner la préférence.

Rurik ne vit pas ſans chagrin ce prince augmenter ainſi ſa puiſſance. Il craignoit d'autant plus ſon ambition, qu'il le voyoit rechercher l'amitié de Vſévolod. Pour faire un contrepoids à cette ligue, il ſe lia lui-même contre ſon gendre, avec les
1201. princes de Tchernigof, ſes ennemis mutuels. Le projet étoit d'attaquer le prince de Galitch dans ſes États : mais ce complot ne put lui être caché ; &, quoique ſes forces ne paruſſent point égales à celles de ſes ennemis, il ne craignit pas de les prévenir. Il entre en campagne. La gloire de ſon nom, la réputation qu'il s'eſt acquiſe par ſa valeur, l'amour des peuples, leur inquiétude, l'eſpoir de gagner

quelque choſe à la pointe de l'épée, attiroient en foule ſur ſa route des hommes qui ſe joignoient à ſon armée. En paſſant devant les villes, elle étoit quelquefois augmentée de tout ce qui s'y trouvoit en état de porter les armes. Rurik & ſes alliés furent trop foibles pour oſer tenir la campagne contre le prince de Galitch. Contraints de ſe borner à défendre Kief, ils furent trahis par les habitans qui ouvrirent une porte à l'ennemi. Retirés dans la ville haute, ils y reçurent les conditions du vainqueur, qui renvoya Rurik dans ſon ancien apanage de Vrouchef & lui donna un ſucceſſeur à ſon choix. Ainſi le prince de Kief fut pour un tems vaſſal de celui de Galitch. 1201.

Roman craint que les Polovtſi ne viennent au ſecours de ſon ennemi, qui déjà avoit traité avec eux; il ſe tranſporte dans leur pays, les défait en pluſieurs occaſions, délivre des priſonniers chrétiens, & en fait ſur les barbares. Dès lors ceux-ci, que les ſollicitations de Rurik & l'eſpoir du butin pouvoient armer contre l'uſurpateur de Kief, ſont encore animés par le deſir de leur propre vengeance. Ils entrent dans la Ruſſie, s'avancent droit à Kief: elle fut priſe d'aſſaut. Le rang, l'âge, le ſexe, rien ne fut reſpecté: ceux qui avoient la force de porter le poids de la ſervitude furent réduits en eſclavage, & le reſte maſſacré. 1202.

On peut ſe figurer ce que fait une nation
1202. féroce dans une ville qu'elle ſurprend, quand on ſait les horreurs qu'exercent ſouvent, dans de ſemblables occaſions, les peuples qu'on nomme policés.

Rurik pouvoit alors ſe flatter de rentrer en poſſeſſion de cette ville malheureuſe, qui venoit d'être dévaſtée en ſon nom. Mais il eſt ſurpris à Vroutcheſ, par ſon gendre, qui lui fait jurer de ne contracter jamais d'autre alliance qu'avec le grand prince, & d'attendre, pour rentrer dans Kief, que ce ſouverain lui en ait confirmé la poſſeſſion. Le malheureux Rurik promit & fit tout ce qu'on voulut. Il étoit devenu ſans doute aſſez foible, pour qu'on aimât mieux le voir que tout autre dans la ſouveraineté qu'on lui rendoit.

Allié de Vſévolod, il parvint à le réconcilier avec les enfans d'Oleg, & ſe joignit à l'entrepriſe qu'on fit contre les Polovtſi, dont il venoit d'être l'allié. Le ſuccès de cette campagne fut tel qu'on ſe l'étoit promis. Mais au retour, les princes alliés s'étant arrêtés à Trépole, pour faire le partage du butin, Roman y chercha querelle à ſon beau père, & le fit enlever & tranſporter à Kief, avec ordre de le forcer à prendre la tonſure monacale: on fit en même tems religieuſe la femme de ce prince, & ſa fille, l'épouſe de ce même Roman. Quant à Roſtislaf & Vladimir, fils de Rurik, il les

emmena priſonniers à Galitch.

Tous les princes auroient dû ſe voir offenſés dans l'outrage fait à l'un d'entre eux, & un tel acte de violence devoit provoquer la vengeance commune. Le grand prince ſur-tout pouvoit ſe trouver particulièrement inſulté dans la perſonne de ſon gendre Roſtislaf, qui venoit de perdre la liberté, en pleine paix, au mépris de la foi jurée, & au milieu de princes qui tous étoient ſes parens. Mais le prince de Galitch avoit acquis trop de puiſſance pour qu'on ne ſe relâchât pas avec lui des loix ordinaires de l'honneur. Vſévolod menaça foiblement, employa la négociation, & ſe contenta de la délivrance des deux fils de Rurik, que Roman conſentit à relâcher pour le bien de la paix. 1202.

Les ménagemens qu'on venoit d'avoir pour lui, inſpirés ſans doute par la crainte, font connoître aſſez qu'il balançoit déjà la force des autres princes. S'il eût obtenu les deux Palatinats de Sendomir & de Lublin, qu'il demandoit à la Pologne pour prix des ſecours qu'il avoit accordés à Lesko, il fût devenu peut-être le premier ſouverain de la Ruſſie. Il ravagea la Pologne, il ſembla prêt à s'en rendre maître : mais il ſe laiſſa amuſer à des propoſitions de paix, offrit de ſe contenter du Palatinat de Lublin, & ſe retira avant que la négociation fût termi- 1205.

née. Comme on ne pouvoit alors tenir
1205. long-tems la campagne, il étoit difficile de faire de grandes choſes. On n'avoit paru vouloir entrer en accommodement avec lui que pour arrêter ſes progrès; ſa demande fut rejetée. Il rentre en Po-
1206. logne, il aſſiége Lublin. Bientôt il apprend que le Palatin de Mazovie avance pour le combattre, il lève le ſiége & marche à ſa rencontre. Les deux chefs montrent la même habileté & les deux armées la même valeur. Mais le déſordre ſe met enfin dans les troupes de Roman; elles ſont entamées, ne peuvent ſe réunir & prennent la fuite. Entouré des plus vaillans des ſiens, il ſe défend encore & diſpute la victoire: mais, obligé de céder au nombre, il fuit lui-même, il paſſe la Viſtule; &, toujours pourſuivi, il eſt tué ſans être reconnu. Les vainqueurs s'emparent de ſon corps, ſes ſujets le rachettent, & mettent à ſa place Danilo, ſon fils, qui jouit bien peu de cet héritage. Un grand nombre des princes Ruſſes réunirent leurs forces, & le renverſèrent du trône, y placèrent un prince de leur choix, qui n'y monta que pour en être bientôt précipité lui-même.

Rurik n'eut pas plutôt appris la mort de ſon gendre & de ſon ennemi, qu'il dépouilla l'habit monaſtique, que la violence ſeule lui avoit fait revêtir, & re-

prit poſſeſſion de la principauté de Kief. Mais les princes mêmes, qui ont été ſes amis & ſes alliés, prétendent qu'un moine ne peut plus exercer la puiſſance ſouveraine : ils ſoutiennent leur prétention par la force ; Rurik eſt chaſſé de Kief, dépoſſédé, rétabli pluſieurs fois : il meurt enfin en 1208. Il n'avoit jamais pu déterminer la princeſſe ſon épouſe à quitter le monaſtère où Roman l'avoit fait enfermer. 1206. 1208.

Dans le tems dont nous parlons, Novgorod avoit pour prince un fils de Vſévolod. La république paroiſſoit être de bon accord avec le ſouverain de Volodimer, qui avoit confirmé ſes anciens privilèges. Tout enfin témoignoit la meilleure intelligence, lorſqu'un prince, nommé Mſtislaf, aſſiége & prend Torjok, vole, pille, met le magiſtrat dans les fers. On croit, ſans doute, que les Novgorodiens vont prendre les armes contre un agreſſeur, qui, ſans aucun ſujet de guerre, vient attaquer leur domaine. Mais non : il leur fait dire que ce n'eſt point comme ennemi qu'il eſt entré ſur leurs terres, mais comme leur protecteur, & qu'il n'a d'autre deſſein que de rétablir & de défendre leurs droits trop peu reſpectés. Cette manière d'offrir ſes ſervices étoit aſſez ſingulière ; mais ce qui eſt plus ſingulier encore, c'eſt qu'ils furent acceptés, & que les

Novgorodiens, ayant fait arrêter leur
1210. prince & l'ayant mis ſous une ſûre garde, appelèrent ce Mſtislaf, qui leur offroit ſon amitié en prenant leurs villes. Le prince de Volodimer, grièvement offenſé, n'oſa prendre les armes contre des ſujets rebelles à ſon fils, dans la crainte d'attirer de cruelles repréſailles contre ce jeune prince, qui étoit encore entre leurs mains. Il ſe contenta d'arrêter les marchands de la république qui ſe trouvèrent dans ſa domination & de ſaiſir leurs marchandiſes. Mais Mſtislaf, offenſé même de cette foible vengeance, le menace de la guerre. Le tems n'étoit plus où Vſévolod ſe faiſoit craindre dans toute la Ruſſie: il ſe hâte d'envoyer des miniſtres à ce prince qui oſe le braver: la paix ſe conclut, il rend les marchands qu'il a fait arrêter, & reçoit ſon fils en échange.

Le grand prince (car l'affoibliſſement dans lequel il étoit tombé ne lui ôtoit pas ce titre, qui ſera porté par des ſouverains encore plus foibles que lui), le grand prince, ſentant la mort s'approcher, voulut faire le partage à ſes enfans, comme s'il n'eût pas dû ſentir que la domination dont il avoit joui, péchoit bien plus par le défaut de force que par la trop vaſte étendue; mais, entraîné par l'exemple de ſes prédéceſſeurs, il fit peu d'attention aux affronts qu'il avoit

dévorés de la part de Roman & de Mſtislaf : il oublia ces témoignages de ſa foibleſſe, & ne penſa qu'à rendre plus foible encore ce qui ne l'étoit déjà que trop. Il vouloit donner la principauté de Volodimer à Conſtantin, l'aîné de ſes fils, & le fit appeler à Roſtof où il étoit alors. Ce jeune prince ſentit peut-être que, borné à la ville de Volodimer & à ſon territoire, il ne poſſéderoit guères qu'un titre ſans puiſſance, & refuſa d'accepter l'offre de ſon père, ſi l'on n'y joignoit encore la principauté de Roſtof. Mandé trois fois par Vſévolod, il s'obſtina de ne point ſortir de ſon apanage, quoique la décence eût dû l'attirer auprès d'un père qui touchoit à ſa fin. Irrité de ce procédé, Vſévolod, dans un conſeil compoſé des Boïars & des grands, donna la ſouveraineté de Volodimer à ſon fils Georges, & lui fit prêter ſerment par tout le peuple. Il mourut peu de jours après, âgé de ſoixante & trois ans, après en avoir règné trente-ſept.

1210. 1212.

La Ruſſie, morcelée par les diviſions & les ſubdiviſions des apanages, étoit encore affoiblie par la ſuperſtition qui engloutiſſoit toutes les richeſſes. Le règlement eccléſiaſtique attribué à Vladimir le grand, & dont on a vu la ſubſtance dans la vie de ce prince ; ce règlement, qui donnoit au clergé un pouvoir exor-

bitant, passoit alors généralement pour
1212. authentique. Le prince André, en attribuant à la superbe église qu'il fonda & que sa richesse fit nommer *comble d'or*, des dîmes sur tous les objets, ne fit, suivant Nicon, que se conformer à la loi de Vladimir & à l'ancien Monoeanon des Grecs. Ce fut en conséquence des mêmes loix que Vsévolod, ayant fait bâtir une église en l'honneur du martyr Démétrius, la dota richement, & lui donna des villages, des forêts où l'on recueilloit beaucoup de miel, des lacs & des rivières, sans compter des décimes générales & d'autres tributs. On ne peut savoir quel goût régnoit dans la structure de ces temples : mais il est certain que les Russes n'étoient pas entièrement dépourvus d'industrie. Le même Vsévolod fit construire à Souzdal une église toute couverte de plomb & très-ornée, à laquelle on n'employa que des ouvriers de la nation. Cette industrie, sans doute peu active & fort mal encouragée, étoit un reste de l'ancienne communication avec la Grèce, & ne prouvoit point que l'État fût florissant. Ces artistes Russes étoient si peu connus, si rarement occupés, qu'on regarda comme un prodige dû à la Vierge de les avoir trouvés, tandis qu'on cherchoit des ouvriers étrangers. Les mœurs réunissoient alors la férocité des camps à la bigoterie des cloî-

tres. On vit, en 1198, le prince de Smolensk prendre l'habit religieux & recevoir la tonsure monacale au lit de la mort, & cet exemple sera bientôt suivi par tous les princes. L'épouse du souverain de Volodimer, après avoir traîné pendant plusieurs années une santé languissante, & sentant son mal empirer, se fit porter dans un monastère qu'elle avoit fondé, & y vécut encore dix-huit jours dans l'habit de religion. Il n'étoit pas nécessaire d'être dans le veuvage pour consommer cet acte de superstition, qui cependant engageoit pour toute la vie ceux qui recouvroient la santé. 1212.

On trouve un grand exemple de la puissance excessive du clergé, dans les attentats d'un évêque de Rostof, nommé Phédor, & même encore dans sa punition. Cet évêque, si l'on doit lui donner ce titre, & s'il n'étoit pas plutôt un imposteur, se présenta en 1171 à Rostof, prétendant avoir été sacré, pour l'évêché de cette ville, par le patriarche de Constantinople: &, sans donner aucune preuve de son ordination, qui paroît fort douteuse, il prit possession du siége épiscopal. André, qui règnoit alors, & qui n'auroit pas dû souffrir que, sans son consentement, aucun homme exerçât quelque autorité dans ses États, se contenta de lui conseiller avec douceur de se présenter au Métropolite de Kief & Nicon.

d'obtenir ſon agrément. Phédor reje-
1212. ta ces avis avec hauteur, & répondit qu'ayant été choiſi & ordonné par le Patriarche, il n'avoit pas beſoin du conſentement du Métropolite. Il joignoit l'impiété à la ſcélérateſſe, & n'avoit horreur d'aucune cruauté pour ſatisfaire ſon avarice inſatiable. Il employoit les plus affreux tourmens, (qui croiroit qu'un évêque eût alors ce pouvoir)! pour découvrir & envahir les tréſors des riches, & l'on vit des princes & des Boïars devenir les victimes de ſa cupidité. Aux uns il brûloit la peau de la tête, aux autres les yeux; pluſieurs eurent le nez, les lèvres & les oreilles coupées; d'autres les pieds & les mains: il y en eut qui furent briſés entre des planches: des femmes mêmes étoient appliquées, par ſes ordres, à la torture. Ce barbare, qui étoit d'une force prodigieuſe, après avoir porté les ſentences, faiſoit ſouvent lui-même l'office de bourreau. Aux armes de la tyrannie, il joignoit celles de l'égliſe, les interdits, les anathêmes. Le prince, après avoir trop long-tems ſouffert tant d'horreurs, eut enfin le courage de faire arrêter ce monſtre; mais il n'oſa pas le juger lui-même: il auroit craint d'uſurper les droits de l'autel. Il l'envoya au Métropolite de Kief. Queſtionné ſur ſes crimes, l'horrible Phédor ne répondit que par des blaſphêmes. Le Métropolite,

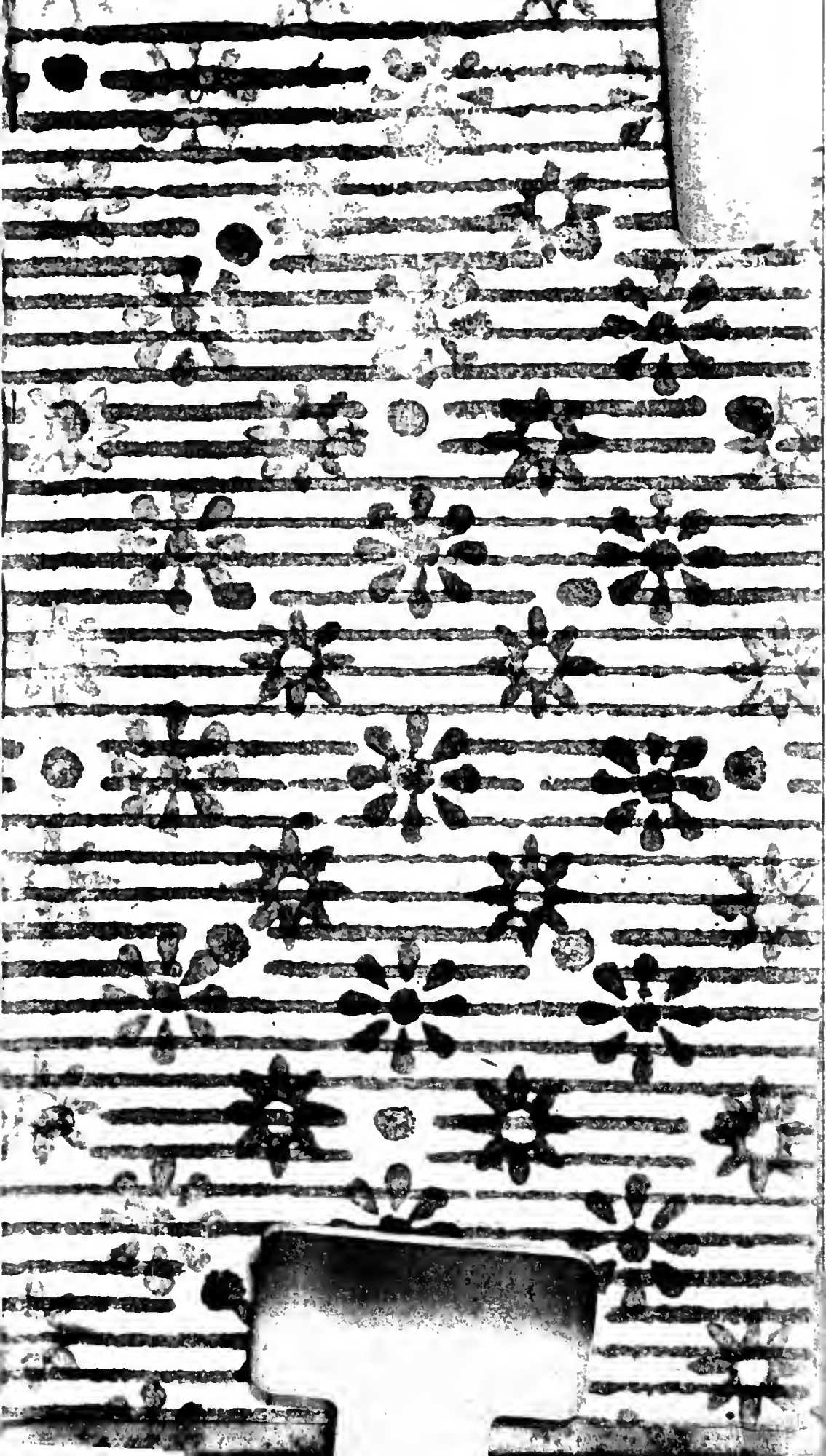
s'appuyant ſur les loix de Moïſe contre les blaſphèmateurs, & plus encore ſur les paroles de l'évangile contre ceux qui cauſent du ſcandale, lui fit attacher une pierre au col & jeter dans le Dnèpre. 1312.

On voyoit cependant les princes nommer ſouvent les évêques & les envoyer au Métropolite qui confirmoit l'élection & les conſacroit. Mais cette nomination n'étoit pas un droit du ſouverain; elle étoit ſeulement un témoignage de ſon crédit, que les circonſtances pouvoient faire varier. Le grand prince de Volodimer prie le Métropolite de Kief de lui accorder, pour évêque de Roſtof, un Igoumène ou abbé, nommé Luc. Le prélat lui envoie un autre abbé, nommé Nicolas: & ce n'eſt qu'à force de ſollicitations, & même en faiſant agir le prince de Kief, qu'il peut obtenir pour évêque celui qu'il demande.

L'eſprit républicain des habitans de Novgorod paroît juſques dans les affaires eccléſiaſtiques. Tandis que les princes ſembloient regarder les volontés des prélats comme des décrets du Ciel, on voit, en 1212, les citoyens irrités contre leur évêque, le renverſer du trône épiſcopal, le bannir, lui nommer un ſucceſſeur qu'ils envoient ſacrer à Kief. On ignore quel étoit le ſujet de leurs plaintes contre l'évêque qu'ils avoient dépoſſédé; mais on lit qu'il avoit été calom-

nié, & qu'on ne voulut pas même en-
1212. tendre sa justification.

Les chroniques nous ont transmis un usage qui peut nous paroître singulier, parce que tout ce qui nous est étranger nous étonne. On coupoit les cheveux des princes dans leur seconde année, en présence d'un évêque, & l'on mettoit ces jeunes enfans à cheval. Par cette dernière cérémonie, on marquoit qu'ils étoient nés pour les combats, & celle de leur couper les cheveux étoit sans doute religieuse, puisqu'elle exigeoit la présence d'un évêque. Le prince Stcherbatof conjecture, d'après des usages qui ne sont pas encore oubliés en Russie, que les cheveux du jeune prince étoient déposés sur le tombeau de quelque saint qu'on choisissoit pour son protecteur. Les anciens Grecs déposoient aussi quelquefois de leurs cheveux sur des tombeaux ; & c'étoit un hommage qu'ils rendoient au mort qui y étoit renfermé.

Fin du Tome premier.

MAG 2007285